


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
7 C
4

A mon cher Cousin
Mr. Le Directeur Schubart
Souvenir d'amitié.

F. G. Eichhoff

COURS

DE LITTÉRATURE

ALLEMANDE.



AUTRES OUVRAGES DE M. EICHHOFF.

ÉTUDES GRECQUES SUR VIRGILE, avec le texte latin complet, rapproché de ses modèles dans l'antiquité grecque et de ses imitations chez les modernes. 3 vol in-8.
Prix : 15 fr.

PARALLÈLE DES LANGUES DE L'EUROPE ET DE L'INDE, ou Étude des principales langues romanes, germaniques, slavonnes et celtiques comparées entre elles et à la langue sanscrite, avec un Essai de transcription générale. 1 vol in-folio avec tableaux. Prix : 30 fr.

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT.

CHANT D'IGOR, traduit du Russe ancien, précédé d'un Essai sur la littérature des peuples slaves, russes, serviens, bohémiens, polonais et lettons. 1 vol. in-8.

IMP. DE MOQUET ET COMP.,
rue de la Harpe, 90.

COURS

DE

LITTÉRATURE

ALLEMANDE.

PROFESSÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,

PAR M. EICHHOFF,

DOCTEUR ÈS-LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

1836. — 1837.

SEMESTRE D'HIVER.



PARIS,

G. ANGÉ ET Cie, ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, 19;

Versailles, MÊME MAISON, rue Satory, 25.

—

1838.



COURS

DE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE,

PROFESSÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES,

PAR

M. EICHHOFF,

DOCTEUR ÈS-LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

1836 — 1837.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU MOYEN-AGE.

PREMIÈRE LEÇON.

DISCOURS D'OUVERTURE.

Messieurs,

Appelé pour la première fois dans cette enceinte remplie de tant de nobles souvenirs, dans cette chaire où l'érudition a su revêtir des formes si attrayantes, je ne puis me défendre de quelque trou-

ble en songeant à mon insuffisance. Que puis-je en effet vous offrir de comparable à cet enseignement si plein de science et d'intérêt que vous êtes habitués à entendre, et qui embrasse avec un égal bonheur les sujets les plus variés et les plus vastes, depuis les chants guerriers des Hellènes, jusqu'à la riche littérature romane, depuis l'histoire critique de la Gaule jusqu'aux premières traditions homériques? Et lorsque, à deux reprises différentes, des motifs de santé ou d'importants travaux ont fait taire momentanément cette voix si éloquente et si grave, elle a trouvé deux fois de dignes interprètes pour la représenter au milieu de vous. A cette réunion de mérites éminents, je ne puis opposer que l'amour de l'étude, une patience laborieuse, et une vive sympathie pour le sujet que je suis appelé à traiter. C'est particulièrement sur ce sentiment qui m'anime, et sur l'intérêt naturel qui s'attache à un pays voisin, et cependant peu connu, que j'ose compter pour fixer votre attention, et pour suppléer momentanément à des leçons dont nous apprécions tous la supériorité.

L'Allemagne, qu'une antique parenté rattache primitivement à la France, semble avoir été placée si près d'elle, moins comme rivale que comme émule, moins pour la combattre par les armes que pour lutter d'ardeur avec elle dans la carrière de la civilisation et du progrès. A toutes les époques de l'histoire, nous voyons ces deux vastes états croître et se développer par des voies différentes, subordonnées à leur caractère national, mais dont

la tendance, toujours parallèle, n'exclue pas la réciprocité. Les Celtes et les Germains, tous deux fils de l'Asie, mais séparés presque dès leur berceau, avaient fixé leurs mœurs, leurs usages, leur génie long-temps avant que la civilisation romaine leur fît éprouver son influence. Dans la grande migration des peuples, ces germes, encore grossiers, s'épurèrent, et subirent des modifications diverses, sans toutefois perdre le caractère spécial qui marqua leur première existence. Les Celtes, plus anciennement en contact avec Rome, adonnés à l'agriculture et au commerce, habitant de grandes villes et connaissant les arts, adoptèrent plus facilement les formes romaines, qu'ils relevèrent par la vivacité de leur esprit, leur imagination riante, leurs mœurs douces et faciles. Les Germains, plus rudes et plus sauvages, relégués au fond de leurs forêts, luttant contre une nature avare et lui arrachant ses dons insuffisants, se préparèrent, par une vie agitée, par une longue suite de privations, au rôle imposant et terrible qu'ils étaient appelés à jouer au moyen-âge. Dévoués jusqu'à la mort à leurs chefs, fidèles à la foi conjugale, loyaux, généreux, intrépides, ils étaient nés pour vaincre Rome dès que Rome oublierait ses vertus. Aussi, avec quel élan, quel courage ils attaquèrent sa puissance colossale, avec quelle rapidité leurs conquêtes vengèrent le monde en la brisant! Unis jusqu'alors par le danger, ils se séparent après la victoire; mais, malgré leur dispersion dans les provinces, malgré les lumières supérieures des vaincus, les traits fondamentaux de leur caractère

s'impriment de toutes parts dans les mœurs, et leur héroïque énergie retrempe et régénère l'Europe.

Mais pour découvrir ce génie à sa source, pour le voir dans sa beauté native, et reconnaître, dans la marche des siècles, tous les développements de son type primitif, ce sera sur la Germanie même que nous devrons porter nos regards. Placé loin de la civilisation de l'ancien monde, étranger à la Grèce, indépendant de Rome, il s'y montre dans son unité première en même temps que dans sa diversité. Car chacune des tribus sorties de leurs limites, au signal de la lutte générale, Goths, Francs, Suèves, Saxons, Angles, Normans, peuples issus de même famille, mais distingués par des nuances de langage, de configuration et de mœurs, ont laissé après eux en Germanie des représentants de leur nationalité. Considérer cette réunion de peuples dans leur conformité et dans leurs différences, apprécier leur activité morale, leur assimilation progressive, et retracer, l'histoire à la main, chacune de leurs phases littéraires : tel doit être le but de nos recherches, le sujet spécial de ce cours.

Dès les premiers temps de l'histoire d'Allemagne, quand Tacite nous montre les Germains se préparant par des vertus austères, mais encore empreintes de barbarie, à soutenir la lutte imminente dont les menaçait l'ambition romaine, il nous les représente comme un peuple poétique, qui chantait en marchant au combat : « Les Germains, nous dit-il, ont leurs chants, leurs *bardits*, pré-

sages de guerre et de victoire. Ce sont des cris menaçants, des sons rauques et terribles, qu'ils entonnent les lèvres demi-closes et pressées contre leurs boucliers. » « Leurs chants, dit-il encore, sont leurs seules annales; c'est là que se perpétuent les noms de leurs héros et de leurs dieux. » Ces chants qui accompagnaient leur attaque, exaltaient leur courage, charmaient souvent leur mort, durent acquérir une nouvelle énergie quand la fortune couronna leur audace, et ce fut en entonnant le chant de triomphe d'Hermann, que les Germains, déjà maîtres de la Gaule, d'une partie de l'Espagne et de l'Italie, arborèrent enfin sur le Capitole l'étendard de leur liberté.

Une sage liberté produit la paix, une liberté précoce n'enfante que le désordre. Aussi quelles luttes, quels excès, quels crimes dans cette première époque du moyen-âge, où tant de sauvages conquérants se disputaient les dépouilles de l'empire romain! Quels crimes plus grands encore ensanglanteraient l'histoire, si la Providence n'avait préparé à ces guerriers, premiers nés de la civilisation moderne, un frein salutaire pour dompter leurs passions, pour calmer l'ivresse de leur victoire! Dès le quatrième siècle le pieux Ulfilas avait traduit la Bible pour les Goths de Mésie. C'était le moment où l'invasion des Huns annonçait le grand conflit des peuples; et le volume sacré, porté à travers les camps, de tribu en tribu, de frontière en frontière, répandait au moins dans quelques cœurs les germes d'une culture plus élevée. Des écrits religieux, des formules de prières

résument la littérature de cette époque, dans laquelle l'Europe agitée ne retentissait que du fracas des armes, et où la société tout entière semblait être arrachée de ses fondements.

Au milieu de cette lutte effroyable s'élève un homme, un héros! Son bras puissant frappe et subjugue l'Europe; son génie la féconde et l'éclaire. Charlemagne, le grand législateur, s'entoure de savants et de poètes; il fait recueillir les chroniques nationales, les traditions des peuples, les vieux chants des guerriers. Les grands noms de Théodoric et d'Attila se réveillent alors dans toutes les âmes; on chante leurs victoires, on chante celle d'Hildebrand qui, tout chargé de gloire et d'années, entre en lice contre un fils superbe qui ne reconnaît un père que dans un vainqueur. L'histoire de l'empereur est elle-même un poëme dont nous possédons le merveilleux récit. Mais l'élan donné par son vaste génie s'arrête sous ses faibles successeurs. La scission de l'Allemagne et de la France s'opère sous deux de ses petits-fils, dans cette entrevue solennelle où la distinction des langues proclame pour la première fois celle des nations. Avec le chant triomphal de Louis III s'éclipse la poésie héroïque: mais les écrits religieux acquièrent plus de force, plus d'onction. Otfried reproduit les Evangiles dans une noble et savante *Harmonie;* au siècle suivant, un pieux archevêque, dont Cologne cite le nom avec orgueil, trouve dans un simple cénobite le chantre inspiré de ses vertus.

La France entrait alors dans la nouvelle carrière où l'appelaient ses hautes destinées. Son génie,

épuré par la civilisation romaine des cours policées du midi, n'attendait qu'une occasion pour se produire, quand les brillantes et aventureuses croisades l'appelèrent aux dangers et à la gloire. Aussitôt une foule de troubadours surgirent auprès des vaillants chevaliers; la religion, l'amour, les combats retentirent tour-à-tour sur leur lyre, et les récits merveilleux d'aventures, de voyages, de triomphes et de revers finirent par former de vastes poèmes, épopées guerrières du moyen-âge.

L'Allemagne entendit cet appel. Libre et puissante sous la maison de Souabe qui lui restituait son antique splendeur, elle secoua le joug monastique comme un fardeau désormais inutile; elle substitua au rauque dialecte des Francs la langue plus molle et plus flexible de la Souabe, et, s'abandonnant à cette douce rêverie qui embellit le monde en l'idéalisant, elle produisit les chants des *Minnesinger*, poètes chevaliers, élégants troubadours, dont la muse, plus érotique que guerrière, est pleine de charme, de délicatesse et de fraicheur. Les barons et les ducs, les princes et les empereurs, cultivèrent à l'envi la gaie science, dont les Veldeck, les Ofterdingen, les Eschenbach, nous offrent les plus parfaits modèles: heureux temps où les donjons féodaux se transformaient en arènes poétiques! Les vastes recueils de poésies provençales furent lus, imités, amplifiés. Le cycle chevaleresque de Charlemagne, le cycle mystique du saint Graal, furent reproduits dans de nombreux poèmes remplis de beautés du premier ordre; et le génie allemand, mûri par cette étude, et, dans la pleine conscience

de son pouvoir, conçut enfin l'épopée nationale, l'admirable poème des Nibelungen.

A ce nom, que l'Allemagne révère comme un glorieux souvenir de son âge d'or, j'ai peine, Messieurs, à résister au désir de vous exposer quelques scènes de ce grand drame, de vous peindre le caractère si élevé, l'héroïsme si pur de Siegfried, la fière Brunehild et sa fureur jalouse, et Chrimhild, cette vierge si naïve, cette épouse si aimante et si tendre, portée par le crime d'un frère aux plus affreux excès de la vengeance. Dans ce tableau vous verriez se grouper, autour de l'action principale, toutes les nobles figures chevaleresques qui dominent les traditions du nord. Qu'il suffise de signaler ici ce sujet futur de nos études, cette chaîne brillante dont les nombreux anneaux embrassent tout le cycle germanique.

Ce période d'imagination et de gloire s'éclipsa aussi vite que .a suprématie allemande, et avec le dernier empereur souabe s'évanouirent les chants du Minnesinger. Les scènes sanglantes de l'interrègne, les querelles et les excès de la noblesse abrutie par la guerre civile, firent tomber la lyre immortelle, dont elle avait tiré des sons si harmonieux, dans les mains actives mais novices de simples et prosaïques artisans. Ceux-ci, sous le nom expressif de *Meistersinger*, maîtres chanteurs, croyant pouvoir maîtriser la rime aussi facilement que l'alène et le rabot, martelèrent des milliers de vers mesurés au compas et à l'équerre, et soumis aux règles de la tablature, mais trop souvent rebelles au bon goût. Gardons-nous toutefois de ju-

ger trop sévèrement ces hommes vraiment estimables qui, dans un siècle de transition et de désordre, cherchaient l'oubli de leurs peines dans un noble délassement que d'autres eussent remplacé par de grossiers plaisirs. Plusieurs d'entre eux parvinrent d'ailleurs à une réputation méritée, et il suffit de citer le bon Hans Sachs pour que ce nom réveille aussitôt, dans tous ceux qui connaissent ses œuvres, l'idée de cette loyale franchise, de cette bonhomie pleine de droiture et de sens qui distingue en Allemagne la classe moyenne, le véritable corps de la nation. La poésie que, dans la première époque, nous avons vue purement religieuse, qui s'éleva dans la seconde à l'ode et à l'épopée, devient dans celle-ci morale, sentencieuse, satyrique, et prépare ainsi, en flétrissant les vices, en stigmatisant les abus, la grande et imposante révolution dont Luther devait être le héros.

Si l'influence de ce puissant génie, qui réforma les lettres comme l'Église, et qui imprima à la langue nationale toute l'énergie de son caractère, ne fut cependant pas aussi sensible, aussi immédiate qu'on devrait le croire, la cause en est dans les luttes désastreuses qui se prolongèrent long-temps après sa mort. Malgré l'éclat que la maison d'Autriche sut rendre à la couronne impériale, les plaies de la patrie étaient vives et profondes; et ce ne fut pas dans la guerre de trente ans, dans cette guerre de funeste mémoire, que la poésie put prendre son essor. En vain Opitz et l'école silésienne tentèrent quelques heureux essais, en vain le grand Leibnitz régénéra la science : les lettres ne se relevèrent un

instant que pour tomber plus bas encore. D'un côté l'obscurité et l'enflure, de l'autre une plate servilité envahirent tout le domaine littéraire et le remplirent de sèches imitations. En ce moment l'Italie et l'Espagne retentissaient des chants de leurs poètes, les chefs-d'œuvre naissaient en France et en Angleterre, mais en Allemagne tout était vide et froid.

Enfin, après deux siècles de ténèbres, on vit s'élever l'aurore d'un nouveau jour. La tourmente religieuse et politique avait passé sur l'Europe entière; l'Allemagne avait gémi sous cette épreuve, maintenant elle en recueillait les fruits. Ce n'était plus cette culture partielle renfermée dans les cours, dans les châteaux, ou cette concentration de lumières qu'imposait la volonté d'un seul; c'était une civilisation générale dont les bienfaits s'étendaient de toutes parts, qui, pénétrant dans les villes et les villages, éclairait partout les esprits et excitait entre chaque état une émulation salutaire. Bientôt s'éleva un défi poétique qui annonçait le retour à la vie. L'école française et l'école anglaise, appelées dès-lors classique et romantique, et représentées par la Saxe et par la Suisse, donnèrent les mots d'ordre de la lutte. Des esprits jeunes, entreprenants, se rangèrent sous les deux bannières; il en résulta de bons écrits, et l'enthousiasme s'accrut de jour en jour. Le combat eut bientôt un arbitre dans le sage et judicieux Lessing, qui traça, d'une main habile et ferme, une nouvelle route au génie allemand. L'art dramatique naquit sous sa plume; le style descriptif sous celle de Haller. L'esprit philosophique se ranima sous Kant;

l'amour des arts sous Winckelmann. Tandis que le spirituel Wieland ornait la poésie de ses couleurs magiques, Klopstock, dans sa sublime extase, l'élevait triomphante jusqu'au ciel. A cet éclat, à cette élévation, Herder joignit le calme, la profondeur, Richter, la verve originale d'une âme pleine de fortes émotions. Enfin ces qualités précieuses mûries, perfectionnées par le bon goût, brillèrent unies dans les deux grands poètes qui dominent la littérature allemande. Gœthe, le chantre de la nature, le judicieux observateur de l'esprit humain, le peintre inimitable des vertus et des vices, des vérités et des erreurs, de la grandeur et du néant; Schiller, moins abondant, moins varié, mais plus grave, plus entraînant peut-être, interprète des sentiments élevés et de la noble vocation de l'humanité; l'un brillant comme Egmont, profond comme Antonio, universel comme Faust; l'autre pur et généreux comme Max, enthousiaste et sublime comme Posa; tous deux placés à la tête de leur siècle par la perfection de leurs ouvrages, et par l'immense impulsion que leur exemple a donnée à leurs contemporains.

Ce noble élan qu'ils ont su produire dans toutes les contrées de l'Allemagne, ce réveil du génie national si fécond en heureux résultats, cette foule de poètes, d'historiens, de philosophes, d'orateurs et de savants distingués qui ont illustré leur patrie et qui l'illustrent encore de nos jours, présentent un spectacle trop imposant et trop vaste pour trouver place dans cette esquisse rapide. Contentons-nous de rendre pleine justice à une nation placée

si près de nous, et de reconnaître que cette belle Allemagne, si riche en science, en piété, en vertus, n'est pas moins riche en produits littéraires dignes de rivaliser avec ceux de tous les peuples.

L'Allemagne doit beaucoup à la France et elle est la première à le reconnaître en accueillant avec tant d'empressement nos idées, nos mœurs, nos usages; mais il semble que jusqu'ici la France lui ait trop peu demandé en retour. Si l'Italie nous attire par les chefs-d'œuvre des arts, par les grands souvenirs de l'histoire, l'Angleterre par son activité immense et son merveilleux esprit d'application, l'Allemagne est la patrie des études, des réflexions profondes, des recherches consciencieuses, c'est le pays où la patience humaine acquiert son plus grand développement; et qui ne sait ce que peut la patience, laborieuse, constante, infatigable, soutenue par la hauteur des pensées et la rectitude du jugement? Aussi, pour quelques systèmes erronés, pour quelques théories vaporeuses qui déparent quelquefois les travaux de nos voisins, combien d'ouvrages profonds et solides ne nous présentent-ils pas dans tous les genres? Quelle nouvelle source de trésors pour la France qui, comblée elle-même de tant de biens, eut de tout temps la haute mission de choisir et d'épurer les idées pour les répandre claires et fécondes jusqu'aux extrémités du globe. En Allemagne, la pensée s'élabore et s'anime du feu du sentiment; les études, partout répandues, sont poursuivies avec zèle et amour. Qui n'aimerait à se rapprocher d'un pays si plein d'enthousiasme et de vie, où les fruits précieux de la

science mûrissent et se propagent de toutes parts, où s'élèvent cette foule de gymnases, d'athénées, d'universités, et parmi eux, des centres de lumières tels que Gœttingue, Munich, Berlin; Berlin surtout, qui jouit au plus haut point des bienfaits d'une instruction libérale et qui a prouvé, dans une occasion récente et dont le souvenir se conservera long-temps, toute la vivacité de sa sympathie pour la France dignement représentée.

Ces vœux de rapprochement, qui sont dans tous les cœurs, trouveront au milieu de vous un écho fidèle; et je sens, en vous voyant, Messieurs, toute l'étendue, toute l'importance de ma tâche. La vérité doit être ma devise; je vous la présenterai telle que je la conçois, dégagée de toute prévention, exempte de tout esprit de système: heureux si, de cette exposition consciencieuse du mouvement de la littérature allemande, et de l'utile réciprocité qui l'allia de tout temps à la nôtre, ressort une pensée d'union franche et cordiale, une sorte de pacte intellectuel, par lequel deux puissantes nations ajouteraient encore à leur gloire en complétant, par un mutuel échange, tout ce qu'il y a déjà de grand dans leur nature.

DEUXIÈME LEÇON.

Messieurs,

Avant de commencer l'histoire de la littérature allemande du moyen-âge, qui fera le sujet de ce cours, nous devons parler du sol qui l'a vu naître, nous devons considérer la Germanie telle que la connaissaient les anciens, et telle qu'elle apparut au moyen âge.

Les Romains appelaient Germanie le pays borné au sud par les Alpes, à l'ouest par le Rhin, à l'est par les Carpathes et la Vistule, au nord par l'océan septentrional. Dans ces limites étaient contenues, quoique sous des noms différents, la Rhétie, la Vindelicie, la Norique et l'Istrie. Au centre s'étendaient des bois immenses compris sous le nom de forêt hercynienne; les côtes étaient couvertes de marécages.

C'est dans ce pays austère qu'habitaient les Germains, race forte et énergique, à la taille élevée, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et perçants. *Truces et cærulei oculi*, dit Tacite, *rutilæ comæ*, *magna corpora*. C'étaient là les caractères de la race,

plus ou moins modifiés dans les diverses tribus, caractères qui s'accordent du reste assez bien avec ceux des Celtes et des autres peuples du nord.

Les Romains croyaient les Germains une nation aborigène, c'est-à-dire, née sur le sol même où ils la rencontrèrent plus tard. *Ipsos Germanos indigenas crediderim,* dit Tacite, leur historien et leur admirateur, *quis porrò, præter periculum horridi et ignoti maris, Asiâ, aut Africâ, aut Italiâ relictâ, Germaniam peteret?* Pour l'Italie, la chose est certaine, les Germains ne pouvaient venir d'Italie; il en est de même de l'Afrique, dont le climat tout méridional, tout brûlé d'un soleil ardent, ne pouvait fournir des habitants au nord. Mais l'Asie! l'Asie est grande, Messieurs, l'Asie comprend tous les climats, toutes les localités, nous dirions presque toutes les langues et toutes les races. L'Asie est l'antique patrie du genre humain; et, quelque prix que puisse avoir une opinion énoncée par un penseur comme Tacite, les études et les découvertes modernes ont prouvé jusqu'à l'évidence que, non-seulement les Germains, mais les Celtes, les Sarmates, les Grecs et les Romains eux-mêmes sont venus primitivement de l'Asie. D'ailleurs, dans les traditions mêmes des peuples du nord de l'Europe, de ces peuples que les Romains nommaient barbares, il existe partout des traces vagues, incomplètes, mais cependant convaincantes de leur origine asiatique. Sans nous arrêter à ces preuves, qui tiennent soit à la mythologie, soit à l'histoire, soit à des usages populaires, soit à certains noms conservés comme par miracle à de grandes

distances de temps et de lieux, les mythes d'Hercule et d'Ulysse, par exemple, transportés au milieu de l'Allemagne, nous passons à un ordre de preuves plus élevé, à l'origine que les Germains se donnent eux-mêmes dans leur propre langue.

Les Germains, dit encore Tacite, qui nous a seul conservé leurs traditions, se disent issus de Tuisto ou Teuto, fils de la terre et père de Mann. *Celebrant carminibus antiquis Tuistonem deum, terrâ editum, et filium Mannum, originem gentis conditoresque.* Ailleurs il ajoute : *Hertham, id est terram matrem colunt.* Les Germains eux-mêmes, du nom de leur fondateur, s'appelaient *Teuto* ou *Teutsch*, le nom de la terre était *Ertha* ou *Erde*, le nom de l'homme était *Mann* ou *Mensch.* Nous avons donc, dans la langue des vieux Germains aussi bien que dans l'allemand moderne, les noms de terre, de peuple et d'homme.

Or, si dans le vaste répertoire des langues de l'Asie nous cherchons des analogues à ces dénominations, nous trouvons dans l'antique idiome des Indiens, qui, comme on le sait, habitaient près de l'Himalaya, près des plus hautes montagnes du globe, avant de descendre sur les rives du Gange et de se fixer dans l'Inde actuelle; nous trouvons, dis-je, dans le Sanscrit le nom *Irâ*, terre, en grec Ερα, en allemand *Erde.* Nous y trouvons encore les noms *Ditis*, génie de la terre, *Ditya*, fils de la terre, géant, titan, en grec Τιταν, en allemand *Teut* ou *Teutsch.* Nous y trouvons enfin les mots *Manu*, premier homme, *Manusya*, humain, en allemand *Mann* et *Mensch.* Ainsi les trois idées fondamen-

tales de la cosmogonie des Germains, les trois mots qui représentent leur première origine, et que Tacite lui-même nous signale comme tels, les mots *Ertha, Teuto* et *Mann* se retrouvent, avec le même sens, dans les mots indiens *Irâ, Ditya, Manu.*

Et ne pensez pas, Messieurs, que ces étymologies soient un simple jeu de l'imagination. Elles sont positives et réelles, parce que leur dérivation est évidente, parce que leurs syllabes constitutives ont un sens précis dans les deux langues. D'ailleurs qu'est-il besoin de mots, quand les faits parlent d'eux-mêmes; quand nous reconnaissons dans les traits des Indiens, (et nous comprenons sous ce nom les Persans et tous les peuples du sud-ouest de l'Asie), dans leur configuration, dans leur structure aussi bien que dans leur langage, des caractères tout-à-fait analogues à ceux des peuples de l'Europe, caractères différents du type arabe, du type malais, du type chinois, et de toutes les autres physionomies asiatiques; quand nous voyons d'ailleurs, à toutes les époques de l'histoire, la tendance naturelle des peuples à se porter d'orient en occident, quand nous reconnaissons des routes toutes tracées à travers l'Asie mineure, le Caucase, les monts Ourals, par lesquelles les tribus asiatiques, quittant les vallées de l'Himalaya, ont pu pénétrer en Europe dans des temps antérieurs à toute histoire?

La comparaison des langues nous montre l'Europe occupée, dès la plus haute antiquité, par six familles ou six grandes migrations, marquées

chacune d'un type particulier, et dont deux paraissent être venues du nord de l'Afrique et du nord de l'Asie, tandis que les quatre autres se rattachent d'une manière évidente au grand système des peuples indo-germaniques ou plutôt indo-européens.

L'extrémité sud-ouest de l'Europe, de l'Atlantique aux Pyrénées, a été occupée de temps immémorial par une famille de peuples étrangère à l'Inde, et qui, venue sans doute par le littoral africain, semble être originaire de l'ouest de l'Asie, de la région des langues sémitiques. Cette famille, appelée Ibérienne, a produit en Espagne les Turdetains, les Lusitaniens, les Cantabres; en Gaule, les Aquitains; en Italie, les Ligures, qui tous, après de longues luttes, incorporés dans l'empire romain, n'ont transmis leur riche et curieux idiome qu'à la seule tribu des Vascons ou des Basques, restés indépendants dans leurs montagnes, où ils l'ont conservé intact jusqu'à nos jours.

L'extrémité nord-est, au contraire, du Volga à la mer Blanche, et de l'Oural au cap Nord, est occupée par une famille de peuples désignée sous le nom d'Ouralienne, et qui, également étrangère à l'Inde, se rattache par ses idiomes au nord de l'Asie, où elle est répandue en grand nombre, et enclavée, comme en Europe, dans le domaine des peuples slavons. Plus formidable au moyen-âge, cette famille a produit les Huns et les Ouigours. Elle se subdivise maintenant en rameau Finnois ou Tchoude, comprenant les Finnois, les Estoniens, les Lapons; rameau Magyar ou Hongrois, indé-

pendant aux confins de l'Allemagne ; rameau Tchérimisse sur les bords du Volga, et rameau Permien auprès de l'Oural.

A part ces deux familles extrêmes, la famille ibérienne et la famille ouralienne, que l'on doit regarder comme étrangères à l'Inde, nous trouvons tout le reste de l'Europe peuplé de colonies indiennes.

L'Europe occidentale, des Pyrénées au Rhin, et des Alpes à l'Atlantique, a été dès les temps les plus anciens, le séjour de la famille Celtique, qu'on a long-temps crue aborigène, mais que la comparaison des langues et plusieurs autres circonstances nous représentent comme la première migration indienne qui ait pénétré en Europe, et qui, grossie peut-être de quelques tribus finnoises, et refoulée par d'autres migrations, n'a arrêté sa course aventureuse que sur les côtes de l'Océan. Partagée en deux branches distinctes, les Galls et les Cymres, son centre de domination était la Gaule, où les premiers formèrent les états des Eduens, des Séquanes, des Arvernes, et d'où ils se répandirent en Italie sous le nom d'Ombriens, et dans les îles Britanniques sous celui de Gaëls, tandis que les autres, divisés en Boïens, en Belges, en Armoricains, envahirent plus tard ces mêmes îles sous le nom de Bretons, et repoussèrent leurs devanciers vers le nord. Forcés, après des guerres sanglantes, de se soumettre à la puissance romaine, sous laquelle ils perdirent leur nationalité, et subjugués ensuite par les Germains, les Celtes n'ont conservé leur langue et une partie

de leur indépendance que dans deux rameaux peu nombreux, l'un formé des Gaëls relégués en Écosse et en Irlande, l'autre des Cymres ou Bretons, qui habitent le pays de Galles et la Bretagne française.

L'Europe méridionale, bornée par les Alpes et l'Hémus, la Méditerrannée et la mer Noire, présente, en y joignant le littoral de l'Asie mineure, les trois plus belles péninsules de la terre. C'est là qu'à une époque comparativement assez récente, et postérieure aux autres migrations, une portion considérable de la population indienne, que nous appellerons famille Thrace, Pélasgique ou Romane, est venue féconder par son génie un sol docile à la culture, et préparer ainsi la civilisation du monde. Une branche de cette famille, franchissant la dernière le Taurus, a pu occuper dans l'Asie mineure la Phrygie, la Lydie, la Troade; et, passant ensuite le Bosphore, s'arrêter dans les plaines de la Thrace, tandis qu'une autre plus ancienne, traversant la Thessalie, pénétrait dans la Grèce et le Péloponèse, où, sous les noms de Pélasges et d'Hellènes, et plus tard sous ceux d'Éoliens, de Doriens, d'Ioniens et d'Achéens, elle réunit à ses propres traditions les arts de la Phénicie et de l'Égypte, quelle reproduisit en chefs-d'œuvre immortels. Long-temps avant que son empire, centralisé par les Macédoniens, se fût étendu jusqu'au cœur de l'Asie, ses nombreuses colonies maritimes portaient sa civilisation dans les îles et sur le continent de l'Italie, où d'autres branches de la même famille, longeant les bords de l'Adriatique,

s'étaient établies plus anciennement encore, d'un côté sous le nom de Tusques ou d'Étrusques, de l'autre sous celui d'Osques ou de Latins. L'état romain, si faible à sa naissance, s'accrut de la fusion des tribus italiques, et, triomphant successivement de tous les peuples, finit par se les assimiler tous. La langue latine, imposée par la conquête aux tribus ibériennes et celtiques, a produit les langues des Espagnols, des Portugais, des Italiens, des Français, et une partie de celle des Anglais, et s'est avancée avec eux jusqu'aux dernières limites du globe.

L'Europe orientale, vaste plaine qui règne des monts Carpathes aux Pyrenées, et de la Baltique à la mer Noire, a été envahie par la famille slavonne ou sarmate, également d'origine indienne, mais long-temps inconnue à ses voisins, quoiqu'elle paraisse être entrée en Europe peu de temps après les Celtes et les Germains, dont elle occupait le territoire à mesure que ceux-ci marchaient vers l'occident. Refoulée ensuite et en partie soumise, elle se rejeta sur la région orientale, où les Venèdes, les Roxolans, les Tchekes, les Pruczes étendirent au loin leurs possessions aux dépens des tribus finnoises, et où ils se sont perpétués et agrandis de nos jours en trois branches ou rameaux principaux : d'un côté les Russes, les Serbiens; de l'autre, les Bohémiens, les Polonais, les Wendes; de l'autre, les Lettons et les Lithuaniens, dont le langage s'est conservé le plus pur.

Entre ces trois grandes familles de peuples, celtique, thrace et slavonne, toutes trois d'origine

indienne, vient se placer la famille des Germains, qui remonte à la même origine, et à laquelle il est temps de revenir. Avant de nous occuper de sa division éthnographique et des principales tribus qui la composent, nous remarquerons que le véritable nom de ce peuple est Teuton ou Tudesque, du nom de Teuto, son premier fondateur; mais que le mot Germain, qui a prévalu, est une espèce de surnom de la nation, ou plutôt d'une simple tribu, en allemand, *Wérmann*, homme de guerre ou homme d'armes. Le nom plus moderne Allemand, *Allemann*, signifie réunion d'hommes, hommes de toutes les tribus.

Quant à la division des Germains, Tacite rapporte, d'après leurs propres traditions, que *Mann*, premier chef de leur race, eut trois fils, dont les descendants prirent les noms de *Ingevones*, au nord, *Hermvones*, au centre, et *Istevones*, au midi. Sans nous arrêter à ces dénominations générales, qu'il serait facile d'expliquer par la langue allemande, mais qui n'offrent que peu d'intérêt, nous passerons aux noms plus positifs des peuplades qui occupaient la Germanie du temps de Tacite, et par conséquent sous l'empire de Trajan.

Il signale d'abord, en commençant par l'embouchure du Rhin et en suivant la frontière de l'ouest, les Bataves, dans leurs îles marécageuses; les Cattes, près de la forêt hercynienne; les Tenctères et les Bructères, le long du Rhin, et les Frisons, sur le bord de la mer. Au nord, il place les Chauques, entre l'Ems et l'Elbe, les Chérusques, entre l'Elbe et le Weser, les Cimbres, dans

la presqu'île de leur nom. Au centre, règne la grande nation des Suèves, dont les tribus s'étendent de la Baltique au Danube, d'un côté sous les noms de Semnons, de Longbards, d'Angles, de Varins; de l'autre sous ceux d'Hermundures, de Marcomans, de Lygiens, d'Oses et de Gothons. Près de ces derniers, dans la Scandinavie, se trouvent les Suions, les Sitons et les Estiens, dernières tribus germaniques qui touchent aux demeures des Venèdes et des Finnois, appartenant à une race différente. A ces noms il faut joindre ceux des habitants de la Rhétie, de la Vindélicie, de la Norique et de l'Istrie, que les anciens ne comprenaient pas dans la Germanie proprement dite.

Nous avons cité cette énumération de Tacite, moins comme un document authentique de la population primitive de la Germanie, que comme une indication sommaire des principales tribus, dont quelques-unes furent appelées dans divers temps à jouer un grand rôle dans l'histoire. Il n'entre pas dans notre plan de parler de leurs luttes contre les Romains depuis l'invasion de César jusqu'au règne de Valentinien et de Valens, de rappeler leur longue résistance, leurs querelles, leurs aggressions, leurs succès, les exploits d'Arioviste, d'Hermann, de Civilis, et l'enthousiasme prophétique de Veléda. Une scène plus vaste nous appelle au commencement du moyen-âge, à l'époque où la face de l'Europe devait être entièrement renouvelée.

L'an 374 de l'ère vulgaire, les Huns, peuple

d'origine finnoise, partent de l'Oural et traversent le Volga. A cette époque la puissance romaine était divisée en empire d'Orient et d'Occident, et les tribus germaniques, renonçant enfin à leurs querelles et rapprochées par le danger commun, s'étaient réunies en confédérations guerrières qui avaient adopté de nouveaux noms. Celle des Goths, la plus nombreuse de toutes, établie entre le Don et le Danube, et déjà chrétienne depuis le temps de Constantin, avait acquis une grande prépondérance sous le règne d'Ermanric, célèbre par ses victoires sur les Slaves. Les Huns, déjà vainqueurs des Alains, se précipitent sur ce vaste territoire. Les Goths, incapables de résister, fuient dans diverses directions. Une partie d'entre eux demande asile aux Romains et franchit malgré eux le Danube; une autre se retire dans les montagnes; une autre se soumet aux Huns. Ceux-ci, continuant leur marche, soulèvent de plus en plus tous les peuples; les nations se heurtent et se refoulent, de toutes parts elles pressent l'empire romain, qui, poussé par une force irrésistible, s'ébranle jusqu'en ses fondements.

Les Goths, distingués alors en Goths occidentaux et orientaux, en Visigoths et en Ostrogoths, pénètrent dans plusieurs provinces; l'empereur Valens perd la vie à la sanglante bataille de Nicé, et, après une courte réconciliation opérée par le grand Théodose, la guerre recommence plus terrible sous le règne de ses faibles fils. Alaric, roi des Visigoths, se jette sur l'Italie et prend Rome; mais, trop barbare encore pour garder sa conquête, il

l'abandonne après l'avoir pillée. Son successeur Ataulf, de mœurs plus pacifiques, s'allie intimément aux Romains, alliance qui se maintient sous plusieurs rois suivants, établis au midi de la Gaule.

Cependant les tribus du nord de la Germanie, réunies sous les ordres de Radegast, roi des Rugiens, avaient fait une invasion dans la Gaule, où leur chef avait été tué. Les débris de cette immense armée, composée d'Alains, de Vandales, de Suèves et de Burgundes, finissent par triompher des Francs, qui, établis sur les bords du Rhin, s'opposent en vain à leur passage. Les Vandales et les Suèves se précipitent sur l'Espagne, où les dissensions des Romains leur présentent une conquête facile. Les Vandales s'emparent du midi de la péninsule, les Suèves du nord, les Visigoths du centre, tandis que les Burgundes s'établissent dans l'est de la Gaule, dont le nord est occupé par les Francs. Les Allemans s'avancent vers l'Helvétie, les Saxons se rapprochent de la Frise et de la Belgique, tandis que les Hérules campent sur le Danube.

Les Huns cependant, conduits par Attila, dont le nom terrible a traversé les siècles, envahissent et dévastent toutes les provinces romaines, et s'avancent jusqu'au cœur de la Gaule. La mémorable bataille de Châlons, gagnée sur eux par Mérovée, roi des Francs, Théodoric, roi des Visigoths et le général romain Aétius, sauve l'Europe de leur joug destructeur. La puissance des Huns s'écroule peu après, et leur nom seul survit dans l'histoire.

A peine l'empire romain est-il délivré de ce dan-

ger, que les Vandales, établis en Afrique, pillent Rome sous la conduite de Genséric. Leur domination s'étend et se consolide sur l'ancien territoire de Carthage, tandis que les Visigoths, vainqueurs des Suèves, fondent en Espagne une puissante monarchie, qui, depuis Euric, subsiste plus de deux cents ans jusqu'à la conquête des Arabes.

L'empire d'Occident, affaibli par les guerres, marchait rapidement à sa ruine. Depuis long-temps les dissensions intestines et la hache des barbares avaient brisé sa force, et il fut facile à Odoacre, roi des Hérules et des Rugiens, de déposer le faible Augustule et de prendre la pourpre romaine. Mais bientôt un puissant rival lui arrache sa conquête et la vie. Théodoric, roi des Ostrogoths, le plus grand des conquérants barbares, s'assied sur le trône des Césars qu'il honore par sa sagesse et sa vertu. Le royaume d'Italie, fondé par lui, subsiste à côté du royaume d'Espagne, à côté du royaume des Francs, étendu et affermi par Clovis, et l'aigle romaine, partout repoussée, ne trouve de refuge qu'à Constantinople.

Vers le même temps, de nouvelles conquêtes s'étaient accomplies dans le nord. Les Angles et les Saxons, appelés par les Cymres de la Bretagne contre les Gaëls montagnards de l'Écosse, s'étaient emparés de cette île florissante et y avaient fondé sept états. Les Scandinaves, enfants guerriers d'Odin, commençaient leurs courses maritimes, tandis que les Longbards, venus de Poméranie, se rapprochaient du centre de l'empire.

Aussi, lorsque l'empire d'Orient, relevé un ins-

tant par la valeur de Bélisaire, parvient à reconquérir l'Afrique sur les Vandales, l'Italie sur les Ostrogoths, les Longbards, sous la conduite d'Alboin, lui ravissent cette dernière conquête, et fondent un état redoutable, qui subsiste à côté du royaume des Francs. L'empire, morcelé ainsi de tous côtés par les belliqueuses tribus germaniques, se replie sur ses provinces orientales et leur abandonne à jamais l'occident.

Ici doit s'arrêter cette esquisse, qui n'a pu qu'effleurer les faits. Elle peut suffire pour vous faire apprécier toute l'activité du génie germanique, et l'immense prépondérance qu'il s'est assurée dans la grande régénération du moyen-âge. Partout victorieux par les armes, il le fut aussi par ses principes, par ses qualités mâles et solides, par la loyauté qui s'alliait à sa rudesse. Éclairé d'ailleurs par le christianisme, accessible aux nobles émotions, il put dominer avec avantage la civilisation polie, mais corrompue, qui marqua les derniers temps de la puissance romaine.

Son influence, partout évidente, fut cependant proportionnée aux éléments avec lesquels il eut à se combiner. La Gaule, patrie originaire des Celtes, mais devenue toute romaine au midi, accueillit plus facilement dans le nord, plus naïf, plus celtique encore, les mœurs des conquérants germains, que le midi ne reçut que lentement et avec des modifications sensibles. L'Angleterre, au contraire, moins connue des Romains, habitée par des tribus paisibles, se renouvela entièrement sous l'empreinte germanique, qui s'étendit même jusqu'en Écosse, et

relégua les Celtes en Irlande. En Espagne, l'élément africain, importé primitivement par les Ibères et développé par les Carthaginois, s'était si complétement fondu dans l'élément romain, que celui-ci n'admit qu'imparfaitement la nouvelle influence des vainqueurs, et que les langues de la péninsule hispanique restèrent filles de la langue romaine. A plus forte raison l'Italie, et surtout l'Italie méridionale, repoussa presqu'entièrement l'influence germanique, qui jeta cependant sous la domination longbarde des racines assez profondes dans l'Italie du nord. Quant à l'Helvétie et à la Belgique, limites des Germains et des Celtes, elles conservèrent presque à un égal degré l'empreinte de leurs deux caractères.

Il est temps de revenir à l'Allemagne, à la Germanie proprement dite, où tous les peuples conquérants que nous avons vus répandus sur l'Europe ont laissé après eux des tribus sédentaires comme des témoins de leur nationalité. Quatre siècles ont passé sur l'histoire, et Charlemagne, maître de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, obéi depuis les Pyrénées jusqu'au Danube, depuis la mer du Nord jusqu'au Tibre, vient de prendre à Rome la couronne impériale et de rétablir l'empire d'Occident. C'est à cette époque, où l'Allemagne victorieuse recueille enfin l'héritage des Césars, dans cette année 800, dont le résultat immense se fait sentir dans l'Europe entière, qu'il convient d'examiner quels peuples constituent la nation germanique, quels sont leurs éléments, leurs limites,

leurs langues et leurs noms conservés jusqu'à nos jours.

Quoique les monuments de cette époque soient naturellement rares et obscurs, quoique les données qu'ils nous présentent soient nécessairement incomplètes, nous trouvons assez d'indications dans l'histoire et dans la division politique des pays pour reconnaître les principaux peuples qui occupaient alors la Germanie.

Les Francs, conquérants de la Gaule, s'étendaient sur les deux rives du Rhin, dans la Belgique et dans cette partie de l'Allemagne qu'on appela depuis Franconie. Les Suèves ou Souabes leurs voisins, occupaient la Souabe et l'Alsace. Les Boïares ou Bavarois habitaient entre les Alpes et le Danube, dans les provinces de Bavière et d'Autriche. Les Thuringiens, descendants des Goths, occupaient la Thuringe et les forêts du Hartz. Chacun de ces peuples parlait des dialectes particuliers, mais généralement analogues, dont l'ensemble formait du temps de Charlemagne ce qu'on appelait le Tudesque ou le Franc, langage assez rapproché du Gothique, qui s'est éteint au milieu des conquêtes, et dont il ne nous reste qu'un seul monument, témoin précieux de son existence. Le Tudesque, au contraire, existe dans beaucoup d'ouvrages, et régna jusqu'au douzième siècle, où il fut remplacé par l'Allemanique, langue issue de même origine, et représentant le dialecte du sud, d'où s'est formé plus tard l'Allemand moderne.

D'un autre côté les Saxons possédaient la Saxe,

la Westphalie et les deux rives de l'Elbe. Les Frisons tenaient les côtes de la Batavie jusqu'aux bouches du Rhin et de l'Escaut. Les Angles, établis dans le Slesvig, s'étaient de là répandus en Angleterre. Ces peuples parlaient plusieurs dialectes analogues, que l'on peut diviser en deux rameaux : d'un côté le Friso-Saxon, parlé par les Frisons et les Saxons de l'ouest, première base du Hollandais et du Flamand; de l'autre, l'Anglo-Saxon, parlé par les Angles et les Saxons de l'est, et qui, mêlé plus tard au Français, a donné naissance à l'Anglais moderne.

Enfin les Normans ou Scandinaves, distingués en Norvégiens, Danois et Suédois, habitaient les deux presqu'îles du nord ainsi que les nombreuses îles de la Baltique. Leur ancienne langue, conservée intacte en Islande sous le nom de Normannique ou Islandais, a produit, par des modifications diverses, le Suédois et le Danois actuels.

Le reste du territoire de l'Allemagne était occupé par des peuples slavons qui, pendant les guerres contre Rome, s'étaient emparés de tous les pays situés à l'est de l'Elbe et du Danube.

Nous trouvons donc en nous résumant, vers le commencement du neuvième siècle, huit nations principales en Allemagne, en y comprenant les pays limitrophes, savoir : au centre et au midi, les Francs, les Souabes, les Bavarois, les Thuringiens; au nord, les Saxons, les Frisons, les Angles et les Normans.

Les principales langues parlées à cette époque sont : au midi, le **Tudesque** ou ancien **Haut-Alle-**

mand, remplacé plus tard par l'Allemannique, plus tard encore par l'Allemand actuel ; au nord-ouest, le Saxon ou ancien Bas-Allemand, allié d'un côté au Frison, et produisant avec lui le Hollandais, allié de l'autre à l'Angle, et produisant l'Anglais moderne ; au nord enfin, le Scandinave ou Normannique, d'où sont issus le Suédois et le Danois.

Les rapports mutuels de ces idiomes, à l'époque que nous avons en vue, sont à peu près ceux des dialectes grecs de l'Éolie et de la Doride, de l'Ionie et de l'Attique, avec cette seule différence que, loin de se rapprocher entre eux et de former une langue commune comme chez les Grecs, les dialectes germaniques, s'isolant de plus en plus, ont produit plusieurs langues distinctes. Nous ne signalons d'ailleurs que les langues fixées et cultivées dans la littérature; mais leur multiplicité serait bien autre encore si nous parlions de tous les dialectes populaires, de tous les patois qui ont conservé les formes anciennes des divers idiomes, et qui, recueillis par une oreille attentive, pourraient servir à les rétablir en entier.

Je ne puis me défendre ici d'une remarque, qui sans doute a déjà été faite, mais qui ne peut être assez répétée à ceux qui s'occupent de l'étude des langues et qui cherchent à approfondir leur sens et leurs rapports étymologiques : c'est que les modifications d'un idiome quelconque et ses altérations successives, qu'on les appelle un bien ou un mal, une décadence ou un progrès, ne partent jamais du peuple même, du corps de la na-

tion répandu dans le pays, des paysans qui parlent comme leurs pères et qui transmettent le même dialecte à leurs enfants ; mais bien des habitants des grandes villes qui, polissant chaque jour le langage, en altèrent la prononciation et consacrent ensuite dans leurs écrits les modifications qu'ils lui ont fait subir. Qu'on ne s'étonne donc pas de rencontrer dans les provinces du nord de la France des mots purement germaniques, ou, dans les provinces du midi, des mots purement latins, qui n'apparaissent dans la langue écrite que sous une forme adoucie et modifiée. Qu'on ne s'étonne pas non plus de retrouver en Allemagne, dans les dialectes populaires de la Souabe, de la Bavière et de la Suisse, ou dans ceux de la Saxe et de la Westphalie, les formes naïves qui répandent tant de charme sur les écrits du moyen-âge dont l'explication fera le sujet de ce cours.

Toutefois, parmi ces dialectes, il en est un dont nous cherchons envain les traces vivantes, quoiqu'il soit sans contredit le plus intéressant de tous. Nous voulons parler de la langue des Goths, de ces fiers et glorieux conquérants, premiers vainqueurs de la puissance romaine, dont la domination, bornée d'abord au sud-est de la Germanie, s'étendit ensuite sur le midi de la Gaule, sur l'Italie et sur l'Espagne entières, et a laissé des traces profondes dans les mœurs et le caractère des divers peuples, mais dont la langue a été effacée par la grande prépondérance du latin, transformé dès-lors en idiome roman, père de nos langues du midi de l'Europe.

Le Gothique n'est plus parlé de nos jours, mais nous possédons un monument littéraire qui suffit pour nous révéler sa forme, et pour nous montrer dans cette langue curieuse, vénérable débris du moyen-âge, un lien d'union entre les dialectes germaniques et le latin, le grec, le sanscrit. Nous y jetterons un coup-d'œil rapide dans notre prochaine séance; car c'est là surtout que nous pourrons reconnaître les preuves évidentes, incontestables de l'origine asiatique des Germains et particulièrement de leur filiation indienne. Nous parlerons aussi du scandinave, de cette langue austère et énergique du nord, que l'immense éloignement des pays ne dérobe pas à l'influence indienne. Nous dirons quelques mots du saxon et de l'angle, et, arrivés enfin au tudesque, auquel ce cours se rapporte spécialement, nous quitterons le champ de la philologie, qu'il faut se garder d'épuiser, pour rentrer dans le domaine plus riche de la littérature et de l'histoire. Si toutefois ces préliminaires peuvent jeter quelque jour sur les questions qui nous occupent, si, comme je le pense, c'est dans la langue surtout qu'il faut chercher l'origine de chaque peuple, je n'aurai pas à me repentir, Messieurs, d'avoir réclamé pour ce sujet spécial quelques instants de votre bienveillante attention, que j'appellerai dans les séances suivantes sur la Bible gothique et les chants de l'Edda.

TROISIÈME LEÇON.

Messieurs,

Au milieu des nations germaniques réunies sous le sceptre de Charlemagne, et dont les noms et les idiomes se sont perpétués jusqu'à nos jours, nous cherchons en vain la plus puissante de toutes, celle dont les invasions victorieuses ont jeté le plus d'éclat au moyen-âge, nous voulons parler de la nation des Goths, conquérants du midi de l'Europe, dont l'influence a été grande sur les mœurs des peuples vaincus, mais dont le nom et la langue ne sont plus conservés que dans l'histoire.

Le berceau de la nation des Goths, intéressante à tant d'égards, est couvert de profondes ténèbres, quoique nous ne puissions douter un instant de son origine asiatique et indienne; mais sa marche et ses développements nous sont presqu'entièrement inconnus jusqu'au quatrième siècle, où nous la voyons établie dans la vaste étendue du territoire qui, sous les noms de Dacie et de Sarmatie, s'étendait depuis le Don jusqu'au Danube.

Il est vrai que, trois siècles plus tôt, Tacite nomme déjà deux tribus, les Gothini et les Gothones, qui paraissent avoir habité de son temps une partie de la Silésie et de la Poméranie, et qui se distinguaient des autres peuples barbares par une forme de gouvernement plus régulière et par leur dévouement sans bornes à leurs chefs; mais nous ne saurions affirmer si ce peuple est identique aux Goths du moyen-âge. Son séjour entre la Baltique et la Vistule expliquerait du reste assez bien comment une partie de la nation, détachée du corps principal, aurait pénétré jusqu'en Scandinavie, et occupé plusieurs provinces de la Suède où son nom est encore conservé, tandis que les autres occupaient la Hongrie. Mais nous devons repousser l'opinion erronée qui fait naître les Goths dans le nord, et qui les regarde comme les peuples aborigènes de la grande presqu'île scandinave, opinion contre laquelle s'élèvent à la fois et leur idiome et leur histoire. Quelle que fût leur première station lorsqu'ils vinrent d'orient en occident, ils paraissent avoir formé, dès les temps les plus reculés, l'arrière-garde de la famille germanique, le corps de réserve de cette grande migration qui devait couvrir le centre de l'Europe, pour se porter de là, victorieuse, à ses extrémités les plus reculées. Ils précédaient immédiatement la famille slavonne, et particulièrement les peuples lettons, dont l'idiome antique offre avec le leur une merveilleuse analogie, résumée et expliquée par le sanscrit.

Quant aux traditions primitives des Goths, aux formes de leur mythologie, à leurs premiers dieux,

à leurs anciens héros, aux cérémonies de leur culte, à toute leur existence avant le christianisme, nous sommes réduits à de simples conjectures, en supposant que leur croyance était la même que celle des autres peuples germaniques : qu'ils croyaient comme eux à un Être suprême, au destin, dont ils ne faisaient pas d'image, mais auquel ils sacrifiaient dans l'obscurité religieuse des forêts ; qu'ils honoraient le ciel et la terre, le soleil et les astres, et quelquefois aussi leurs anciens chefs, comme les représentants de la divinité; qu'ils pressentaient l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines d'une autre vie.

Les Goths, de bonne heure en contact avec la civilisation grecque et romaine, campés sur les bords du Danube en présence de colonies florissantes, connurent avant le quatrième siècle les arts qui charment et embellissent la vie ; et, pendant que les autres Germains vivaient encore dans leurs austères retraites, repoussant tout contact avec le midi qu'ils regardaient avec mépris et avec haine, les Goths accueillaient avec joie la lumière bienfaisante de l'Évangile.

Ce fut vers l'an 375 de l'ère vulgaire, sous le règne des empereurs Valentinien et Valens, que Ulfilas, ou Wulfila, Goth de naissance, élevé dans la religion chrétienne, fut chargé d'en enseigner les dogmes à ses compatriotes établis en Mésie. La langue gothique, malgré la perfection à laquelle elle était parvenue, n'avait pas encore d'écriture, sauf peut-être quelques caractères lapidaires semblables aux runes des peuples du nord. Le pieux

évêque, profondément versé dans toutes les littératures anciennes, résolut de doter sa patrie du don précieux de l'écriture, et de consacrer le fruit de ses travaux à une traduction complète de la *Bible*. Il y a quelque chose de touchant, Messieurs, dans la rencontre de ces deux idées, l'alphabet et la Bible, les lettres et le livre par excellence. Quelques siècles plus tard, la même coïncidence se renouvela pour les peuples slavons, parmi lesquels les évêques Cyrille et Méthode introduisirent l'écriture et la parole sacrée. De nos jours encore ce phénomène subsiste, et une société riche en ressources, riche en zèle et en dévouement, consacre chaque année tous ses efforts, secondés par une nombreuse marine et par le concours d'hommes pieux et savants, à porter aux extrémités du globe, chez les peuples les moins policés, sur des côtes inhospitalières, aux îles lointaines du grand Océan, un volume dans lequel le dialecte de chaque peuple, l'idiome le plus barbare, le plus incohérent, se trouve tout-à-coup fixé par l'écriture et soumis à des règles certaines, que le sauvage admire et comprend. Ce volume, qui offre à ses yeux le premier aperçu de la science, qui transporte son intelligence dans une sphère d'activité supérieure, qui ouvre pour lui la longue série des perfectionnements progressifs de l'esprit, ce volume offrira à son cœur une consolation bien autrement précieuse, quand ses yeux, plus faits à la lumière, pourront en sentir l'évidence.

Le don de l'Évangile à des nations barbares est un bienfait que nous ne pouvons apprécier. Habi-

tüés à cette lumière si pure qui a brillé sur notre berceau, qui s'est mêlée aux premières impressions, aux premières paroles reçues par notre enfance, qui n'a cessé de se reproduire sous mille formes, dans les préceptes d'un père et d'une mère, dans la vie domestique, dans la vie sociale, dans les institutions qui nous régissent, nous ne pouvons nous former une idée des tristes et cruelles superstitions qui défigurent les croyances païennes, du vide et de l'effroi qu'elles laissent dans l'âme dès qu'elle veut rentrer en elle-même. Aussi l'ignorance des masses, cette ignorance qui endort la pensée, qui exclut toute recherche sérieuse et absorbe toute l'existence dans le présent, fut la première condition du paganisme chez les nations mêmes les plus civilisées; et, quand des esprits supérieurs, des hommes doués de facultés éminentes parvinrent, par la force de leur raison, à entrevoir des vérités sublimes, ils les léguèrent à un petit nombre d'amis, à quelques disciples dévoués qui conservaient ce précieux dépôt loin des regards profanes du vulgaire. La science était alors un sacerdoce exclusif, souvent persécuté; il appartenait au christianisme d'en ouvrir l'accès à tous les hommes, de les appeler à la réflexion, au plein usage de leur intelligence, d'amortir les passions, de combattre l'égoïsme, de rapprocher de plus en plus les cœurs, et de préparer ainsi l'époque où les nations formeraient une grande famille de frères. Nous parlons du christianisme pur, de la vraie doctrine de l'Évangile, exempte de tout alliage étranger, indépendante du temps et de la

forme, des interprétations et des passions mondaines, mystérieuse dans ses dogmes sublimes, dont on ne saurait sonder la profondeur, mais claire, accessible, évidente dans ses vérités morales et pratiques qui appellent l'humanité tout entière au plus noble usage de ses facultés.

Ce fut donc une civilisation supérieure qu'Ulfilas donna à ses compatriotes, en fixant leur langue par l'écriture, leurs idées religieuses par la Bible. Pour parvenir à composer un alphabet adapté à leur prononciation habituelle, il eut recours à ceux des Grecs et des Romains, dérivés eux-mêmes de l'alphabet phénicien qui n'est autre que celui des Hébreux. Car il est curieux de remarquer que les peuples d'origine indienne paraissent être entrés en Europe avant d'avoir la connaissance des lettres, connaissance qu'ils n'acquirent que plus tard par le contact des peuples sémitiques, et particulièrement des Phéniciens débarqués sur les côtes de la Grèce. Aussi, aucune de leurs langues, depuis le grec jusqu'au français, n'a-t-elle pu se plier complétement aux formes restreintes de l'alphabet sémitique, destiné primitivement à d'autres idiomes dont les intonations étaient moins variées. De là toutes les imperfections, toutes les incohérences de l'orthographe dans les langues les plus cultivées de l'Europe; tandis que l'alphabet sanscrit, élaboré plus tard dans l'Inde, et appliqué à la langue mère de nos idiomes, comprend, dans ses cinquante lettres classées suivant les organes de la voix, la série complète des sons européens. Ulfilas ne put remonter

à cette source, qui lui était entièrement inconnue; il se contenta des éléments usités et répandus de son temps dans la Grèce et à Rome, et, combinant avec sagacité les caractères grecs et les caractères romains, il composa l'alphabet gothique, première base de celui des Allemands. Cet alphabet comprend vingt-quatre lettres, dont les formes massives et prononcées étaient propres à frapper des yeux novices et à s'imprimer facilement dans la mémoire. Il reproduit, outre les lettres ordinaires qui composent l'alphabet romain, le *zèta* et le *thèta* grecs, ce dernier conservé en anglais; mais, par une omission remarquable, le *chi* ou ch allemand ne s'y trouve pas, non plus que le *çé* français, remplacé comme lui par le *cappa*. Cet alphabet, atténué dans sa forme et modifié dans quelques-unes de ses lettres, a fini par donner naissance à l'alphabet allemand moderne, lequel, dans la série de ses caractères, correspond parfaitement à l'alphabet latin. La grande analogie qu'il présente avec tous les autres alphabets romans, analogie fondée sur son origine même, permet de rendre avec la plus grande exactitude, à l'aide de quelques points accessoires, tous les sons allemands en caractères français. Cette méthode est déjà suivie dans plusieurs contrées de l'Allemagne; nous ne pouvons que l'encourager de tous nos vœux, et engager les Allemands, qui souhaitent avec raison que leur belle langue soit partout étudiée et connue, à faire disparaître cette difficulté oiseuse qui ne tient en rien à l'essence du langage.

Mais revenons aux caractères d'Ulfilas, que l'on retrouve dessinés en argent, tracés avec luxe et avec art sur un beau manuscrit du sixième siècle, qui, écrit probablement en Italie, découvert ensuite à Werden et transporté à Prague, fut enlevé par les Suédois dans la guerre de trente ans, et déposé dans la ville d'Upsal. Dérobé un instant par une main infidèle, il fut racheté par un ami de la science et restitué à la bibliothèque d'Upsal, dont il est le monument le plus précieux.

Ce manuscrit vénérable contient les Évangiles, traduits en gothique par Ulfilas, ainsi que quelques fragments peu nombreux, que la découverte d'un autre manuscrit à Wolfenbuttel, et des découvertes plus récentes encore à Milan, ont servi à compléter de telle sorte, que l'ensemble de la traduction d'Ulfilas comprend de nos jours les quatre Évangiles, les Épîtres de saint Paul presque complètes, et des fragments de Néhémie et d'Esdras. Il est probable que la Bible entière existait jadis parmi les Goths, et, d'après le témoignage des écrivains, le peuple la lisait encore au neuvième siècle.

Maintenant la traduction d'Ulfilas n'appartient plus qu'au domaine de la science; elle y tient un rang distingué, non-seulement par son antiquité, par l'idiome dont elle est dépositaire, par toutes les circonstances importantes qui se rattachent à son existence, mais encore par la gravité du style, par la dignité pleine de force et d'onction avec laquelle chaque pensée y est rendue, chaque mot grec y est interprété; car cette traduction a été

faite sur le texte grec, qui dominait alors en orient. Je n'entreprendrai pas de vous en citer de longs passages ; ce serait abuser de votre temps, Messieurs, puisque le sens primitif vous est connu. Je vous présenterai seulement comme modèle le texte de l'oraison dominicale, qui vous offrira un sujet facile de recherches et de comparaison avec l'allemand :

Atta unsar thu in himinam, weihnai namo thein; quimai thiudinassus theins; wairthai wiljá theins swe in himina jah ana airthai; hlaif unsarana thana sinteinan gif uns himmadaga; jah aflet uns thatei skulans sijaima, swaswe jah weis afletan thaim skulam unsaraim; jah ni briggais uns in fraistubnjai, ak lausei uns af thamma ubilin : unte theina ist thiudagardi, jah mahts, jah wulthus in auwins.

Il est facile de reconnaître au premier coup-d'œil la physionomie de cette langue curieuse, qui rattache l'Europe centrale au sud-ouest de l'Asie. Le génie de l'Inde, si visible en grec, en latin, dans les idiomes slavons, respire tout entier dans le gothique, mais avec des modifications particulières, qui prouvent une transmission différente, opérée sans doute à travers la Perse par l'intermédiaire du Zend, de cet idiome antique que les travaux d'un savant distingué, d'un orientaliste dont la France s'honore, viennent de reconstruire en entier de nos jours. Jetons encore un coup-d'œil sur la langue des Goths, sur ce premier type des idiomes germaniques ; nous pouvons le faire avec d'autant plus de fruit que tout ce que nous aurons à en

dire s'appliquera naturellement, à différents degrés, aux langues allemande, anglaise, hollandaise, suédoise; et que, dans le rapprochement des formes gothiques avec les formes sanscrites, le grec et le latin serviront presque toujours à étendre et à confirmer l'analogie.

La langue gothique, considérée tant sous le rapport de l'alphabet que sous celui du vocabulaire et de la grammaire, comprend des racines analogues à celles des autres langues indo-européennes; seulement ses éléments phonétiques, ses consonnes et ses voyelles, offrent dans la sphère de chaque organe une déviation proportionnelle et régulière, causée par un mode de prononciation différent de celui des autres peuples de même race. C'est ainsi que, parmi les labiales, les dentales et les gutturales, la forte grecque et latine devient aspirée en gothique, tandis que la faible devient forte, ou, en d'autres termes, les lettres *p*, *t*, *k*, deviennent *f*, *th*, *h*, et les lettres *b*, *d*, *g*, deviennent *p*, *t*, *k*. Sans insister sur ces détails, que vous trouverez tous consignés avec une admirable précision dans la savante grammaire germanique de Grimm, nous passons à leur application dans les principales classes de mots. Commençant par les substantifs, nous trouvons, parmi les phénomènes de la nature, le mot soleil, en latin *sol*, en indien *sûnas*, en gothique *sauil* ou *sunna*; le mot lune, en grec μηνη en indien *mâs*, en gothique *mena*; le mot terre, G. ἔρα I. *irâ*, Go. *airtha*; le mot mer, L. *mare*, I. *míras*, Go. *marei*. Parmi les noms de parenté, le mot père, en latin *pater*, en indien *pitr*, en tu-

desque *vatar*; le mot mère, en latin *mater*, en indien *mâtr*, en tudesque *muter*, sont remplacés en gothique par les mots *atta*, père, *aithei*, mère, en indien *attâ*; le mot fille, G. θυγατηρ, I. *duhitr*, Go. *dauhtar*; le mot fils, G. ὑιος, I. *sûnus*, Go. *sunus*; le mot frère, L. *frater*, I. *bhrâtr*, Go. *brothar*; le mot sœur, L. *soror*, I. *svasr*, Go. *svistar*; le mot femme, en grec γυνη, en indien *janâ*, en gothique *quens*; le mot homme, en latin *mas*, en indien *manu*, en gothique *man*.

Le nom même des Goths qui, dans leur langue signifie bon, généreux, se retrouve dans l'indien *çuddhas*, pur; et les noms des deux dynasties de leurs rois, les Balthes et les Amales, sont rendus textuellement en indien par les mots *bali*, brave, et *amalas*, sans tache. Si nous poussions plus loin ces rapprochements, vous verriez en gothique les pronoms *ik* et *mik* correspondre au latin *ego* et *me*; le pronom *thu* et *sik* au latin *tu* et *se*; le pronom *is*, *si*, *ita*, au latin *is*, *ea*, *id*; les noms de nombre *ains*, *twai*, *threis*, au grec εἷς, δυο, τρεῖς, etc. La déclinaison gothique a trois genres, cinq cas et trois nombres, le singulier, le pluriel et le duel, de même qu'en grec et en indien. Ses flexions se divisent en deux grandes séries, distinguées par le nominatif pluriel, et dont les caractères se retrouvent maintenant encore dans tous les idiomes germaniques. C'est ainsi que tous les noms allemands constituent deux séries principales, l'une dont le génitif singulier se termine en *s*, le nominatif pluriel en *e*, (quelquefois en *er*, ou sans désinence); l'autre dont le génitif singu-

lier et le nominatif pluriel ajoutent la syllabe *en*.

Les verbes offrent également, dans leurs racines comme dans leurs désinences, de nombreux points de comparaison, dont nous n'indiquerons que quelques-uns. Ainsi le verbe être, en grec εἰμι, εἰς ἐστι, en indien *asmi*, *asi*, *asti*, devient en gothique *im*, *is*, *ist*; le verbe manger, en latin *edo*, en indien *ad*, en gothique *ita*; le verbe coudre, L. *suo*, I. *siv*, Go. *siwia*; le verbe dompter, G. δαμαω I. *dam*, Go. *thamia*; le verbe étendre, G. τανυω I. *tan*, Go. *thania*; le verbe joindre, L. *jungo*, I. *yuj*. Go. *juka*; le verbe détruire, G. σκεδαω I. *skad*, Go. *skathia*; le verbe discerner, L. *video*, I. *vid*, Go. *wait*; le verbe porter, L. *fero*, I. *bhr*, Go. *baira*; le verbe aimer, L. *lubet* ou *libet*, I. *lubh*, Go. *leibia*, etc. Les désinences de chaque personne, formées primitivement des pronoms personnels, comme dans les autres langues indo-européennes, correspondent exactement à celles du grec, du latin et de l'indien. La conjugaison gothique se divise en deux grandes classes de verbes, distinguées entre elles par la formation du prétérit et du participe, et également conservées dans tous les idiomes germaniques. Ainsi, en allemand, la première correspond aux verbes appelés improprement irréguliers, aux verbes primitifs de la langue, changeant de voyelles radicales au prétérit ainsi qu'au participe; l'autre aux verbes dérivés et invariables, appelés réguliers, qui ajoutent au prétérit et au participe la syllabe *te* ou *et*.

Je n'arrêterai pas d'avantage votre attention sur ce sujet; je ne vous parlerai point des particules,

de cette foule de préfixes remarquables qui servent à nuancer le sens des verbes, et qui contribuent si puissamment à la richesse des langues grecque, latine et indienne. Ces préfixes ou prépositions sont exactement reproduites, pour le sens comme pour la forme, dans la langue gothique qui les a transmises à l'allemand, où il est facile de les reconnaître et de retrouver leur sens primitif. Je n'ai insisté un moment sur ces détails, dont je ne me dissimule pas l'aridité, que pour essayer de vous montrer, Messieurs, l'étroite coïncidence qui lie, non-seulement le gothique, mais encore l'allemand et l'anglais, le hollandais et le flamand, le suédois et le danois, à la famille indo-européenne, qui comprend les langues grecque et latine, et par conséquent le français lui-même, sans parler des autres langues romanes et de toute la série des idiomes slavons, et dont le dernier terme, le plus complet représentant, est l'idiome antique des brahmanes, la langue religieuse des Indiens. A cette même famille se rattache l'islandais que nous ne considérerons point sous le rapport philologique, mais dont nous essaierons, dans la prochaine séance, de signaler les traditions et l'esprit, en parlant des croyances mythologiques des anciens peuples scandinaves.

QUATRIÈME LEÇON.

Messieurs,

Après avoir considéré la langue et la littérature des Goths du midi, portons maintenant les yeux vers le nord de l'Allemagne. Nous y voyons deux presqu'îles de grandeur différente, baignées toutes deux par une mer orageuse. L'une, assez fertile à sa base, qui la rattache au continent, devient inculte et marécageuse à son extrémité, sillonnée en tout sens par la mer; l'autre, de formes plus hardies, entourée d'écueils menaçants, traversée par de hautes montagnes, est remplie de sombres forêts, de grands lacs, de mines abondantes, et s'abaisse graduellement vers le nord, où recommencent des plaines marécageuses qui se terminent en affreux glaciers. Un grand nombre d'îles, de dimensions diverses, remplit l'intervalle de ces deux terres; et plus loin, aux limites du globe, s'étend, sous le cercle polaire même, une île inculte, solitaire, dernier refuge des traditions scandinaves. Le Danemarck, la Suède et la Norwège, les îles de la Baltique et l'Islande forment ensemble un monde à part, long-temps inconnu

au reste de l'Europe, abandonné sans crainte et sans regret à ses rares et sauvages habitants. Tout nous prouve que ces habitants furent primitivement de race finnoise, arrivés du nord de l'Asie, de plaines non moins incultes et bien plus tristes encore que celles qu'ils venaient occuper en Europe. Ici, au moins, ils trouvaient la mer, une mer riche en désastres et riche en espérances, qui semblait les appeler à un nouveau développement de leurs facultés. Mais ces peuples, trop grossiers encore, ne tentèrent que d'informes essais; et, dans ce qui nous reste de leurs ustensiles, de leurs armes, de leurs monuments, où la pierre seule est employée et où le métal n'entre pour rien, tout démontre une profonde ignorance, une civilisation à peine ébauchée.

Une race plus forte et plus active devait bientôt envahir leur conquête : les Germains, entrés par le Caucase et poussés de plus en plus vers le nord, occupèrent, sous le nom de Scandinaves, toutes les côtes maritimes de la Baltique, et refoulèrent, après des luttes sanglantes, les premiers habitants vers le pôle. Déjà Tacite, avec une précision étonnante pour des pays tellement isolés, signale les Cimbres dans la Chersonèse cimbrique, les Angles sur les côtes de la mer d'Allemagne, les Suions et les Sitons dans la Suède et la Norwège, les Gothons et les Oses dans la Poméranie et la Silésie.

S'il était permis de hasarder des conjectures sur des lieux et des temps inconnus à l'histoire, nous placerions, après le siècle de Tacite, deux inva-

sions de ces deux derniers peuples, invasions hostiles, successives, à travers la Scandinavie. Dans la première, les Gothons ou Goths du nord auraient conquis une partie de la Suède et du Danemarck, où leur nom subsiste encore dans les provinces de Gothland et de Jutland. Dans la seconde, les Oses ou Ases, sous la conduite de leur chef Odin, auraient, avec le secours des Vanes ou Vendes, envahi ces mêmes contrées dans le quatrième siècle, subjugué tous ses habitants, et triomphé des Goths eux-mêmes. Dès-lors leur domination et leur culte se seraient établis dans les deux péninsules, qui conservèrent toutefois les anciennes dénominations qu'elles avaient reçues des Suions et des Danes, réunis ensuite aux tribus conquérantes sous le nom général de Normans ou hommes du nord.

Tous les monuments qui nous sont parvenus de ces diverses peuplades guerrières prouvent une civilisation encore imparfaite, mais plus avancée que celle des Finnois. La pierre, seule connue de ces derniers, est remplacée par le cuivre, le fer; et des vases ciselés, des ornements d'ambre, des inscriptions en caractères runiques, prouvent les premiers essais de l'art naissant.

Quant aux Ases, nation conquérante qui domine toutes les traditions scandinaves, on a beaucoup discuté sur leur nom et sur leur origine probable. On s'est étonné de voir surgir tout-à-coup une puissance d'abord inconnue, sans songer que Tacite parle des Oses, dont le nom paraît identique au leur. Beaucoup d'auteurs le dérivent

du mot Asie, interprétation spécieuse, mais qui n'explique rien, puisque tous les Européens sont venus de l'Asie. Quant à leur apparition subite dans l'histoire, elle ressemble à celle des Goths, des Vandales, et de tant d'autres tribus obscures, qui ont ensuite rempli le monde de leur gloire. Tout ce que l'historien romain dit des Oses, de leur langage, de leur premier séjour, paraît pouvoir s'appliquer avec justesse aux Ases qui vainquirent sous Odin.

Mais avant de parler de leurs croyances, avant d'énumérer leurs traditions, considérons un instant avec Tacite la Scandinavie, encore libre de leur joug, occupée par les premières tribus qui avaient repoussé les Finnois vers le pôle. « Ces peuples, dit-il, adorent Ertha, la terre, comme la mère commune des mortels. Ils croient qu'elle veille sur leur sort et qu'elle parcourt les diverses contrées. Dans une île de l'Océan s'élève un bois sacré; au milieu de ce bois est un char couvert de draperies, que le pontife seul a le droit de toucher. Il annonce le moment où la déesse vient d'entrer dans son sanctuaire, et aussitôt le char s'avance, lentement traîné par deux génisses. Le prêtre le suit avec respect, et la foule se livre à la joie. Heureux le pays où il se montre; plus de guerre, plus d'armes, plus de fer! La paix, si odieuse à ces peuples, leur paraît tout-à-coup désirable. Mais bientôt le pontife ramène dans son temple la déesse satisfaite de la vue des mortels. Le char, les draperies sont plongés dans un lac, où se baigne, dit-on, la déesse elle-même,

et dans lequel sont noyés les esclaves qui ont été choisis pour la servir. Une terreur secrète, une crainte superstitieuse couvre ainsi cet imposant mystère, que l'on ne peut contempler sans mourir. »

Après ce récit remarquable, qui paraît se rapporter à l'île de Helgeland, roc escarpé situé en pleine mer, en face de l'embouchure de l'Elbe, suivons le grand peintre au nord de la péninsule, sur les côtes inhospitalières de la Norwège. *Suionum hinc civitates, ipso in Oceano... Trans Suionas aliud mare pigrum, ac propè immotum, quo cingi cludique terrarum orbem hinc fides, quòd extremus cadentis jam solis fulgor in ortus edurat, adeò clarus ut sidera hebetet. Sonum insuper emergentis audiri, formasque deorum et radios capitis aspici persuasio adjicit. Illùc usque, et fama vera, tantùm natura.* Cette mer stagnante, immobile, dernière ceinture du globe terrestre, cet éclat du soleil couchant qui se prolonge jusqu'à l'aurore et qui efface la lueur des étoiles, ces sourds gémissements des vagues, ces feux et ces reflets fantastiques qui ressemblent aux roulements d'un char céleste et aux formes vaporeuses des dieux, ce vide, ce chaos de la nature qui s'arrête et expire sur ces bords, tout ce que vient de nous peindre Tacite, toutes les merveilles qui, dans ces lieux d'horreur, saisissent l'ame d'une crainte religieuse, se retracent en gigantesques images dans l'austère mythologie de l'Edda. Souvenons-nous d'ailleurs que le jour sans ombre ne brille qu'un instant sur ces côtes: bien

tôt vient la nuit triste et brumeuse qui pèse incessamment sur l'atmosphère, cette nuit glaciale si bien peinte par Virgile dans ces beaux vers des Géorgiques.

Semper hiems, semper spirantes frigora cauri,
Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras...
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtentâ densentur nocte tenebræ...

C'est dans ces parages que les guerriers d'Odin repoussèrent les nations vaincues, qu'ils remplacèrent d'abord au sud des péninsules. Mais bientôt, entraînés par l'ardeur des conquêtes, ils occupèrent, avec les peuples devenus leurs compagnons d'armes, toutes les côtes et toutes les îles de la Baltique, et infestèrent la mer de leurs vaisseaux déjà redoutables au sixième siècle. A cette époque Odin n'est plus un homme : il est déjà un héros, un dieu, entouré, dans son nouvel olympe, des Ases morts comme lui à la guerre et devenus des divinités puissantes qui président au sort des mortels. Ainsi son nom n'apparaît dans l'histoire qu'entouré d'une auréole céleste, qui nous empêche de reconnaître son origine, ses exploits, sa véritable vie. Du reste, l'opinion la plus probable place son existence trois siècles plus tôt, dans ce temps de grands bouleversements où le monde entier était en armes, et où les Ases, campés en Germanie, purent marcher à la conquête du nord. Il fonda, dit-on, dans la Suède, la ville de Sigtuna*, premier berceau d'Upsal ; une autre,

ville, Odense, porte son nom dans l'île de Fionie. Tous les chefs barbares des petits états compris dans la Suède, le Danemarck, la Norwége et les îles, se glorifiaient d'être issus de sa race. D'autres chefs, qui n'avaient d'asile que la mer, d'empire qu'une barque de pirate, se précipitèrent sur les contrées voisines qu'ils remplirent de terreur et de sang. La bravoure était leur seule vertu, le pillage leur félicité suprême; le nom d'Odin était leur cri de guerre : ils voulaient vaincre ou mourir comme lui. C'est ainsi qu'au milieu des dangers, des écueils, des vagues orageuses, au milieu des querelles intestines, des luttes et des conquêtes lointaines, grandit cette forte race d'hommes qui, plus tard, déchaînée sur l'Europe, fit plier sous l'effort de ses armes la France, l'Angleterre, l'Italie; c'est ainsi que leurs passions guerrières, aiguisées par une nature sauvage, exaltées par les chants de leurs scaldes et consacrées en dogmes religieux, produisirent l'imposant système de la mythologie scandinave.

Toutefois, ce n'est point dans les deux péninsules, premier berceau de cette mythologie, que nous pourrons en retrouver les traces, qui n'ont été conservées qu'en Islande. Cette île reculée, solitaire, dernier boulevard du paganisme en Europe, avait été peuplée dans le neuvième siècle par une nombreuse colonie norwégienne, qui y porta sa langue, ses usages et ses traditions religieuses. Les mythes austères de la Scandinavie ne durent rien perdre de leur force en Islande, dans cette terre de glace et de feu, où la sève s'arrête à sa

naissance pour ne laisser voir, sur un sol dépouillé, qu'un givre épais ou des laves brûlantes qui vont se perdre dans une mer en furie. L'imagination dut s'emparer de ces tableaux pour rehausser l'autorité des dogmes. Aussi, pendant que le Danemarck, la Norwège, la Suède se convertissaient successivement au christianisme et modifiaient sensiblement leur langue sous l'influence immédiate de l'Allemagne, l'Islande, patrie des fugitifs, conservait ses croyances et son idiome, et ses habitants se transmettaient de père en fils ce dépôt de glorieuse mémoire. Leur langue est restée jusqu'à ce jour ce qu'elle était dans le neuvième siècle, écho fidèle du dialecte normannique apporté primitivement de l'Asie; et, quand leur croyance fut proscrite, quand le christianisme fut imposé à l'île par une puissance irrésistible, les Islandais rassemblèrent leurs dogmes, dont ils ne voulaient pas perdre le souvenir, et composèrent les deux codes religieux connus sous le nom commun d'Edda. Avant de faire l'analyse de ces recueils et d'en citer quelques passages, jetons, pour en faciliter l'intelligence, un coup-d'œil général sur les traditions scandinaves, telles qu'elles s'y trouvent exprimées sous diverses formes résumant toute la mythologie du nord.

La présence du bien et du mal, la lutte d'un bon et d'un mauvais principe, perpétuelle énigme de l'esprit humain, se trouve mêlée, dans la cosmogonie des Scandinaves et particulièrement dans celle des Ases leurs vainqueurs, aux grandes traditions nationales qui se rapportent à leur propre

histoire. Ainsi l'idée abstraite du mal est personnifiée dans les *Jotes* ou Goths, dont la longue et sanglante résistance paraît avoir laissé une impression profonde, tandis que l'idée du bien est représentée par les *Ases* ou Oses, qui, tout en exaltant leur victoire, tremblent encore devant leurs ennemis. Au-dessus de ces deux fictions, qui ont produit tant d'applications bizarres, domine cependant une haute idée philosophique, l'existence éternelle, immuable d'un Être suprême, d'un arbitre tout puissant, qui sous le nom de *Alfader*, père commun, préside aux destinées du monde.

Au commencement était le vide, l'espace inanimé, immense, que les Scandinaves appellent *Ginnunggap*, assez semblable au chaos des Grecs. Au nord de ce gouffre régnait un froid glacial, au sud une chaleur dévorante. Tout-à-coup une source venimeuse s'élance du *Nifelheim* ou pôle-nord, et coule, en se ralentissant toujours, jusque vers le centre de l'abîme, où elle se fige et se condense peu-à-peu en une masse de glace et de givre. Le pôle-sud ou *Muspelheim* fait alors sentir son influence, et la glace, fondue par la chaleur, finit par produire le géant *Ymer*, dont le corps énorme remplit tout le chaos.

Ymer tombe dans un profond sommeil; il lui naît un fils, *Hrymur*, géant comme lui et père de tous les géants des frimats, tandis que le terrible *Surtur* surgit avec une épée flamboyante à l'entrée du pôle méridional.

Mais, au milieu de ce conflit menaçant, de cette lutte des principes extrêmes, *Alfader*, le père su-

prême intervient : il fait naître la vache *Audumbla*, dont le lait doit nourrir *Ymer*; et, pendant que la vache se repaît elle-même du givre amoncelé sur les rochers, la pierre qu'elle lèche produit une chevelure, puis une tête, puis un être entier. Ce dieu s'appelait *Bure*, et eut un fils nommé *Bör*, qui, uni à la géante *Belsta*, fut père d'*Odin*, ou *Od*, de *Vilé* ou *Häner*, et de *Vé* ou *Loder*, la vie, la lumière et la chaleur. Ces trois frères attaquent *Ymer* et le tuent; le sang qui coule de son corps monstrueux submerge tous les géants du nord, à l'exception du seul *Bergelmer*, qui doit en perpétuer la race. Le corps même d'*Ymer* forme le globe : sa chair devient la terre, son sang devient l'eau; ses ossements, les montagnes; ses dents, les rochers; sa chevelure, les plantes; son crâne, la voûte céleste; les nuages sont formés de sa cervelle, et des jets de feu produisent les étoiles.

Après cette création du monde, *Odin* et ses deux frères rencontrent deux arbres : ils les déracinent; *Odin* leur donne le souffle, *Vilé*, la raison, *Vé*, le sang et les organes, et le récit ajoute naïvement qu'ils ont soin aussi de les couvrir d'habits. Ainsi naissent le premier homme et la première femme, sous les noms d'*Askur*, frêne, et d'*Embla*, orme. Leur demeure est *Midgard*, la terre; tandis que les dieux siègent dans *Asgard*, le ciel, et que les géants peuplent *Udgard*, l'enfer.

Ici s'arrête la cosmogonie proprement dite, pour faire place à la mythologie ou à l'histoire spéciale des dieux et des géants. Les êtres symboliques disparaissent; *Odin* seul règne sur l'empyrée,

sur le sommet d'*Ida,* où l'entourent de nouveaux dieux. Maître du ciel et roi du *Valhalla*, où il appelle les guerriers morts sous les armes, il a pour symboles la pensée et la mémoire, qui se tiennent auprès de lui sous la forme de deux corbeaux. Son épouse est *Frigga*, déesse de la terre; son fils est *Thor*, dieu du tonnerre, armé de son marteau terrible, et traîné dans un char attelé de deux boucs. Un autre de ses fils est *Balder*, le dieu de la vertu et de la concorde, chéri de tous les Ases, mais haï des géants, qui ne cessent de conspirer sa perte, signal de la destruction du monde. *Tyr*, autre fils d'Odin, préside à la guerre, *Valé*, à l'hiver, *Uller*, à la chasse. *Hermod* est le messager céleste, *Bragi* est le dieu de la poésie et de l'éloquence, et la déesse *Ydun*, qui lui est unie, possède des fruits immortels destinés à rajeunir les Ases.

Ægir est le dieu de la mer; *Ran* sa femme est difforme et cruelle, et savoure le sang des naufragés. *Niord*, issu de la race des Vanes, est le dieu des zéphirs favorables; sa femme *Skade*, fille d'un géant, préside aux aquilons et excite les tempêtes. Ils ont deux enfants, *Freyr* et *Freya* : l'un, dieu de la fertilité et des saisons, génie bienfaisant et secourable, dont la monture est un sanglier à défenses d'or; l'autre, déesse de l'atmosphère et de l'amour, traînée sur un char attelé de deux lynx.

Forsete, fils de Balder, est le dieu de la justice, qu'il rend sans distinction aux mortels et aux dieux. *Höder* est un dieu aveugle; *Vidar*, un dieu muet, mais doué d'une force extraordinaire. *Heimdal*,

gardien de l'empyrée, continuellement debout sur l'arc-en-ciel, pont immense qui joint les cieux à la terre, attend, son clairon à la main, l'attaque redoutable des géants qui doit avoir lieu au dernier jour. Il est aussi sage qu'intrépide, dort moins qu'un oiseau, sonde tout de ses regards et entend croître l'herbe dans les vallées.

On compte aussi un grand nombre de déesses, d'une influence plus immédiate sur les mortels : *Saga*, déesse de la science et de l'histoire; *Géfion*, déesse des jeunes vierges; *Siofna*, qui préside aux sympathies; *Lofna*; qui réunit les cœurs; *Var*, qui reçoit les serments des amants et qui punit sévèrement le parjure; *Sif*, épouse de Thor; *Nanna*, épouse de Balder; *Rinda*, épouse de Valé; *Hlina*, qui écarte les dangers; *Eir*, qui guérit les blessures; et toute la foule des *Valkyries*, qui marquent d'avance les victimes du combat.

Loke, nommé aussi *Asa-Loke*, uni à la déesse *Sigun*, est un être indécis, flottant entre les Ases et les Jotes, entre les dieux et les démons, admis dans le ciel qu'il égaie par la vivacité de ses saillies, lié à l'enfer qu'il affectionne et auquel le ramènent ses penchants: image frappante d'une âme vaine et frivole que les passions peuvent entraîner aux plus grands crimes. De lui et de la géante *Angerbode* sont nés trois monstres qui doivent détruire l'olympe : le loup *Fenris*, le serpent *Midgardorm*, et *Hel*, déesse de la mort, reine de *Helheim* ou le séjour des ombres, où sont plongés tous ceux qui meurent de maladie.

L'enfer est gouverné par *Udgard-Loke*, qui

tient sous son empire toute la race des Jotes ou géants. Ces fils du chaos, plus anciens que les dieux, les surpassent aussi en force et en prudence. Quelquefois ils se rapprochent des Ases, mais toujours dans l'intention de leur nuire. Leur haine mutuelle ne connaît point de bornes et doit être assouvie au dernier jour.

Les *Dverges* ou nains, génies subalternes, généralement laids et malicieux, habitent les cavités des montagnes, où ils extraient et façonnent les métaux. Les *Alfes*, qui leur sont alliés de près, forment une race plus gaie et plus aimable, répandue, le jour et la nuit, dans les plaines, les bois et les vallées. Les *Vanes* sont des êtres intermédiaires entre les mortels et les dieux.

A cette mythologie si variée, dont nous n'avons esquissé que l'ensemble, mais qui comprend une foule d'autres détails, se rattache une noble et imposante image, celle du grand arbre *Ygdrasil*, dont les branches s'élèvent jusqu'au ciel où elles sont émaillées d'étoiles, tandis que sa base traverse la terre et plonge jusqu'au fond de l'enfer. Cet arbre, type mystérieux du monde, a trois racines, dont l'une est dans *Asgard*, l'autre au centre du grand abîme, et le troisième sur le pôle-nord. Sous cette dernière coule la source *Hvergelmer*, infectée de poisons mortels. Sous la seconde est un puits profond, appelé le puits de *Mimer* ou de la science, gardé par le plus sage des géants à qui Odin a confié l'un de ses yeux. La racine supérieure, dans le ciel, est baignée par une source pure nommée *Urda*, auprès de laquelle se tien-

nent les trois *Nornes* ou Parques : *Urda*, *Verdandi* et *Skulda*, le passé, le présent et l'avenir. Sur ses eaux voguent deux cygnes argentés, et les dieux tiennent conseil sur ses bords. Cependant l'arbre du monde est sans cesse rongé par la vipère *Nidhöger* et sa couvée, blotties sous une de ses racines; sur le faîte est perché un aigle instruit des secrets de la nature, et dont un écureuil, qui parcourt toutes les branches, porte les paroles au serpent destructeur, tandis que quatre cerfs dévorent les feuilles naissantes.

Plusieurs autres images du même genre se rapportent aux grands phénomènes naturels. Ainsi, *Nott* ou la nuit est la fille d'un géant; unie au crépuscule, elle a produit le jour. Chacun d'eux parcourt son orbite sur un char attelé d'un seul cheval. *Mundilfare* ou l'axe céleste a pour fils la lune et pour fille le soleil, car la lune est l'astre dominant du triste horizon scandinave. Tous deux sont poursuivis par le loup *Garm* et ses louvetaux voraces, symboles des lunaisons et des éclipses. Les quatre vents ont pour génies des nains placés autour du crâne d'Ymer. Enfin, les douze mois de l'année, ainsi que les parties du jour, sont figurés par les douze grandes demeures dont se compose le palais des dieux.

Tels sont les principaux symboles de la mythologie scandinave, dont nous verrons dans la prochaine séance la marche et la catastrophe finale.

CINQUIÈME LEÇON.

Messieurs,

Toute l'action de la mythologie scandinave, tout le développement de ce vaste drame se résume en deux cycles allégoriques, celui de *Thor* et celui de *Balder*. Le premier, celui du dieu du tonnerre, représente la force, la violence. *Thor* attaque les géants, les combat, est vaincu ou vainqueur; mais toujours fier, toujours indomptable, il revient sans cesse à la charge, et chaque revers qu'il éprouve ne fait qu'enflammer son ardeur. Type vivant du guerrier scandinave, il ne compte jamais ses ennemis, il triomphe des obstacles par la ruse et l'audace et abuse cruellement de la victoire. *Balder*, le dieu de la sérénité et de la vertu, parcourt un cercle de bienfaits et d'épreuves; son caractère est plein de noblesse, de douceur et de résignation. Il est le lien qui unit tous les dieux, il est l'amour et la vie de la nature; dès qu'il mourra, le charme sera rompu et l'univers touchera à sa ruine : belle et touchante allégorie qui rachète tant d'autres fictions grossières, fleur mystérieuse qui

charme et étonne l'œil au milieu des horreurs du chaos.

Les dieux connaissent l'arrêt du destin : ils savent que *Balder* doit périr et qu'ils périront tous après lui. Ici la mythologie anticipe sur l'avenir en montrant leurs efforts pour échapper à leur ruine. En vain ils emploient toutes les ressources de leur sagesse; en vain, dans leur triste pressentiment, adjurant solennellement la nature, les quatre génies des éléments, *Odin, Freya*, *Ægir* et *Frigga* s'engagent au nom du feu et de l'air, au nom de l'eau et de la terre, à protéger la vie de *Balder* : un génie malfaisant les écoute et s'apprête à anéantir leurs vœux. *Loke*, le plus rusé des Ases, dont il est le convive et l'ennemi, symbole du tentateur perfide qui affecte le bien et qui chérit le mal, poursuit *Balder* d'une haine implacable qu'il espère enfin assouvir. Il sait que, dans l'adjuration solennelle, un seul être, un faible rameau de gui, le *Misteltein*, a été oublié, et aussitôt sa ruse sait l'obtenir des mains mêmes de la crédule *Frigga*. Les nains, qui lui obéissent, en forgent un javelot et le trempent aux flammes infernales. Cependant les Ases sont rendus à l'espoir; ils préparent une fête brillante à *Balder* à qui la nature est désormais soumise. Pour attester qu'il est invulnérable, tous les dieux l'attaquent l'un après l'autre, et les armes les plus redoutables glissent sans force sur ses membres découverts. Le ciel triomphe, mais *Loke* le perfide met son javelot dans la main du dieu aveugle, du sombre *Höder*, qui se tenait à

l'écart. Il l'engage à partager la joie commune, à se joindre à la lutte simulée. *Höder* le fait, et le javelot funeste renverse *Balder* baigné dans son sang. Aussitôt l'effroi saisit les dieux, le deuil couvre la terre entière : *Balder* est mort et son ombre plaintive descend dans la demeure de *Hel*.

Bientôt commence l'hiver terrible qui doit couvrir le monde de ténèbres; trois autres hivers le suivront plus affreux, plus destructifs encore, et, dans les trois hivers suivants, la guerre s'élevera de toutes parts, les frères s'armeront contre les frères, les pères contre leurs propres enfants, et la race des hommes sera anéantie. Alors le loup *Fenris* rompt ses chaînes et dévore le soleil et la lune; les astres s'éclipsent, les montagnes croulent, la terre entière se brise sous les replis du serpent *Midgardorm*. Les géants s'embarquent sur le vaisseau *Nagelfare*, construit avec les ongles des morts; *Surtur* est à leur tête, il gravit l'arc-en-ciel. *Heimdal*, gardien de l'empyrée, fait retentir son cor sonore et appelle les dieux au combat. En vain ils veulent consulter le sort : le puits de *Mimer* est troublé, l'arbre *Ygdrasil* tremble dans ses racines. Enfin *Odin*, suivi de *Thor*, de *Freyr*, de *Tyr* et de *Heimdal*, s'élance sur les monstres de l'enfer. Mais bientôt les forces des dieux fléchissent: *Odin* est dévoré par le loup *Fenris*; *Freyr* périt sous les coups de *Surtur*, *Tyr* sous les dents de *Garm*, *Heimdal* et *Loke* s'entre-tuent. Cependant le dieu muet *Vidar* étrangle le loup en expirant lui-même; *Thor* immole le serpent *Midgardorm*, fait neuf pas, et tombe enfin

sans vie. A sa mort, *Surtur* victorieux livre le monde entier aux flammes.

Alors l'Être éternel, le dieu suprême, manifeste de nouveau sa puissance. Un palais éblouissant d'or s'élève au sud, sur les sommets d'*Ida*; c'est *Gimlé*, le séjour des justes. Une autre demeure, nommée *Naströnd*, toute remplie du venin des vipères, reçoit au nord les réprouvés. Une nouvelle terre sort du sein des vagues, fleurie, verdoyante, fortunée; l'âge d'or renaît, les dieux reviennent à la vie et se réunissent dans leur antique séjour. Leurs maux sont oubliés, leurs festins recommencent, les sphères célestes se meuvent en harmonie, le genre humain lui-même est renouvelé. Un homme et une femme, *Lifthraser* et *Lif*, ont survécu à l'embrasement général; nourris de la rosée du matin, ils donnent naissance à une race nombreuse, et leur postérité couvre de nouveau la terre appelée à de plus heureux destins.

Tels sont les dogmes de cette cosmogonie bizarre, et cependant si digne d'intérêt, de ce système où les notions les plus informes, les puérilités les plus ridicules se trouvent mêlées à des pensées profondes, à des conceptions de la plus haute portée. Si nous la rapprochons de la mythologie latine et grecque, de celle des Perses et des Indiens, nous y trouverons une foule de coïncidences, qui, sans prouver évidemment une transmission directe et immédiate, attestent toutefois un même fond de croyances, une même marche dans les combinaisons de l'esprit. Rappelons-nous d'ailleurs que les tradi-

tions scandinaves se composent de plusieurs éléments, dont les uns remontent à la première existence de ces peuples, à leur séjour primitif en Asie, les autres à leurs migrations en Europe, les autres enfin à leurs conquêtes et à leurs héros. On ne saurait donc s'étonner des analogies qui se rencontrent presque à chaque pas.

Toute cosmogonie commence par le chaos, parce que, selon la raison humaine, tout ce qui est matériel et visible a nécessairement un commencement et une fin. Mais au-dessus de cette forme matérielle règne aussi une essence invisible, un être immatériel, immuable, que toute cosmogonie admet également. Il n'appartenait qu'à la subtilité moderne de chercher à confondre en deux idées et de substituer le mot vague de nature à l'idée vraie, irrécusable de Dieu. Le simple instinct des peuples primitifs leur a toujours fait sentir cette différence; seulement les représentations qu'ils en donnent sont plus ou moins obscures et mystérieuses. Ainsi chez les Grecs et les Romains le dieu suprême est le destin Αἶσα, *Fatum;* chez les Perses c'est Mithra, source de lumière; chez les Indiens c'est Brahma, l'âme du monde; et nous avons vu que chez les Scandinaves le dieu suprême est *Alfader*, le père de tous. Chez tous ces peuples Dieu est un être abstrait qui, couvert d'un voile impénétrable, règne sur le monde sans se manifester lui-même, et laisse à des divinités subalternes le soin de gouverner les mortels.

Aussi cette première idée si pure, d'un être immatériel et parfait, qui résume tout dans sa

bonté souveraine et qui ne permet le mal que pour produire le bien, s'obscurcit-elle presque dès sa naissance pour faire place aux rêves et aux fictions. Nous voyons, dès la création du monde, figurer dans toutes les cosmogonies les deux principes du bien et du mal, qui, quoique primitivement soumis à l'Être suprême qui les domine, s'en détachent bientôt aux yeux des hommes pour se partager l'empire de l'univers. Ainsi, chez les Grecs et les Romains, le chaos engendre la nuit et la terre; la terre unie au ciel produit les dieux et les titans, les titans, premiers-nés de la terre, symboles d'énergie et de haine, plus forts et plus anciens que les dieux qui redoutent toujours leur puissance. Chez les Perses, Oromase et Arimane représentent les génies du bien et du mal, sans cesse en conflit dans la nature. Chez les Indiens, Brahma vogue sur l'abîme, renfermé dans une fleur de lotus; de cette fleur sort le germe du monde, résumé dans la triade mystique: mais, à peine est-il développé et a-t-il produit toutes les choses visibles, que le mal, représenté par les Dityas ou géants, s'oppose au bien, personnifié par les Daivas ou dieux. Dans la cosmogonie scandinave, le mal commence sous la forme de *Ymer* ou *Brimer*, type primitif de la matière inerte, et sous celle des géants *Surtur* et *Hrymur*, le feu et la glace qui doivent détruire le globe; le bien émane du Créateur lui-même qui, par l'intermédiaire d'une génisse, symbole de la fécondité et de la vie, fait naître la triade suprême qui doit tirer le monde du chaos.

Cette triade, sous sa forme cosmogonique, représente la vie, la lumière et la chaleur ; mais, une fois personnifiée dans la mythologie, elle se résume dans *Odin*, *Balder* et *Thor*, dont les attributs correspondent au mythe indien de Brahma, Visnu et Siva.

La création de l'homme, que les Grecs, en vrais artistes, font naître de cette même pierre qu'ils savaient animer en statues, est racontée différemment chez les Indiens, où Manu, le premier homme, est d'origine divine. La fiction scandinave qui fait naître l'homme et la femme de la sève féconde de deux arbres, la vie intellectuelle de la vie végétale, est pleine de grâce et de poésie.

Quant à tous les dieux de l'Olympe, que nous avons passés rapidement en revue, et qui sont la manifestation des choses visibles, les attributs de la nature individualisés, il est naturel que chez tous les peuples ils se correspondent avec assez d'exactitude, sauf les modifications amenées par le climat, les mœurs, les traditions historiques. Ainsi le Jupiter des Grecs et des Romains, le génie de l'éther, représenté chez les Indiens par Indra, se retrouve en Scandinavie dans *Odin*; leur Cybèle et leur Cérès, dans *Frigga*; leur Neptune, dans *Ægir*; leur Junon et leur Vénus, dans *Freya*.

Bragi est l'Apollon des Romains; *Gefion*, leur Diane; *Saga*, leur Minerve; *Tyr*, leur Mars; *Ydun*, leur Hébé. On retrouve Iris et Argus dans *Heimdal*; Hercule, dans *Thor*; Pan, dans *Freyr*; Éole, dans *Niord*; Thémis et Minos, dans *Forsete*.

Udgard-Loke est le même que Pluton, tandis que *Asa-Loke* est Momus élevé à une plus haute puissance. Les *Nornes* sont les Parques, sous des noms plus expressifs et plus justes; les *Valkyries* sont les nymphes des combats. Les *Dverges*, les *Alfes*, les *Vanes* sont les Satyres, les Faunes, les Sylvains. Il n'y a que le symbole de *Balder*, ce mythe si pur et si touchant, qui ne se retrouve ni en Grèce ni à Rome. Faisons-en honneur au caractère scandinave, qui a su placer la vertu dans le ciel, qui a créé cette figure gracieuse, toujours calme, toujours secourable, bien supérieure au Visnu des Indiens, cette victime sans tache dont la mort expiatoire a un sens si vrai et si profond.

La destruction du monde, la fin des choses visibles est une pensée commune à tous les hommes, que le Créateur semble avoir placée dans leur âme comme un pressentiment terrible mais salutaire, destiné à l'épurer et à l'ennoblir. Cette pensée se retrouve dans la cosmogonie grecque, où les titans menacent sans cesse l'Olympe; dans celle des anciens Perses, où Arimane et Oromase finissent par être confondus dans Mithra; dans celle des Indiens, où Siva détruit toutes choses à des époques déterminées par la puissance divine, dont la parole renouvelle chaque fois le monde et le fait renaître du néant. Les Scandinaves, fortement frappés de cette idée, en ont fait comme la base de leur croyance, comme le pivot autour duquel se meuvent toutes leurs allégories mythologiques. La mort de *Balder*, enlevé au monde visible, amène le triomphe des géants des ténèbres, la victoire pas-

sagère du mal sur le bien, signal de la régénération de toutes choses. Les dieux périssent, les apparences s'éclipsent, mais l'Esprit immuable fait naître un nouveau monde, séjour d'éternelles rétributions, un monde de réalité et de vie, où l'imagination de ces fils de l'orient se plaît à retrouver le séjour de leur enfance, cette montagne d'*Ida* ou d'Éden, située sous un ciel toujours pur. C'est ainsi que le malheureux nègre, qui meurt en Amérique loin du toit de ses pères, croit se retrouver après sa mort sur les bords du fleuve qui l'a vu naître; c'est ainsi que, dans toute âme humaine, se révèle l'immortalité.

Dans la comparaison que nous venons de tracer nous n'avons pas fait entrer la cosmogonie biblique, la base et le résumé de toutes les autres. Mais on sentira que dans tout ce qui est grand, dans tout ce qui est simple et vrai, les diverses cosmogonies païennes s'accorderont avec celle de la Bible, autant qu'elles s'écarteront d'elle dans leurs allégories fantastiques. Car, du sein des mystères vénérables dont elle se voile encore à nos yeux, elle seule au moins satisfait notre esprit en rejetant toutes les causes secondes, pour soumettre la nature entière, le mal apparent comme le bien réel, à la volonté unique et immuable d'un sage et puissant Créateur.

SIXIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Après avoir considéré dans leur ensemble les principales traditions normanniques, il nous reste à examiner la source d'où elles émanent, les livres où elles sont consignées.

L'*Edda*, code religieux des Scandinaves, dépositaire de leurs premières croyances, se compose de deux recueils distincts, qui s'expliquent et se commentent l'un l'autre. Leur nom, que l'on peut interpréter, soit dans le sens d'aïeule, soit dans celui de loi, indique, quelle que soit son origine, l'antiquité des traditions qu'ils contiennent. L'Edda en vers, la plus ancienne des deux, fut rédigée en Islande à la fin du onzième siècle, environ cinquante ans après l'introduction du christianisme dans cette île, par Sæmund-Sigfuson surnommé le Sage, qui, à la vue de la nouvelle doctrine qui effaçait la religion de ses pères, animé d'un respect filial pour des croyances long-temps respectées, employa sa science et son zèle à en sauver au moins quelques débris. L'Edda poétique est en effet composée de fragments plus ou moins complets, plus ou moins intelligi-

bles, empruntés à la tradition orale qui les avait jusqu'alors conservés, et exprimés dans cette vieille langue normannique qui vit encore dans l'islandais actuel. L'Edda en prose fut composée cent ans plus tard par l'historien Snorro-Sturleson, qui, voulant joindre aux documents historiques recueillis par lui en grand nombre, un précis aussi complet que possible des dogmes religieux de sa nation, commenta en prose les oracles de l'ancienne Edda, en suppléant souvent à ses lacunes par des récits longs et circonstanciés, qui jettent du jour sur une foule de passages et développent la plupart des formules que celle-ci n'avait fait qu'indiquer.

La langue de ces deux monuments de l'antique civilisation scandinave est, comme nous l'avons vu, le Normannique, dialecte de la Germanie du nord, issu comme ses frères au sud-ouest de l'Asie, portant comme le gothique une physionomie indienne, mêlée toutefois de quelques traits étrangers qui semblent appartenir aux Celtes ou aux Finnois. Cette langue est riche en articulations, concise, expressive, énergique, et, quoique la rigueur du climat lui ait imprimé quelque chose de sa rudesse, il est facile de reconnaître dans ses formes, dans ses flexions, dans ses désinences sonores, l'influence toute méridionale qui marque sa première origine. Quant au rhythme de la poésie scandinave, il est marqué par la mesure et l'allitération ou le retour des mêmes initiales dans les mots les plus importants de chaque vers.

Les poésies contenues dans l'ancienne Edda sont

ou mythologiques ou héroïques. A la première classe se rapportent : la *Völuspa* ou prophétie de Vala, le *Havamal* ou oracle d'Odin, trois chants sur la création et la nature, trois sur les exploits de Thor, deux sur Loke et sur Freyr, deux sur la mort de Balder, quatre sur divers mythes scandinaves. La seconde classe, entièrement distincte, se compose d'une vingtaine de poèmes ou de légendes sur les anciens héros de la Germanie, premiers conquérants du moyen-âge.

Il ne peut entrer dans notre plan de passer en revue toutes ces richesses ; elles demandent du temps, des connaissances spéciales, et déjà vous avez pu apprécier leur importance dans un cours plein de science et d'intérêt dont plusieurs d'entre vous conservent le souvenir. Je ne puis toutefois résister au désir d'apporter aussi mon tribut à cette étude, qu'un voyage récent dans le nord me rend plus présente et plus chère, et, malgré la difficulté du sujet, j'essaierai de vous esquisser l'un de ces poèmes, le plus ancien, le plus frappant de tous, la mystérieuse prophétie de Vala. Il y aurait sans doute témérité de ma part à prétendre expliquer un monument dont les détails offrent encore des doutes aux savants scandinaves eux-mêmes, si je n'avais pour excuse auprès de vous l'évidence du sens général et le soin scrupuleux que j'ai mis à compulser les divers commentaires, pour obtenir de cette œuvre curieuse, sinon une traduction exacte, du moins une imitation rapprochée et digne de l'importance du sujet.

La *Völuspa* ou prophétie de Vala est le chant

cosmogonique des Scandinaves : la création du monde, sa destruction, sa renaissance, s'y peignent sous d'énergiques couleurs. Vala, la prêtresse inspirée dont la bouche prononce ces oracles, est une de ces sybilles du nord, vénérées de tous les peuples germaniques, et dont nous retrouvons le premier type dans Véléda, l'héroïne des Bataves. Les Valas ou devineresses existèrent long-temps dans la Scandinavie; peut-être s'y trouvent-elles même encore au milieu de populations isolées dont la crédulité traditionelle se plaît à recourir à leur science. Le chant dont nous nous occupons fut composé dans le temps de leur puissance, dans le temps où les tribus païennes, habitant ces sombres parages, se réunissaient au solstice d'été pour célébrer le réveil de la nature. C'est là, à cette fête solennelle, dans les élans d'une joie éphémère, à la face de ce brillant soleil, déjà prêt à retomber dans la nuit, que la Vala, ou le scalde sacré qui prononce l'oracle en son nom, peint les grandes vicissitudes du monde dont le soleil est la vivante image, et plonge un regard plein de hardiesse dans les profondeurs de l'éternité. Les allusions dont ce poëme abonde présentent souvent une grande obscurité, d'autant plus que leur interprétation diffère selon qu'on les applique à la mythologie ou à l'histoire, à la métaphysique ou à l'astronomie. Plusieurs d'entre elles pourront être éclaircies par le résumé mythologique qui précède; j'essaierai de suppléer aux autres par un sommaire général du poëme, dans lequel je suivrai l'ordre des strophes provisoirement adopté jusqu'ici, en

attendant que de nouveaux travaux le fixent d'une manière invariable.

Dans la première strophe, Vala ou la prêtresse annonce aux Scandinaves, descendants de Heimdal, la mission prophétique qu'elle a reçue des géants.—Strophes 2-3, description du chaos personnifié dans Ymer. — Str. 4-8, création des astres par Odin, naissance du temps, les dieux dans l'âge d'or, première apparition du mal.—Str. 9-10, formation des éléments, génies préposés aux forces de la nature. — Str. 17-18, création de l'homme et de la femme. — Str. 19-20, image de l'arbre du monde et des trois Nornes. — Str. 21-23, découverte de l'or personnifié dans Gullveig, invasion du mal sur la terre. — Str. 24-26, vengeance des dieux, première guerre, trouble dans le ciel. — Str. 27-29, l'oracle de la sagesse consulté par Odin. — Str. 30-33, Vala prédit la catastrophe future, la mort de Balder, la punition de ses meurtriers. — Str. 34-36, palais des géants, séjour des réprouvés. — Str. 37-38, les monstres infernaux se préparent à la lutte. — Str. 39-40, les oiseaux mystiques l'annoncent par leurs chants. — Str. 41-42, le crime déchaîné souille la terre.— Str. 43-46, le ciel et l'enfer s'arment l'un contre l'autre, les géants voguent sur le grand abîme.— Str. 47-48, effroi de la nature, destruction de la terre. — Str. 49-52, combat, défaite des dieux, embrasement général. — Str. 53-55, la terre régénérée, retour des dieux sur l'Ida. — Str. 56 58, abondance et concorde, sejour des élus. — Str. 59-60, jugement dernier, disparition du mal.

PROPHETIE DE VALA.

Hliods bid ek allar helgar kindur
Meiri ok minni mögu Heimdallar,
Vilda 'k Valfödur vêl framtälia,
Fornspiöll fira thau ek främst of-nam...

1.

« Écoutez-moi, vous tous qui êtes purs, fils puissants ou faibles de Heimdal ! je raconterai les œuvres du souverain des cieux, car j'ai appris les chants des premiers âges.

2.

» J'ai connu l'antique race des Jotes, c'est d'eux que j'ai appris la sagesse ; j'ai connu les neuf sphères, les neuf cieux, quand l'arbre du monde était encore en germe.

3.

» C'était l'aurore des temps quand Ymer existait. On ne voyait ni sable, ni mer, ni gonflement des vagues; point de terre, point de voûte céleste, mais partout le grand abime stérile.

4.

» Les fils de Bor créèrent alors le monde et placèrent au centre la terre majestueuse; le soleil du midi brilla sur les montagnes, et aussitôt jaillit la verdure.

5.

» Le soleil, frère de la lune, tendit ses bras puissants sur les coursiers des cieux; mais le soleil

ignorait sa demeure, les étoiles ignoraient leur séjour, la lune elle-même ignorait son pouvoir.

6.

» Alors les dieux saints se réunirent, les intelligences suprêmes tinrent conseil. Ils donnèrent des noms à la nuit et à ses phases; ils désignèrent le matin et le midi, l'aube et le soir, pour compter les années.

7.

» Les Ases s'assemblèrent sur les sommets d'Ida; ils y élevèrent des autels et des temples; ils ouvrirent des fournaises, ils forgèrent les métaux, travaillèrent avec art, avec persévérance, et multiplièrent leurs inventions.

8.

» Heureux, ils jouaient avec leurs jetons d'or; l'or abondait dans le séjour céleste, jusqu'au moment où trois vierges redoutables arrivèrent du pays des géants.

9.

» Alors les dieux saints se réunirent, les intelligences suprêmes tinrent conseil. Qui d'entre eux devait tirer la foule des nains du sein de Brimer et de ses os livides?

10.

» Le premier de ces nains fut Motsogner, la force active, le second fut Durin, le principe passif; des légions de génies, tous sous une forme humaine, sortirent de la terre où dominait Durin.

11.

» Ces nains sont le lever et le coucher, les vents du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, et ces mêmes vents, soit volages, soit paisibles, soit mugissants et furieux dans leur vol.

12.

» Ce sont les aquilons impétueux et funestes, les brises, les zéphirs, les couleurs et les formes, et tous les génies puissants de l'air.

13.

» Ce sont les nains mystérieux de la terre, les forces astringentes, expansives, productives, celles qui fécondent le limon inerte, et celles qui donnent aux arbres un vert feuillage.

14.

» Il est temps aussi de dire aux fils des hommes quels génies, du sommet des montagnes, fuient à travers le sol jusqu'à la plaine liquide.

15.

» Ce sont les gouttes légères, les torrents, les cascades, les ruisseaux qui serpentent et les rosées qui brillent.

16.

» Ce sont les neiges, les frimats et les glaces, ce sont les vagues retentissantes. Ainsi se transmettront à tous les siècles les noms consacrés aux génies de l'eau.

17.

» Alors trois Ases de l'assemblée céleste, trois

dieux puissants et secourables vinrent au rivage où Askur et Embla végétaient sans force et sans âme.

18.

» Ils n'avaient ni souffle, ni pensée, ni sang, ni mouvement, ni couleurs. Odin leur donna le souffle, Loder la pensée, Hæner le sang et les couleurs.

19.

» J'ai vu s'élever le grand arbre : son nom est Ygdrasil, son faîte est émaillé d'une rosée lumineuse dont les émanations s'abaissent dans les vallées; il brille d'une éternelle verdure au-dessus de la source d'Urda.

20.

» De là, de cette source qu'il ombrage, sortirent trois vierges instruites de toutes choses : la première est Urda, la seconde Verdandi, qui grave les destinées, et la troisième Skulda. Elles fondent les lois, elles règlent la vie, elles proclament le sort des mortels.

21.

» Vala a vu naître la discorde quand Gullveig fut extraite par le fer pour être brûlée dans les demeures des hommes; trois fois brûlée, elle reparut trois fois, et maintenant elle existe encore.

22.

» On l'appela richesse partout où elle entrait, on l'appela enchanteresse; car elle fascine les loups, elle joint les ruses aux ruses, elle est chère aux méchants.

23.

» Alors les dieux saints se réunirent, les intelligences suprêmes tinrent conseil. Les Ases devaient-ils exercer la vengeance ou recevoir l'expiation du monde ?

24.

» Odin se lève alors, lance son trait sur les hommes, premier signal de la guerre meurtrière. Le rempart des Ases est brisé, les Vanes foulent la plaine dans leur ardeur martiale.

25.

» Alors les dieux saints se réunirent, les intelligences suprêmes tinrent conseil. Qui mêlera les ombres à la lumière du jour? qui livrera la lune à la race des géants ?

26.

» La fureur de Thor s'est allumée, il n'a plus de repos, il ne respecte rien; les serments sont violés, les promesses rompues, les liens les plus sacrés sont dissous.

27.

» Vala a vu la coupe de Heimdal ombragée par l'arbre céleste; elle a vu l'onde écumante jaillir du gage déposé par Odin. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas ?

28.

» Elle était assise solitaire, quand le père des Ases vint à elle et voulut lire dans ses yeux. Pourquoi m'interroger ? pourquoi me tenter, no-

ble Odin ? Je sais où est caché son œil, dans la source limpide de Mimer. Chaque matin Mimer boit le nectar dans le gage déposé par Odin.

29.

» Le dieu lui présenta des bagues et des joyaux. Aussitôt elle entonna ses chants pleins de sagesse, car ses regards embrassaient tous les mondes.

30.

» Elle vit de loin la troupe des Valkyries s'avancer vers la demeure des dieux. Skulda portait un bouclier, les autres la suivaient en brandissant leurs armes ; c'étaient les filles du roi des peuples, les Valkyries s'avançant au combat.

31.

» Elle vit le fils d'Odin, Balder, couvert de sang; elle connut sa fin mystérieuse. Dans la vallée s'élevait une jeune tige, le faible et gracieux Misteltein. Cette tige si faible produit un deuil affreux : le trait est lancé par Hoder.

32.

» Mais bientôt naît le frère de Balder, le guerrier âgé d'une seule nuit. L'eau ne touche pas ses mains ni le peigne sa chevelure, avant qu'il porte au bûcher le meurtrier de Balder. Cependant Frigga, du fond de sa retraite, gémissait sur les malheurs du ciel. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas ?

33.

» Elle vit enchaîné dans une forêt humide le

méchant Locke, la mort sur le visage. Sigun était près de lui triste et désespérée. Les dieux serraient les liens que formaient les entrailles.

34.

» Un fleuve coule à l'orient, dans la vallée vénimeuse; rempli de limon et de fange, il porte le nom de Slider. Au nord, sur les rochers sombres, est le palais d'or des génies des montagnes; au sud s'élève Brimer, la salle de festin des géants.

35.

» Elle vit une autre demeure située loin des rayons du jour, sur la rive de Nastrond, les portes tournées au nord; des gouttes de venin filtraient par toutes les fentes, et les lambris étaient des dos de serpents.

36.

» On y voyait nager dans les vagues agitées les hommes parjures, meurtriers, adultères; la grande couleuvre suçait leurs membres, et le loup terrible les déchirait. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas?

37.

» A l'orient, la vieille géante est assise dans la forêt de fer; elle y nourrit la race des loups, et, parmi eux, le plus redoutable dont le corps monstrueux engloutira la lune.

38.

» Il se repaît des cadavres des morts, il souille

de sang la demeure céleste; la lumière du soleil s'éclipse en été, et l'air lui-même devient mortel. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas?

39.

» Perché sur la hauteur, le gardien des déesses, l'oiseau Egder faisait vibrer la harpe; près de lui, au centre de la forêt, brillait le coq Fialer sous son plumage de pourpre.

40.

» L'oiseau des Ases, le coq à la crête d'or, réveille les héros dans le palais d'Odin; mais sous la terre se cache l'oiseau sinistre qui chante dans la demeure de Hel.

41.

» Garmer hurle au fond des enfers; le loup brise ses chaînes et s'élance. Vala prévoit la destinée des dieux et le dernier combat qui s'apprête.

42.

» Le frère doit devenir le meurtrier du frère, tous les liens du sang sont brisés: temps funeste où règnent l'impureté, la hache, l'épée, le choc des boucliers; siècle de tempêtes et de meurtres, qui n'épargnera nul homme jusqu'à la fin du monde.

43.

» Les fils de Mimer bondissent; l'univers s'enflamme aux sons du cor dont Heimdal fait retentir les cieux; Odin consulte la tête de Mimer.

44.

» Ygdrasil tremble dans ses racines, le vieil arbre frissonne à l'approche des géants ; l'enfer est ébranlé dans toutes ses profondeurs jusqu'à ce que Surtur le consume.

45.

» Hrymur part de l'orient sur les vagues soulevées ; le grand serpent se débat avec rage, les flots mugissent, l'oiseau sinistre crie, il déchire les cadavres, Nagelfare est lancé.

46.

» Le vent d'orient pousse les fils de Muspel à travers l'océan immense ; Loke conduit cette foule furieuse, cette troupe de loups impitoyables ; le frère de Bileist est avec eux.

47.

» Que font maintenant les Ases ? que font les Alfes ? la terre des géants mugit, les dieux délibèrent, les nains, hôtes rusés des montagnes, gémissent à l'entrée de leurs cavernes obscures. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas ?

48.

» Surtur s'élance du sud, armé de flammes ardentes, qui jaillissent de son glaive le soleil des combats. Les montagnes s'ouvrent, les génies fuient, l'enfer dévore les hommes, et les cieux sont dissous.

49.

» La douleur de Hlina se renouvelle quand Odin

attaque le loup terrible, quand le vainqueur de Belé s'avance contre Surtur; car l'époux de Frigga doit périr.

50.

» Mais un fils puissant du roi des peuples, Vidar s'est élancé contre le monstre : sa main lui plonge le fer dans le cœur ; ainsi Odin sera vengé.

51.

» Le héros né de la terre, le fis aîné d'Odin lutte encore avec force et tue le grand serpent. Tous les guerriers périssent; à neuf pas de Midgard, tombe aussi le héros intrépide.

52.

» Alors le soleil s'obscurcit, la terre s'abîme et les astres s'éclipsent, la flamme entoure l'arbre du monde, et la fumée de l'embrasement traverse les cieux.

53.

» Vala voit aussitôt sortir du sein des flots une autre terre verdoyante, majestueuse : les cascades y jaillissent; au sommet des rochers les oiseaux planent en épiant les poissons.

54.

» Les Ases se réunissent de nouveau dans Ida. Ils parlent entre eux du grand serpent terrestre ; ls se rappellent leur lutte redoutable et les runes antiques du dieu suprême.

55.

» Les jetons d'or se retrouvent aussi dans l'herbe, ces jetons merveilleux que possédait jadis la race céleste de Fiolner.

56.

» La moisson s'élève sans culture, le mal disparaît à jamais; Balder revient, Balder avec Hoder habitera le ciel, palais du roi des dieux.

57.

» Alors Hæner pourra choisir sa part; les enfants des deux frères vivront unis ensemble dans la vaste étendue des airs. Suis-je comprise, ou ne le suis-je pas?

58.

» Vala vit un palais plus brillant que le soleil s'élever, couvert d'or, au haut de l'empyrée. C'est là qu'habiteront tous les justes et qu'ils jouiront d'un perpétuel bonheur.

59.

» Enfin, le Souverain vient au jugement suprême, celui qui règne au ciel vient dicter ses arrêts; il calme les dissensions et fixe les destinées qui subsisteront éternellement.

60.

» Le noir dragon élève encore son vol du sein des cavernes infernales; Nidhoger porte sa proie sur ses ailes étendues, plane sur l'abîme et disparait. »

Arrivés au terme de ce chant prophétique, de cet hymne empreint d'une sombre majesté, vous éprouvez sans doute comme moi, Messieurs, cette émotion vague et cependant profonde, ce mélange d'admiration et de regret qui accompagne et qui relève souvent les plus grandes scènes de la nature. Ainsi, quand, après mille détours, un voyageur atteint avec peine le sommet du Doverfield, du Faulhorn, ou de tel autre de ces pics redoutables qui semblent être les colonnes des cieux, son œil surpris ne voit d'abord que nuages, que masses gigantesques et informes amoncelées dans ces âpres déserts. Mais qu'un rayon de soleil vienne à luire sur ces champs éblouissants de neige, et, dardant au fond des glaciers, les lui peigne en palais d'azur, ou que le souffle de l'aquilon, déchirant les voiles qui l'entourent, laisse sa vue plonger sans obstacle sur les vallons, les lacs, les cascades, sur les plaines émaillées de villages, sur les rocs couronnés de chalets, sur toute cette création ravissante qui se déploie comme une carte à ses pieds, quelle source de jouissances pour son ame, quel sujet de méditations pour son esprit! Avec quelle curiosité attentive il contemple chaque point, examine chaque aspect, sans pouvoir jamais épuiser tous les détails de ce tableau sublime! Pour nous, la Voluspa est encore ténébreuse, encore couverte de nuages fantastiques dont les yeux les plus exercés n'ont pu sonder tous les mystères. Son texte est souvent défectueux, ses allusions inexplicables; ses strophes même paraissent interverties. Toutefois, la lumière y pénètre, elle y pénétrera de plus en

plus; et, dejà ce que nous venons de dire et ce que vous-mêmes, Messieurs, vous savez sur les dogmes de la mythologie scandinave, suffira pour guider vos recherches dans ce vaste et curieux labyrinthe, pour vous faire apprécier cet imposant débris de l'antique civilisation du nord.

SEPTIÈME LEÇON.

Messieurs,

Nous avons entendu la prophétie de Vala, et, malgré son obscurité, nous avons admiré les traits hardis, les pensées profondes qu'elle renferme, nous avons reconnu dans ce curieux monument, antique dépositaire des croyances scandinaves, quelque chose de l'inspiration sublime qui distingue nos livres sacrés. Les autres poésies de l'Edda offrent un intérêt moins général; chercher à les traduire, ou même à les analyser toutes, serait sortir des limites de ce cours spécialement consacré aux monuments de l'Allemagne. Je me contenterai donc de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-unes des idées les plus saillantes qui caractérisent ces différents morceaux.

Le second poëme de l'Edda, pour le rang comme pour l'importance, est le *Havamal* ou oracle d'Odin, composition didactique et morale qu'on a comparée avec raison au poëme d'Hésiode sur les œuvres et les jours. Il est divisé en trois parties, dont chacune contient, sous différentes formes, une série de préceptes applicables à la vie, et par-

ticulièrement à celle des Scandinaves dont les anciens usages y sont vivement retracés.

Le premier précepte s'adresse au voyageur : « Examine, lui dit Odin ou le scalde qu'il inspire, examine les cavernes avant d'y pénétrer; car tu ne sais quel ennemi t'y attend. Béni soit celui qui donne ! un hôte lui est arrivé; où placera-t-il son siége? Il faut du feu à celui qui vient de loin, car ses genoux sont raidis par la gelée; il faut de l'eau à celui qui vient de loin; il lui faut des aliments, des habits, car il a gravi les rochers. »

Vient ensuite l'éloge de la prudence : « La prudence est la chose la plus utile que puisse emporter un voyageur; elle lui vaut mieux que la richesse, elle le nourrira dans les déserts. Mais l'ivrognerie est le fardeau le plus nuisible; c'est un héron qui plane sur les demeures et qui trouble la raison des convives. — Les troupeaux savent quand ils doivent quitter leurs pâturages, mais l'insensé ne sait modérer sa gourmandise. Il veille pendant des nuits entières; il tombe de fatigue le matin, et ses soucis se succèdent sans relâche. — L'insensé croit voir des amis dans tous ceux qui le flattent; mais il se détrompe bientôt devant le juge. — L'insensé fait bien de se taire en public, car on ne remarque son ignorance que s'il parle, et l'ignorance ne se dissipe pas en parlant. Celui-là est sage qui sait faire la demande et la réponse, qui sait ce qu'il doit dire et ce qu'il doit taire. Du reste, il vaut mieux ne pas taire ce que tout le monde finira par savoir. »

Un autre conseil se rapporte à l'amitié : « Il faut prendre son repas avant d'aller chez son ami, sinon la faim tourmente et l'on est incapable de parler. — Longue est la route qui conduit chez un faux ami, quand même sa maison serait à côté de la nôtre; court est le chemin qui mène chez un ami fidèle, quand il habiterait au milieu des écueils. — Il faut savoir quitter son ami, l'hôte ne doit pas rester à la même place; car l'ami le plus cher finit par être à charge quand il reste trop long-temps dans la maison d'autrui.

« Voyageant une fois dans ma jeunesse, je m'égarai sur une route solitaire. J'y rencontrai un homme, et dès lors je fus riche; car l'homme est la joie de son semblable. L'arbre arraché à la forêt et planté seul dans un village se dessèche bientôt et laisse tomber ses feuilles; il en est de même de l'homme privé d'amis. Quand l'aigle plane au-dessus des flots, il s'agite, il se trouble, les yeux fixés sur la mer sans rivage : c'est le sort de l'homme qui, perdu dans la foule, n'y rencontre pas un ami. »

Sur la fortune : « La fortune nous échappe, nos amis meurent, nous mourons aussi; une seule chose reste : la sentence prononcée sur les morts. — Quand l'insensé acquiert des richesses, il devient plus fier, mais non plus sage. Qu'on l'interroge sur les runes sacrées, inventées par les dieux et transmises par les prêtres : il sera forcé de garder le silence. — Ne louez la journée que lorsqu'elle est finie, l'épée que lorsqu'elle a frappé, la femme que lorsqu'elle s'est brûlée. » Allusion à la cou-

tume indienne conservée par les anciens Scandinaves.

Sur l'amour : « Aimer une femme perfide c'est traverser la glace sur un cheval indompté, c'est braver la tempête sur une barque sans rames, c'est poursuivre une renne sur un rocher à pic. Mais nous aussi, fuyons les faux serments et ne trompons jamais les femmes par le parjure. »

Après ces conseils et beaucoup d'autres qui respirent en général une morale pure, quoique empreinte de rudesse et quelquefois de cruauté, suivent les conseils d'Odin à un jeune homme qu'il dirige dans la conduite de la vie. Puis vient l'éloge des runes et de leur pouvoir magique, qui consiste à désarmer les ennemis, à briser les chaînes, à arrêter les traits, à éteindre les flammes, à protéger les braves, à ranimer les morts. Enfin, au terme de sa carrière, le scalde s'écrie : « Le chant est terminé, il a retenti dans les demeures suprêmes : qu'il soit utile aux hommes, inutile aux géants, qu'il rende heureux le maître et le disciple, celui qui l'a chanté et celui qui l'écoute! »

Les autres poëmes mythologiques sont le chant de *Vafthrudner*, défi entre Odin et un géant, qui finit par lui expliquer, sans le connaître, toutes les merveilles de la création; le chant de *Grimner*, dans lequel Odin lui-même décrit au roi Geirrod les douze demeures des dieux; le chant d'*Alvis*, dans lequel un nain sage nomme à Thor tous les êtres de la nature dans les diverses langues des Ases et des Jotes, des Vanes et des Alfes, des nains et des hommes; allusion frappante aux dif-

férentes nations qui se succédèrent sur le sol scandinave. Le chant de *Hyndla* contient la généalogie des rois du nord, que cette géante dévoile à la déesse Freya. Parmi les autres poëmes, les uns se rapportent aux exploits de Thor, d'autres, aux méfaits de Loke, aux amours de Freyr, à la mort de Balder; tous sont remplis de passages remarquables, entremêlés souvent d'atrocités choquantes. Mais un des plus gracieux et des plus purs est sans contredit l'évocation de *Groa*.

Groa est morte; elle a laissé un fils qui, dans la crainte que lui inspire l'avenir, vient la nuit au tombeau de sa mère pour lui demander ses sages conseils.

LE FILS.

« Réveille-toi, ô Groa, réveille-toi, tendre mère, c'est ton fils qui t'appelle aux portes du sépulcre; enseigne-lui la route de la vie. »

LA MÈRE.

« Que veux-tu de moi, ô mon unique enfant? quelle peine t'accable pour m'appeler ainsi du sein de cette poussière où je dors oubliée? »

LE FILS.

« Prononce pour moi un mot magique! épouse de mon père, fais connaître à ton fils ce que personne n'apprend avant l'heure du trépas. »

LA MÈRE.

« Longue sera ta route, longues sont les peines

des hommes ; il se peut que tes souhaits s'accomplissent, mais la destinée est incertaine. »

LE FILS.

« Chante-moi des chants secourables, ma mère! protége ton fils ; je crains de m'égarer dans les sentiers de la vie, car mon âge est faible et sans défense. »

LA MÈRE.

« Je te donne pour premier conseil celui que Ran reçut de Rinda : tout fardeau qui te sera trop lourd, rejette-le, et sache t'aider toi-même.

« Voici mon second vœu : Quand tu suivras tristement ta route, que le pouvoir d'Urda t'environne, que son aspect réjouisse tes regards.

« Voici mon troisième vœu : Quand les torrents menaceront ta vie, quand gonflés, bouillonnants, ils rouleront vers l'abîme, qu'ils s'arrêtent sans force devant toi!

« Voici mon quatrième vœu : Quand des ennemis, cachés dans les forêts, seront prêts à s'élancer sur toi, que leur fureur s'apaise à ta vue, que leur haine se change en amitié.

« Voici mon cinquième vœu : Quand tes mains seront chargées de chaînes, qu'un feu secourable entoure tes membres, que les fers dissous se détachent et tombent de tes mains et de tes pieds.

« Voici mon sixième vœu : Quand tu vogueras sur la mer furieuse, que les vents et les flots s'a-

paisent devant ta barque et t'assurent une heureuse traversée.

« Voici mon septième vœu : Quand la neige t'entourera au sommet des montagnes, que le froid glacial ne saisisse pas tes membres, que ton corps résiste à ses atteintes.

« Voici mon huitième vœu : Quand la nuit te surprendra sur une route ténébreuse, que la Chrétienne funeste ne te jette point de sort.

« Voici mon neuvième vœu : Quand tu discuteras avec un Jote armé, que du sein de Mimer lui-même te soient données des paroles de sagesse.

« Poursuis ton chemin sans craindre aucun désastre; le malheur ne peut plus t'atteindre : car c'est appuyée sur le rocher des âges que je t'ai consacré ces vœux.

« Va maintenant, ô mon fils ! que les paroles de ta mère restent gravées au fond de ton cœur; si tu y penses toujours, ta vie sera heureuse. »

On ne saurait lire sans émotion cette poésie si simple, si touchante, dans laquelle tout ce que le paganisme, encore en lutte avec la religion nouvelle, pouvait offrir d'illusions douces, de superstitions consolantes, est mis en œuvre par une mère pour protéger les jours de son fils. Qui ne se rappellerait, en lisant ces vers, l'admirable scène de Thétis et d'Achille ou celle de Cyrène et d'Aristée, ou plutôt, qui ne retrouverait au fond de son âme ce sentiment si pur et si vrai que la

bénédiction d'une bonne mère est le gage le plus sûr du bonheur?

La seconde partie de l'Edda en vers, entièrement distincte de la première, renferme des poèmes traditionnels ou héroïques qui consacrent le souvenir des conquérants germains. On y trouve les chants de *Völund*, de *Helge*, de *Völsung*, ceux de *Sigurd* et de *Fafner*, ceux de *Brynhild* et de *Gudrun*, ceux d'*Attle*, de *Hamder*, de *Gunnar*, tous les récits enfin qui constituent le cycle des Amelungen et des Nibelungen, dont les brillants exploits ont inspiré plus tard les Minnesinger. L'insertion de ces légendes germaniques dans l'Edda prouve leur antique célébrité, qui les a fait pénétrer sous leur forme primitive jusqu'aux extrémités du nord, d'où elles reviennent maintenant compléter les lacunes des traditions méridionales, qui n'apparaissent plus dans la littérature allemande que sous une forme adoucie et modifiée.

L'Edda en prose, composée au commencement du treizième siècle par l'historien Snorro, est un commentaire fidèle de l'ancienne Edda, dont elle explique et développe les légendes tant mythologiques qu'héroïques. Elle se divise en plusieurs parties; la première, la plus importante, est subdivisée elle-même en deux cycles, ceux de *Gylfê* et de *Bragi*, renfermant toute la série des légendes liées entre elles dans une narration continue. La seconde partie, appelé *Kenningar*, est un vaste vocabulaire poétique; la troisième, sous le nom de *Skalda*, contient les règles de la prosodie scandinave.

Les *Sagas*, dont la réunion imposante forme à elle seule toute une littérature, sont des récits plus ou moins exacts, des annales plus ou moins détaillées des premiers temps de l'histoire scandinave, que les patients habitants de l'Islande se racontaient autour du foyer domestique. Rédigées communément en prose, sans recherche comme sans ornement. elles sont précieuses par les données qu'elles renferment et par les peintures exactes qu'elles nous tracent des mœurs guerrières des peuples du nord. Sous ce point de vue, elles jettent une grande lumière sur toute l'histoire du moyen-âge en Europe, en nous montrant ces sauvages conquérants dans la simplicité de leur vie de famille, en nous conservant leurs noms, leur histoire, quelquefois même leurs chants de guerre. Les vers lyriques, que l'on retrouve souvent entremêlés aux récits des Sagas, sont contemporains des événements qu'ils rappellent et remontent aux premiers temps de la nation. Nous aurons occasion de reproduire plus tard la plus remarquable de toutes ces poésies, composition aussi hardie dans sa forme, aussi énergique dans ses couleurs, qu'elle est curieuse comme monument d'histoire, comme souvenir de grands événements. En attendant qu'un rapprochement naturel se présente entre l'hymne de *Ragnar* et d'autres chants guerriers, nous bornerons ici cette incomplète esquisse de la riche littérature scandinave. Long-temps restreinte dans les limites du nord et inconnue au reste de l'Europe, à qui elle réservait tant de jouissances nouvelles, elle sort en-

fin de sa longue léthargie dans tout l'éclat d'une jeunesse pleine d'avenir. Explorée avec soin par d'habiles philologues, tant en Scandinavie qu'en Allemagne et en France, elle a pris un essor qui ne s'arrêtera plus; et déjà, Messieurs, je puis vous renvoyer avec confiance, pour suppléer à l'imperfection de ces leçons, aux importants travaux composés sur cette matière ou sur le point d'être publiés, soit par le savant professeur qui vous a développé dans cette chaire même les beaux et féconds résultats de ses observations en Norwège, soit par le jeune et hardi voyageur qui vient d'affronter les glaces de l'Islande pour recueillir quelques nouveaux débris de ces traditions reléguées jusqu'au pôle. Applaudissons à ces nobles efforts qui étendent chaque jour le domaine de la science, bien convaincus que toutes les connaissances humaines se rattachent intimement l'une à l'autre, et que chaque nouvelle étincelle de lumière est une conquête pour l'humanité.

HUITIÈME LEÇON.

Messieurs,

Les dialectes germaniques, comme nous avons eu occasion de le dire, se divisent en quatre grandes branches, gothique, scandinave, saxonne et tudesque. Avant d'arriver à la dernière, qui est le sujet spécial de ce cours, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur la langue et la littérature saxonnes, qui tiennent exactement le milieu entre celles des Scandinaves et des Allemands. Le Saxon ou bas-allemand est la réunion des anciens dialectes parlés du temps de Tacite, et avant lui, par les Cimbres, les Bataves, les Frisons, les Angles et autres tribus des côtes de la mer du Nord. Nous avons peu de détails sur l'enfance de ces peuples devenus depuis si célèbres, si ce n'est que leur intrépidité fut toujours redoutable aux Romains, qu'aux temps de Marius, d'Auguste, de Vespasien, ils se signalèrent par des aggressions victorieuses, et qu'il concoururent puissamment dans les siècles suivants à la destruction finale de l'empire. Quant à leurs mœurs, leurs traditions, leurs croyances, elles s'accordaient avec celles des Scandinaves, et, ce que Tacite nous raconte du culte de la terre et

de ses fêtes homicides, se rapporte même plus particulièrement aux Angles, dont l'île sacrée Helgeland est située à l'embouchure de l'Elbe, à peu de distance de la Chersonèse cimbrique, centre commun de toutes ces nations.

Au quatrième siècle, après des migrations nombreuses et des guerres sanglantes contre les Romains, après l'établissement de plusieurs colonies dans les fertiles provinces du midi, nous voyons les tribus maritimes restées au milieu de leurs écueils, sur leurs grèves stériles ou dans leurs marécages, groupées en deux confédérations puissantes sous le nom générique de Saxons. Ce nom, ignoré de Tacite, signifie en allemand des peuples sédentaires, des peuples fidèles à leurs demeures, en opposition aux Suèves, les voyageurs ou les nomades. Les Saxons de la basse Saxe, de la Westphalie et de la Frise (car la haute Saxe appartenait aux Thuringiens), formaient dès lors un groupe que l'on pourrait appeler Friso-Saxon, tandis que ceux du Holstein et du Sleswig en composaient un autre qui porte depuis long-temps le nom d'Anglo-Saxon. Les uns et les autres, encore rudes et barbares, affrontant les périls, souffrant les privations, préférant la liberté à la vie, capables de sentiments généreux, mais durs, impitoyables dans leurs rivalités et dans leurs guerres, étaient de redoutables pirates qui dévastaient toutes les contrées voisines et qui portaient le fer et la flamme jusqu'au cœur de la civilisation. Les Saxons de l'ouest persévérèrent long-temps encore dans cette vie

aventureuse et sauvage, tandis qu'un de ces événements imprévus qui décident de la destinée d'un peuple vint appeler leurs compatriotes, les Saxons de l'est, à un avenir de prospérité et de grandeur.

La vaste et florissante île de Bretagne habitée par deux branches de la famille celtique, les Cymres du midi et les Gaëls du nord, avait acquis sous la domination romaine un haut degré de civilisation et de lumières, qui s'étendait également sur l'Irlande, convertie comme elle à la religion chrétienne. Les Cymres surtout, les Bretons proprement dits, renonçant à une longue et inutile résistance, cultivaient, sous la protection de leurs vainqueurs, toutes les sciences et tous les arts utiles qui charment les loisirs de la paix. Du milieu d'eux était sorti le prince qui soumit Rome au christianisme, et les successeurs de Constantin les traitaient moins en sujets qu'en alliés, quand tout-à-coup le grand mouvement des peuples conjurés contre la puissance romaine força l'empire à concentrer ses forces et à rappeler les légions des provinces éloignées. Les Bretons ainsi exposés sans défense aux invasions des Gaëls leurs ennemis, qui, sous le nom de Pictes et de Scots, ne cessaient de ravager leurs terres, eurent recours, vers le milieu du cinquième siècle, au moyen extrême que leur suggéra le désespoir, en appelant à leur aide les pirates germains dont ils avaient éprouvé la bravoure.

Le Holstein était alors occupé par les Saxons, le Sleswig par les Angles, le Jutland par les Jotes. Les Saxons, appelés à la défense de la Bre-

tagne, s'embarquèrent d'abord sur trois vaisseaux commandés par Hengist et Horsa. Les Bretons furent sauvés par leurs armes, mais ces mêmes armes leur furent bientôt funestes. Le premier dissentiment entre les deux peuples produisit un combat sanglant, et ce combat fut le signal de la conquête. Dès lors une foule d'expéditions, composées de Saxons, d'Angles et de Jotes, envahirent la fertile Bretagne, dont toutes les provinces furent rapidement soumises et formèrent enfin huit états sous la domination anglo-saxonne. Parmi les Bretons, les uns s'enfuirent dans la Gaule où ils peuplèrent les côtes de l'Armorique, d'autres se maintinrent dans le pays de Galles, d'autres enfin se mêlèrent aux vainqueurs, tandis que les Pictes et les Scots restaient indépendants dans leurs montagnes. La fusion des Bretons et des Angles paraît avoir été prompte et facile, parce que ces derniers, à peine civilisés, dans toute la naïveté de leur énergie sauvage, reçurent sans peine les germes de culture que leur offraient les anciens habitants dont ils adoptèrent, dès leur arrivée, la civilisation et la croyance. Aussi voyons-nous la religion chrétienne, accueillie sans peine par ces rudes conquérants, croître et se développer chez eux avec une rapidité extraordinaire, et produire dans tous les esprits, au milieu même des guerres et des désordrès, une tendance fortement prononcée vers les études sérieuses et profondes. Peut-être cette tendance étouffa-t-elle aussi une partie de l'énergie nationale, peut-être enchaîna-t-elle l'élan de cette imagination si hardie dont la

littérature scandinave nous offre l'imposant modèle; mais ses fruits, plus calmes, furent aussi plus durables, et préparèrent, à travers mille événements, le caractère de cette nation puissante, qui, sous tant d'influences diverses, celtique, romaine, angle, danoise, normande, a gagné à chaque mutation une force et une activité nouvelles, et s'est assuré une si belle part dans les destinées de l'humanité.

La période angle ou anglo-saxonne, qui seule doit nous occuper ici, s'étend en Angleterre depuis le cinquième siècle, première époque de l'arrivée des Germains dont la langue devint dominante dans toute l'île, jusqu'au onzième siècle où les Normands de France en firent à leur tour la conquête, et amenèrent, par le mélange de leur idiome, la formation de l'anglais actuel. La langue des Saxons, soit Anglais, soit Frisons, purement et complètement germanique, et par conséquent, indienne d'origine, se place naturellement entre le normannique et le tudesque. Celle des Anglo-Saxons, en particulier, se distingue par une vocalité abondante, par une modulation continue qui forme une foule de sons complexes, première cause des anomalies étranges dont l'usage s'est perpétué en anglais, soit dans l'altération des voyelles longues, (*a*, *e*, *i*, *o*, *u* en *é*, *i*, *aï*, *o*, *iou*), soit dans cette foule de voyelles doubles dont la valeur diffère de l'orthographe, seul et précieux dépositaire de l'antique étymologie des mots. Les articulations de la langue anglo-saxonne sont pleines de richesse et de variété; son harmonie s'étend

à toute l'échelle des sons, qu'elle distingue dans leurs nuances les plus légères, résumant à elle seule avec abondance, quoiqu'avec une certaine confusion, la totalité des voyelles et des consonnes contenues dans chacun des dialectes germaniques.

Sa littérature, qui remonte à l'invasion de la Bretagne et aux premiers progrès du christianisme, nous offre de nombreux monuments, moins originaux que ceux des Scandinaves, mais dignes sous plus d'un rapport d'une attention sérieuse et suivie. D'ailleurs si, chez les Scandinaves, nous trouvons des chants sublimes sans nom d'auteur, ici nous rencontrons en tête de chaque écrit des noms illustres dans les sciences ou dans l'église, dans la littérature ou dans la guerre, des noms tels que ceux de Bede, d'Alcuin et d'Alfred-le-Grand.

Il faut avouer toutefois que beaucoup de leurs ouvrages sont rédigés en langue latine, et qu'appartenant à l'Angleterre par l'origine, ils lui sont étrangers par la forme et le style. Mais les monuments anglo-saxons proprement dits ont cependant une antiquité respectable, puisque les premiers essais de poésie remontent à la fin du septième siècle. Le plus ancien poète connu est le moine Cædmon, mort en 680, auteur d'un *Hymne sur la Création*, écrit en vers allitérés, avec le retour de certaines assonances, selon le rhythme usité dans le nord.

HYMNE DE CÆDMON.

Nu we sceolan herigean
Heafon rices weard ;
Metodes mihte !
And his mod gethanc;
Weorc wuldor fæder !...

« Louons maintenant le souverain des cieux, le puissant créateur et ses sublimes pensées. Père de l'univers, Dieu de gloire ! il créa d'abord la terre pour les enfants des hommes et étendit sur eux la voute céleste. Le créateur, le protecteur des hommes, le seigneur éternel plaça la terre au centre pour servir de séjour aux mortels : à lui appartient la puissance ! »

Ce morceau, qui est une paraphrase des premiers versets de la Genèse, offre des pensées grandes et nobles, affaiblies par l'accumulation des épithètes, défaut ordinaire des poésies de ce temps. On attribue au même Cædmon un chant plus étendu sur la chute des anges et la création du monde, dans lequel on trouverait peut-être, au milieu de détails oiseux, le germe fécond de la grande épopée qui a immortalisé le nom de Milton. Voici le tableau de la création tel qu'il est présenté dans ce poëme :

« Rien n'existait que les ténèbres, rien que le gouffre profond et obscur. Le roi suprême regarda le chaos, il vit les nuages noirs et sinistres passer et se presser dans le vide ; il les vit, et de

sa parole, de sa parole puissante naquit le monde.

» L'Éternel, le roi des créatures fit alors le ciel et la terre; il éleva le ciel et affermit la terre sur d'inébranlables fondements.

» La terre n'avait point de verdure; couverte par le sombre océan, elle n'offrait qu'un désert dans son immense surface.

» Alors l'esprit de Dieu s'abaissa sur les eaux; le prince de la vie appela la lumière, et à son ordre la lumière parut. »

Je ne continuerai pas ces citations qui suffisent pour faire connaitre la marche de cette poésie, dont le grand défaut est la surabondance, et dont toutes les images, quelque nobles qu'elles soient, n'égalent pas la sublime concision de la Bible : « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut.»

Le plus ancien écrivain après Cædmon est Aldhelm, auteur de ballades populaires qui ne nous sont point parvenues, et de plusieurs ouvrages latins en prose et en vers; remplis d'une érudition prétentieuse et gâtée par la recherche et l'emphase. Peu de temps après parut l'homme distingué qui devait régénérer les lettres dans sa patrie : Bede, surnommé à juste titre le vénérable, né en 673, et ordonné prêtre dans un couvent de Northumbrie, s'appliqua avec succès à l'étude de toutes les sciences accessibles pour lui dans ces temps d'ignorance. Il y porta la lucidité de son esprit, la pureté de son style, la modestie de son ame, et rendit à son siècle les services les plus éminents

Ses Commentaires sur la Bible, son Histoire ecclésiastique d'Angleterre, et ses différents traités de science et de morale, tous écrits en latin, excitèrent un intérêt général. Il ne vécut que pour la religion et pour l'étude qu'il savait utiliser par de doctes enseignements, et mourut en 735, respecté de tous ses contemporains et laissant après lui pour disciples des hommes tels que Raban, Erigène et Alcuin.

Une autre gloire de l'ancienne Angleterre fut Winfrid ou Boniface, l'apôtre des Germains, qui, s'exilant volontairement de sa patrie pour prêcher la religion chrétienne, convertit dans le nord de l'Allemagne plus de cent mille payens, fut choisi pour sacrer Pépin roi des Francs, et fonda l'abbaye de Fulde et plusieurs autres monastères, jusqu'au moment où, victime de son zèle, il fut massacré dans la Frise en 755. Il reste de lui plusieurs lettres latines écrites à divers rois de l'octarchie, et dont les réponses prouvent l'estime et le respect qu'inspiraient partout ses vertus.

Tandis que Raban s'occupait avec zèle de l'enseignement de la grammaire et de la logique, et qu'Erigène plongeait avec courage dans l'abîme d'une métaphysique vaporeuse, Alcuin, le plus illustre des disciples de Bede, accueilli à la cour de Charlemagne en 790, exerçait sur ce prince cette influence si noble, si salutaire aux destinées du monde, qui amena le rétablissement des écoles, la renaissance des lettres, l'adoucissement des mœurs, qui transforma l'empire guerrier des Francs en une monarchie paisible et éclairée. Alcuin écrivit un

grand nombre d'ouvrages latins sur les sciences morales et physiques, ainsi que beaucoup de lettres et de pièces de vers adressées à son royal disciple. Son style est généralement pur, ses pensées souvent élégantes, sa flatterie, s'il s'en rendit coupable, fut toute au profit de la science ; du reste, ses principes étaient pieux et austères, et ses conseils furent d'un grand secours à l'empereur.

Le nom de Charlemagne réveille naturellement le souvenir de son illustre émule, du plus grand prince de l'ancienne Angleterre, du studieux et vaillant Alfred. C'est par lui que nous terminerons la liste des hommes qui honorèrent alors le sol britannique, et dont il réunit en lui seul les qualités les plus éminentes. Au milieu d'une carrière agitée, exposé chaque jour à de nouveaux périls dont il triomphait par son courage, il sut d'une main dompter la barbarie et la repousser sur les plages lointaines, tandis qu'il rallumait de l'autre le flambeau sacré de la science, qu'il favorisait les études nationales, qu'il cultivait lui-même la langue de sa patrie, en traduisant en anglo-saxon l'Histoire ecclésiastique de Bede, l'Histoire d'Orose, le Traité de Boëce, et la Relation du voyage de deux navigateurs scandinaves. Son style noble et lucide répond à ses pensées; tout montre dans ses œuvres littéraires, comme dans ses exploits guerriers, l'empreinte vivante d'une de ces grandes ames dont l'influence règne à travers les siècles.

Outre ces noms illustres, la littérature de cette époque offre plusieurs œuvres d'imagination ou de patience dont les auteurs sont restés inconnus. A

leur tête sont les *Chroniques anglo-saxonnes*, récit complet des luttes de l'octarchie, les poèmes de *Judith*, de *Beowulf*, d'*Edgard*, d'*Athelstan*, sur lesquels je regrette de ne pouvoir insister et qui mériteraient seuls par leur importance de faire le sujet d'un cours spécial. Je n'ai voulu ici qu'indiquer cette mine vierge, qui recèle encore tant de filons précieux, et dont peut-être il me sera donné un jour d'exposer devant vous les richesses.

Les Saxons de la Frise et de la Westphalie, que nous avons désignés sous le nom de Friso-Saxons, eurent un développement beaucoup plus tardif que leurs compatriotes de Holstein et d'Angleterre. Relégués dans leurs bois et dans leurs marécages qu'ils défendirent vaillamment contre Rome, harcelés ensuite par la puissance des Francs et courbés enfin sous l'épée de Charlemagne, ils luttèrent long-temps contre la science en faveur de la liberté, et quand enfin la civilisation leur fut donnée ou plutôt imposée par la victoire, les guerriers de Witikind l'accueillirent avec défiance et conservèrent leurs mœurs belliqueuses, peu compatibles avec les lenteurs de l'étude. Leur dialecte, le friso-saxon ou saxon propre, qui tient le milieu entre l'angle et le tudesque, se rapprocha de plus en plus de cette dernière langue, qu'il modifia par son influence, mais dont il reçut aussi beaucoup de formes reproduites dans ses anciens écrits. Ses monuments, peu nombreux, rentrent par conséquent dans la grande masse de la littérature allemande, dont nous allons maintenant nous occuper, tandis que les modifications plus modernes de cette langue, celles qui

ont eu pour but de la nationaliser en lui donnant une forme particulière, ont produit un nouveau groupe d'idiomes résumés dans le hollandais et le flamand.

NEUVIÈME LEÇON.

Messieurs,

Après avoir rapidement esquissé les littératures gothique, scandinave et saxonne, nous arrivons enfin au Tudesque, sujet principal de ce cours. Cette langue est celle du centre de la Germanie, celle que parlaient, avec des nuances diverses, les principales tribus signalées par Tacite depuis le Rhin jusqu'au Danube. Le tudesque est frère du gothique et issu comme lui du sanscrit; mais sa descendance est moins directe, ses rapports, quoiqu'incontestables, sont moins précis, moins immédiats que ceux de l'harmonieux dialecte dont Ulfilas nous a transmis le souvenir. Toutefois, les déviations qu'il présente tiennent moins à des irrégularités grammaticales qu'à un système de prononciation différent, dont les premiers germes se trouvent dans le persan et dans le zend, et dont on remarque également des traces dans le latin, et même dans le grec. Outre la mutation des consonnes qui caractérise les idiomes germaniques,

le tudesque se distingue par la réduction des cas et des temps et par l'altération des désinences génériques, dans lesquelles le *s* masculin gothique et sanscrit se change en *r*, le *a* féminin en *e*, le *t* neutre en *s*. D'un autre côté, sa vocalité plus abondante admet des voyelles atténuées ou adoucies ; ses noms et ses verbes forment, comme en gothique, deux déclinaisons et deux conjugaisons principales ; son orthographe est généralement régulière et exempte des abus qui s'y glissèrent plus tard.

Le tudesque ou haut-allemand nous apparaît dans le huitième siècle, où nous commençons à le connaître, sous la forme de plusieurs dialectes dont les principaux sont le frank et l'allemannique, le premier parlé par les Francs dans la Gaule et dans la Belgique, l'autre parlé au midi de l'Allemagne par les Souabes et les Bavarois. Au nord régnait alors le saxon ou bas-allemand, dont l'influence, plus ou moins sensible sur les dialectes des autres provinces finit par opérer avec leur secours la transformation graduelle de la langue, qui devint au seizième siècle l'allemand proprement dit.

Les monuments franks et saxons, allemanniques et allemands, constituent, dans la succession des temps, le vaste répertoire littéraire dont nous nous proposons d'examiner les productions les plus saillantes. Les guides ne nous manqueront pas sur notre route; car la savante et laborieuse Allemagne, dont l'esprit d'investigation s'applique à tout, n'a eu garde de négliger l'étude de sa propre histoire littéraire, et chaque jour vient ajouter de nouvelles

recherches aux recherches déjà commencées, chaque année de nouveaux résultats couronnent la persévérance des critiques. Les noms de Schlegel, de Bouterwek, de Wachler, de Horn, de Menzel, de Pischon, se rattachent avec honneur à l'histoire générale de la littérature allemande; tandis que, dans la sphère du moyen-âge, dans celle qui doit plus particulièrement nous occuper ici, des savants tels que Schilter, Bodmer, Adelung, Grimm, Tieck, Hagen, Busching, Lachmann, viennent nous offrir le précieux tribut de leurs veilles et de leur expérience. Parmi les ouvrages écrits en français, il en est un qui résume heureusement tout ce que l'Allemagne a produit de meilleur dans ce genre, et qui, rempli de vues élevées, d'aperçus neufs et ingénieux exprimés avec goût et avec âme, mérite à son auteur, M. Peschier de Genève, la reconnaissance de tous les amis des lettres.

Appuyé sur tant de secours, sur tant d'éditions nouvellement publiées des premiers monuments germaniques, j'espère vous en présenter, Messieurs, une idée aussi juste que le permet l'état d'une langue trop peu répandue jusqu'à ce jour pour qu'on puisse en citer un seul texte en présence d'une assemblée nombreuse. Je tâcherai, dans mes traductions, de me tenir assez prêt de l'original pour que vous en saisissiez la marche générale, l'ensemble et les détails, les beautés et les défauts. Ces derniers seront souvent exagérés, je le sais, par l'insuffisance des traductions, et je sens combien, en réclamant votre indulgence, j'ai besoin aussi de compter sur votre goût, qui saura rendre

à d'imparfaites esquisses leur couleur et leur grâce primitives.

Une autre condition qui me paraît nécessaire pour jeter de l'intérêt sur nos études, c'est de grouper autour de chaque auteur les lieux, les temps qui l'ont vu naître, les circonstances dans lesquelles il a vécu, les événements qui ont formé son caractère, qui ont réglé l'essor de son génie, c'est, en un mot, d'accompagner chaque ouvrage d'un précis d'histoire contemporaine. L'histoire d'Allemagne, si intimement liée à celle des commencements de la France, cette histoire si pleine de mouvement, de luttes et de vicissitudes, présente d'ailleurs des faits trop mémorables pour pouvoir être passés sous silence; son récit intéresse par lui-même, indépendamment des lumières qu'il nous donne et de l'utile concours qu'il nous promet pour l'intelligence des textes anciens. D'ailleurs, cette marche vous sera d'autant plus facile, d'autant plus intéressante à suivre, qu'un docte et éloquent enseignement vous l'a déjà rendue familière et qu'il suffira souvent d'une simple indication pour vous rappeler de brillants souvenirs.

Les Francs, en entrant dans la Gaule, étaient encore trop rudes et trop barbares pour imposer leur langue à cette province romaine, depuis longtemps unie à ses vainqueurs. Aussi voyons-nous les chefs et les nobles porter seuls des noms germaniques; la masse de la nation était restée celtique, modelée sur la civilisation romaine et administrée d'après les statuts établis par les premiers Césars. Quand Mérovée eut sauvé la monarchie

naissante par sa victoire décisive sur les Huns, quand Clovis, guerrier impitoyable, l'eut affermie et étendue par le glaive, et eut incorporé de force dans sa nation les états plus policés des Allemans et des Burgundes, le christianisme, encore mal compris, mais déjà conciliant et secourable, commença à exercer sur les conquérants mêmes son influence civilisatrice. Le clergé, qui déjà dans les Gaules comptait plusieurs glorieux martyrs, resté seul dépositaire de la science dans ce temps d'ignorance et de troubles, s'appliqua à cultiver la langue latine, à en faciliter de plus en plus l'usage, et à donner au culte et aux lois une forme régulière et précise. Bientôt cependant l'antipathie naturelle qui devait séparer tant d'éléments divers, Celtes, Romains, Goths, Francs, Allemans, Burgundes, peuples de langue et de mœurs différentes, éclata dans les guerres civiles que se livrèrent les successeurs de Clovis. Les états de l'ouest et de l'est, les royaumes de Neustrie et d'Ostrasie, résumèrent déjà sous Chilpéric et Sigebert, sous Frédégonde et Brunehaut, la haine que se portaient ces divers peuples, en même temps qu'ils commençaient à les grouper en deux vastes puissances rivales. Avec cette lutte naquit l'histoire dans la personne de Grégoire de Tours, représentant du clergé romain, premier annaliste de ces temps de ténèbres. Son histoire des Francs est rédigée en latin, la seule langue écrite à cette époque; elle comprend, outre le récit détaillé de l'établissement du christianisme dans les Gaules, les règnes des rois Mérovingiens, depuis leur origine

jusqu'à Clotaire II. Elle contient, malgré son style diffus et les pieuses erreurs dont elle fourmille, des détails curieux et instructifs que l'on chercherait vainement ailleurs, et que relèvent un fond de probité, une naïveté d'expression et de pensée qui ne sont pas dépourvus de charme. Le plus connu de ses continuateurs est Frédégaire, qui, après avoir résumé avec plus de zèle que de goût divers récits d'histoire universelle, a continué les annales de la première race jusqu'aux règnes de Dagobert et de Clovis II, sous lesquels la domination franke s'étendit sur les Goths du midi. A cette époque où la puissance échappe aux mains débiles des rois fainéants, où le sceptre est remplacé par l'épée dont s'arment les maires du palais, la scission de la Neustrie et de l'Ostrasie devient de plus en plus sensible; la lutte des deux nations, ardente, individuelle, se résume dans celle de leurs chefs. En vain les Neustriens résistent: une noble race s'élève en Ostrasie, des hommes tels que Pépin d'Héristal, Charles Martel, Pépin-le-Bref, glorieux représentants du génie germanique, assurent à leurs compatriotes une supériorité incontestable; l'un calme et consolide la monarchie, l'autre la sauve du joug des Sarrasins, le troisième la gouverne avec sagesse et reçoit la couronne comme un droit légitime acquis par ses services et ceux de ses aïeux.

L'avènement des Carlovingiens commence une nouvelle ère dans l'histoire. La France et l'Allemagne sont de nouveau réunies, non par un lien vague et éventuel, comme sous quelques-uns des

rois précédents, mais par l'autorité de la victoire, par celle de l'expérience et des lumières. Pépin, appelé au trône par le vœu unanime des provinces long-temps livrées à l'anarchie, conçoit le premier cette grande pensée d'union qui appelait les peuples à une existence nouvelle, à un développement vraiment national, pensée que devait féconder et ennoblir le génie puissant de Charlemagne.

Charlemagne ! ce nom a traversé les siècles, entouré d'une auréole de gloire que chaque génération a vue s'accroître, dont chaque siècle a rehaussé l'éclat. Il y a sans doute de l'entraînement dans cette admiration traditionnelle, dans ce concert de louanges souvent peu motivées que l'on prodigue à un grand caractère. Une réflexion plus calme a le droit de s'en méfier aussi souvent qu'il s'agit d'actions tout extérieures, d'une vie qui ne se manifeste à nous que dans les moments solennels. Mais il n'en est pas ainsi de la vie de Charlemagne : nous pouvons la voir, l'observer, la scruter jusque dans ses moindres détails; toute la conduite de ce prince est exposée à nos yeux dans les chroniques contemporaines, nous y découvrons ses qualités et ses faiblesses avec autant de précision et de certitude que nous connaissons celles de Jules-César, de Louis XIV, de Napoléon. Le génie de Charlemagne, ainsi examiné, soutient cette épreuve difficile; il s'y montre, malgré ses défauts, plein de noblesse et d'héroïsme, actif, éclairé, intrépide, comme celui d'un des plus grands hommes qui aient jamais paru dans l'histoire.

Nous ne considérerons pas ici le guerrier, le

conquérant de tant de peuples divers, le vainqueur des Longbards, des Arabes, des Slaves, des Saxons, des Avares, le maître de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, l'allié puissant de Haroun et d'Irène, le régénérateur de l'empire d'Occident: nous ne chercherons à connaître que le sage législateur, le réformateur des mœurs, le protecteur des lettres. Charlemagne, persuadé que l'éclat des victoires ne suffit pas au bonheur d'un empire, que ce bonheur est fondé sur le respect des lois, sur la sécurité des frontières, sur le libre développement de l'industrie, promulgua dans ses Capitulaires des ordonnances pleines d'équité sur les diverses parties de l'administration, sur les délits, sur la gestion des biens, sur la constitution ecclésiastique. Dévoué aux intérêts de la religion, non moins par conviction que par politique, il apporta dans le gouvernement de l'Église, dont il s'était déclaré le défenseur, ce zèle actif et judicieux qui accompagnait toutes ses entreprises. Le sentiment du beau et de l'utile paraît avoir dominé tous ses actes; il respire dans tous les monuments de son règne dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, dans le château d'Ingelheim, dans le pont de Mayence, dans ces routes, ces ports, ces forteresses, premiers berceaux de villes florissantes telles que Halle, Magdebourg et Hambourg. Infatigable dans les soins de la royauté, dans l'exacte dispensation de la justice, dans les encouragements de toute espèce qu'il donna au mérite ignoré, il ne pécha que par trop d'amour-propre, écueil ordinaire des grandes âmes;

souvent sa force dégénéra en rudesse, son ardeur belliqueuse en cruauté. Mais dès qu'il rentrait en lui-même, dès que le bruit des armes avait cessé, il était calme, humain, compatissant, dévoué à l'amitié, aux doux liens de famille, à la simplicité de la vie intime qu'il menait au milieu de ses enfants, de ses proches et des savants qu'il avait attirés à sa cour. C'était dans ce cercle choisi qu'il méditait ses utiles réformes, ses plans d'étude, ses améliorations progressives dont il se faisait le premier adepte. C'était là que, dans son palais transformé en académie dont chaque membre portait un nom allégorique, il dictait ses Capitulaires, réformait le plain-chant, épurait le texte des Évangiles, tandis que sa main guerrière, plus habituée au glaive qu'à la plume, s'exerçait avec peine à tracer quelques lettres qu'il ne forma jamais qu'imparfaitement. Mais c'était surtout la langue tudesque, l'énergique idiome de sa patrie, négligé, corrompu de plus en plus au milieu de la confusion des peuples, qu'il cherchait par tous les moyens à relever, à répandre, à ennoblir. Non content de la faire enseigner, de concert avec le latin, dans les nombreuses écoles ouvertes sous ses auspices, il composa lui-même des éléments de grammaire, donna des noms tudesques aux vents et aux mois, et fit recueillir avec le plus grand soin tous les chants, toutes les poésies populaires qui célébraient la gloire des anciens conquérants, premiers chefs de la nation allemande.

Parmi les savants qui entouraient son trône et qui secondaient ses utiles réformes, se trouvaient

deux hommes éminents qui, doués de qualités diverses, agissant chacun dans sa sphère, ont rendu tous deux de grands services à son règne et à la postérité. Alcuin, représentant de l'école anglaise tout imbue des traditions romaines, dialecticien profond et subtil, animé d'un vif amour des lettres dont il ne cessait de propager l'étude par tous les moyens que sa haute renommée et la protection de l'empereur mettaient en son pouvoir, a laissé plusieurs ouvrages dont nous avons déjà parlé, productions abstraites, laborieuses, qui maintenant peuvent paraître inutiles, mais qui contribuèrent alors puissamment à nourrir et à propager les études. On peut juger de la tendance des esprits à cette époque d'indécision et de labeur, où l'on suppléait par des définitions spécieuses à l'obscurité réelle de la science, par le dialogue suivant entre Alcuin et l'un des fils de Charlemagne, son élève :

« Qu'est-ce que l'écriture, » demande le maître à son disciple? — La gardienne de l'histoire.

« Qu'est-ce que la parole? — L'interprète de l'âme.

« Qu'est-ce que la vie? — Le bonheur des élus, le malheur des réprouvés, l'attente de la mort.

« Qu'est-ce que l'homme? — Un voyageur qui passe.

« Quels sont les compagnons de l'homme? — La chaleur, le froid, la sécheresse, l'humidité.

« Quelles sont ses sensations? — La faim, la

satiété, le repos, le travail, le sommeil, le réveil.

« Quelle est sa liberté? — L'innocence. »

Alcuin jouit pendant toute sa vie de la faveur entière de Charlemagne, qui l'appelait son conseiller, son ami, et qui le comblait de marques de déférence.

Un sentiment non moins affectueux, et rendu plus vif encore par une parfaite identité de pensées, unissait ce prince à Éginhard, son secrétaire intime, que l'on prétend même avoir été son gendre. Il est à regretter que la légende si naïve, si gracieuse de ses premières amours ne puisse s'appliquer à aucun des noms que l'histoire donne aux filles de Charlemagne. Quoi qu'il en soit de ce merveilleux récit, Éginhard, moins érudit qu'Alcuin, mais doué d'une conception plus haute, paraît avoir apprécié avec justesse toute la grandeur du génie de son maître. Élevé sous ses yeux, compagnon de ses études, initié à ses sentiments les plus secrets, il nous a légué un monument précieux dans son Histoire latine de la vie de Charlemagne, livre aussi remarquable par la pureté du style, qui rappelle les beaux temps de Rome, que par la régularité du plan, la clarté du récit, la justesse et la hauteur des pensées. La noble tendance qui y règne se reconnaît dès son début, dont nous puisons la traduction dans la belle collection historique publiée par M. Guizot.

« Ayant formé le projet d'écrire la vie, l'histoire privée et la plupart des actions du maître qui daigna me nourrir, le roi Charles, le plus excellent

et le plus justement fameux des princes, je l'ai exécuté en aussi peu de mots que je l'ai pu faire; j'ai mis tous mes soins à ne rien omettre des choses parvenues à ma connaissance, et à ne point rebuter par la prolixité les esprits qui rejettent avec dédain tous les écrits nouveaux. Peut-être cependant n'est-il aucun moyen de ne pas fatiguer, par un nouvel ouvrage, des gens qui méprisent même les chefs-d'œuvre anciens sortis des mains des hommes les plus érudits et les plus éloquents. Ce n'est pas que je ne croie que plusieurs de ceux qui s'adonnent aux lettres et au repos ne regardent point les choses du temps présent comme tellement à négliger que tout ce qui se fait soit indigne de mémoire, et doive être passé sous silence ou condamné à l'oubli; tourmentés du besoin de l'immortalité, ils aimeraient mieux, je le sais, rapporter, dans des ouvrages tels quels, les actions illustres des autres hommes que de frustrer la postérité de la renommée de leur propre nom en s'abstenant d'écrire. Cette réflexion ne m'a pas déterminé toutefois à abandonner mon entreprise; certain, d'une part, que nul ne pourrait raconter avec plus de vérité les faits auxquels je ne demeurai pas étranger, dont je fus le spectateur, et que je connus, comme on dit, par le témoignage de mes yeux, je n'ai pas réussi, de l'autre, à savoir positivement si quelque autre se chargerait ou non de les recueillir. J'ai cru d'ailleurs qu'il valait mieux courir le risque de transmettre, quoique pour ainsi dire de société avec d'autres auteurs, les mêmes choses à nos neveux, que de laisser perdre

dans les ténèbres de l'oubli la glorieuse mémoire d'un roi vraiment grand et supérieur à tous les princes de son siècle, et des actes éminents que pourraient à peine imiter les hommes des temps modernes. Un autre motif, qui ne me semble pas déraisonnable, suffirait seul au surplus pour me décider à composer un ouvrage : nourri par ce monarque du moment où je commençai d'être admis à sa cour, j'ai vécu avec lui et ses enfants dans une amitié constante qui m'a imposé envers lui, après sa mort comme pendant sa vie, tous les liens de la reconnaissance. On serait donc autorisé à me croire et à me déclarer bien justement ingrat, si, ne gardant aucun souvenir des bienfaits accumulés sur moi, je ne disais pas un mot des hautes et magnifiques actions d'un prince qui s'est acquis tant de droits à ma gratitude, et si je consentais que sa vie restât comme s'il n'eût jamais existé, sans un souvenir écrit et sans le tribut d'éloges qui lui est dû.

« Pour remplir dignement et dans tous ses détails une pareille tâche, la faiblesse d'un talent aussi médiocre, misérable et complétement nul que le mien, est loin de suffire ; et ce ne serait pas trop de tous les efforts de l'éloquence de Tullius. Voici cependant, lecteur, cette histoire de l'homme le plus grand et le plus célèbre ; à l'exception de ses actions tu n'y trouveras rien que tu puisses admirer, si ce n'est peut-être l'audace d'un barbare peu exercé dans la langue des Romains, qui a cru pouvoir écrire en latin, d'un style correct et facile, et s'est laissé entraîner à un tel orgueil, que

de ne tenir aucun compte de ce que Cicéron dit dans le premier livre des Tusculanes, en parlant des écrivains latins. On y lit : « Confier à l'écriture ses pensées sans être en état de bien les disposer, ni de les embellir et d'y répandre un charme qui attire le lecteur, est d'un homme qui abuse à l'excès et de son loisir et des lettres. » Certes, cette sentence d'un si parfait orateur aurait eu le pouvoir de me détourner d'écrire, si je n'eusse été fermement résolu de m'exposer à la critique des hommes, et de donner, en composant, une mince opinion de mon talent, plutôt que de laisser, par ménagement pour mon amour-propre, périr la mémoire d'un si grand homme. »

Ces sentiments pleins de simplicité et de noblesse sont reproduits dans tout le cours de l'ouvrage. Soit qu'il nous raconte d'année en année les guerres et les victoires du conquérant, soit qu'il nous peigne sa vie domestique, son amour de l'étude, ses vertus de famille, Eginhard est toujours à la hauteur de son sujet, rapide, élégant, judicieux, également exempt de sécheresse et d'emphase, défaut ordinaire des annalistes de ce temps. Charlemagne est d'autant plus grand dans ses écrits qu'il s'y montre sous ses traits véritables, dans cette sphère d'activité utile qui marque tout le cours de sa vie. Mais, si nous voulons le voir sous une autre face, moins vraie peut-être, mais plus vive, plus saillante, si nous voulons connaître les récits populaires qui se répandirent peu de temps après sa mort, soit sur ses entretiens officiels, sur ses moments d'intimité et d'aban-

don, soit sur ses exploits merveilleux, sur ses traits de génie et d'héroïsme, ouvrons la vie anecdotique de Charlemagne publiée dans le siècle suivant, sous le règne d'un de ses petits fils, par un moine du couvent de Saint-Gall, d'après le récit de deux de ses vassaux. Nous verrons tout ce qu'un crédule enthousiasme ajoutait déjà à cette histoire si vaste, tout ce qu'il accueillait avec avidité en le commentant et l'amplifiant sans cesse, nous y verrons le type du conquérant dont le nom a inspiré tant de poèmes, le germe fécond du cycle épique dont Charlemagne est devenu le héros. C'est ainsi qu'entraîné comme malgré lui par les glorieux souvenirs qui l'entourent, le simple anachorète, généralement assez trivial, nous a tracé un tableau tout homérique de l'expédition de Charlemagne chez les Longbards :

« Quelques années auparavant, un des grands du royaume, nommé Ogger, avait encouru la colère du terrible Charles, et s'était réfugié près de Didier, roi des Longbards. Quand tous deux apprirent que le redoutable souverain des Francs s'approchait, ils montèrent au sommet d'une tour d'où ils pouvaient le voir arriver de loin, et, regardant de tous côtés, ils aperçurent d'abord des machines de guerre telles qu'il en aurait fallu aux légions de Darius ou de César. — Charles, demanda le roi des Longbards à Ogger, n'est-il point avec cette armée ? — Non, répondit celui-ci. — Didier voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de l'empire, dit de nouveau à Ogger : Certes, Charles s'avance triom-

phant au milieu de cette foule ? — Non, pas, encore, répondit l'autre. — Que pourrons-nous donc faire? reprit Didier inquiet, s'il vient avec un plus grand nombre de guerriers ? — Vous le verrez tel qu'il est, quand il arrivera, reprit Ogger; mais pour ce qu'il en sera de nous, je l'ignore. —

« Pendant qu'il disait ces paroles, parut le corps des gardes qui jamais ne connaît le repos ; à cette vue, Didier épouvanté, s'écria : Cette fois, c'est Charles ! — Non, pas encore, reprit Ogger. — A la suite de leurs bataillons venaient les évêques, les clercs de la chapelle royale et les comtes. Didier crut alors voir venir la mort avec eux, et il s'écria tout en pleurs : Oh ! descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi. — Mais Ogger, quoique tremblant, car il savait par expérience ce qu'étaient la force et la puissance de Charles, l'arrêta, certain qu'il n'était pas encore parmi cette troupe, et lui dit : O roi ! quand vous verrez les moissons s'agiter dans les champs et coucher leurs épis comme au souffle d'une tempête, quand vous verrez le Pô et le Tésin épouvantés inonder les murs de votre ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire que c'est Charles-le-Grand qui s'avance. —

« A peine achevait-il ces paroles que l'on commença à apercevoir vers le couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent du nord-est. Aussitôt le jour, qui était pur, se couvrit d'ombres; puis, du milieu de ce nuage, l'éclat des armes fit luire un jour plus sombre que la nuit. Alors parut

Charles lui-même; Charles, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine puissante et ses larges épaules défendues par une cuirasse de fer, sa main gauche armée d'une lance de fer; sur son bouclier on ne voyait que du fer, son cheval lui-même avait la couleur et la force du fer; tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient près de lui, tous ceux qui le suivaient, tout le gros de l'armée avaient des armes semblables. Le fer couvrait les champs, le fer couvrait les chemins, ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur aussi dur que lui. L'éclat du fer répandait la terreur dans les rues de la cité, et chacun se mit à fuir épouvanté, en criant : Que de fer! hélas! que de fer! »

Il y a dans ce vivant tableau le germe de tout un poème épique. En le considérant même de sang froid, en le réduisant à ses proportions les plus étroites, il offre toujours la preuve incontestable d'une immense renommée militaire. Mais ce n'est pas seulement comme guerrier, c'est aussi comme homme que Charlemagne brille dans ce naïf recueil d'anecdotes, et ici encore la noblesse du sujet soutient le style de l'humble narrateur.

« Charles se trouvant dans un port de la Gaule narbonnaise, des corsaires normans s'en approchèrent pour y exercer leurs pirateries. Mais, à peine se furent-ils aperçus de sa présence, qu'ils s'éloignèrent à toutes voiles avec une inconcevable rapidité, évitant non seulement les glaives, mais les yeux mêmes des Francs qui les poursuivaient. Le

religieux Charles se leva alors de table et se mit à une fenêtre qui regardait l'orient; il y demeura long-temps immobile et les yeux baignés de larmes; personne n'osait l'interroger. — « Mes fidèles, dit-il aux grands qui l'environnaient, savez-vous pourquoi je pleure? Je ne crains pas pour moi ces pirates; mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient osé insulter ce rivage, car je ne prévois que trop les maux qu'ils feront souffrir à mes descendants et à leurs peuples. »

Ces paroles et ces larmes sont dignes d'un grand prince, d'un roi dévoué au bien de ses sujets, qu'il sut défendre, tant qu'il vécut, contre toute aggression étrangère. La postérité doit en savoir gré à Charlemagne, dont le génie pressentait à la fois et les malheurs et la gloire de la France.

DIXIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Nous avons signalé le règne de Charlemagne comme une ère de régénération sociale, comme une époque d'assimiliation et de rapprochement entre tous les peuples composant son empire. Luttant contre l'antipathie naturelle qui séparait des races si diverses, son génie ferme, inébranlable, tendait continuellement vers un même but, vers un but d'unité politique, religieuse, intellectuelle, qu'il était impossible d'atteindre dans ce siècle, mais dont cependant il approcha avec bonheur. S'il ne parvint pas à réunir les nations dans une même sphère d'idées et de lumières, il communiqua cependant à chacune d'elles, par ses lois, ses statuts, ses écoles, et plus encore par la paix intérieure dont l'empire jouit long-temps sous son règne, un nouveau zèle et de nouvelles ressources pour le développement de leur intelligence. Il eut le bon esprit, si rare chez les guerriers de ce temps, d'unir lui-même ses goûts à ceux de ses sujets, d'apprendre, pour les instruire, toutes les sciences alors cultivées, s'occupant de théologie,

de rhétorique et d'astronomie, aimant les lettres latines comme les habitants du midi, la langue tudesque comme les peuples du nord, révisant d'un côté le texte des Évangiles, tandis qu'il surveillait de l'autre la transcription de tous les anciens poèmes qui célébraient la gloire des conquérants germains.

Aussi l'idiome tudesque qui, avant Charlemagne, avait eu des chants de guerre comme toutes les langues barbares, mais point de règle, point d'écriture usuelle, ne commença que sous son règne à devenir une langue littéraire. Les seuls monuments antérieurs à cette époque dont il soit resté quelque trace sont les traductions en prose de deux traités latins, l'un sur la *Nativité du Christ*, l'autre sur la *Règle de saint Benoît*, par Kéro, moine de Saint-Gall. Ces deux ouvrages, qui paraissent remonter à la fin du septième siècle, sont écrits sans élévation, sans chaleur, et calqués sur le texte latin avec une exactitude servile, qui ne leur laisse d'autre intérêt que celui qui s'attache à la langue même, encore rude et inculte dans sa forme. L'impulsion donnée par Charlemagne eut sur elle une influence décisive; malheureusement les traces de cette influence furent affaiblies et en partie effacées immédiatement après sa mort, et les recueils de poésie composés sous les auspices du grand roi furent aveuglément sacrifiés aux scrupules d'une piété timorée. Aussi ne resterait-il rien à l'Allemagne de ce règne si long et si glorieux, si un heureux hasard n'avait fait découvrir à Cassel, dans un manuscrit sans nom d'auteur, de la fin

du huitième siècle, un fragment précieux de poésie guerrière, seul monument de ces temps héroïques.

Le poème de *Hildebrand* et *Hadubrand* appartient par son sujet au quatrième siècle, à cette époque où la valeur guerrière remplaçait seule toutes les vertus. Presque inexplicable à sa première apparition, mais épuré, commenté avec soin, et enfin complètement éclairci par le secours des traditions scandinaves, il nous apparaît comme une scène chevaleresque pleine de pathétique et de grandeur. Hildebrand, compagnon d'armes de Théodoric, chef des Ostrogoths, banni comme lui de l'Italie par Odoacre, roi des Hérules, s'est réfugié auprès d'Attila, roi des Huns, pour qui il combat pendant trente ans d'exil. Enfin il rentre en Italie avec son prince, et apprend que son propre fils Hadubrand est à la tête des phalanges ennemies. Monté sur son coursier superbe, il cherche ce fils qui ne l'a jamais connu; il le trouve seul, il l'appelle à lui : mais Hadubrand repousse son père comme un étranger et un transfuge; il s'engage entre eux un combat terrible dont l'issue est longtemps indécise, et dont le résultat ne nous est connu que par d'autres sources, car le manuscrit s'arrête en cet endroit. Tel qu'il est, malgré la fâcheuse lacune qui nous prive peut-être de ses plus grandes beautés, ce poème est le représentant le plus fidèle de l'ancienne littérature germanique; il peint les mœurs payennes dans leur sombre énergie, triomphant violemment des sentiments du cœur. L'idiome dans lequel il est écrit tient le milieu

entre le tudesque et le saxon, entre le midi et le nord de l'Allemagne ; son rhythme est irrégulier et soumis à cette mélodie incertaine appelée allitération, qui, fondée sur la répétition de certaines lettres, précéda l'invention de la rime. En voici le début dans le texte revu par Grimm, que nous faisons suivre de l'excellente traduction publiée récemment par M. Michelet.

Ik gihorta that seggen, that sih urhettun änon muotin
Hildibraht enti Hathubrant untar heriuntuem,
Sunu fatar ungo; iro saro rihtun,
Garutun se iro guthhamun, gurtun sih iro suert ana,
Helidos, ubar ringa, do sie to dero hiltu ritun...

« J'ai ouï dire qu'au milieu des combats se défièrent Hildebrand et Hadubrand, le père et le fils. Ils préparèrent leurs armes, endossèrent leurs cuirasses, bouclèrent leurs épées, et les deux héros marchaient l'un contre l'autre, quand le noble fils de Heerbrand, le sage Hildebrand, concis dans ses paroles, demande à l'autre guerrier quel était son père parmi les hommes.—De quelle race es-tu, lui dit-il ? Si tu me le dis, je te donne cette cuirasse à trois fils ; guerrier de ce royaume, je connais toute race d'hommes. — Hadubrand, fils de Hildebrand, lui répondit : Des gens vieux et sages qui furent jadis m'ont dit que Hildebrand était mon père ; moi, je me nomme Hadubrand. Un jour il alla vers l'orient, fuyant la haine d'Otaker, avec Dietrich et une foule de guerriers ; il laissa au pays une jeune épouse dans sa demeure, un fils enfant, une armure sans maître, et marcha vers

l'orient. Quand le malheur accabla mon cousin Dietrich, privé d'amis, Hildebrand s'éloigna d'Otaker, et, guerrier intrépide, pendant le malheur de Dietrich, il était toujours à la tête des troupes, il affectionnait les combats, il était connu de tous les braves ; je ne crois pas qu'il vive encore.— Dieu du ciel, seigneur des hommes, s'écria Hildebrand, ne permets pas le combat entre des hommes qui sont ainsi parents! — Il détacha alors de son bras une chaîne tressée en bracelets que lui avait donnée le roi puissant des Huns : Reçois, dit-il, ce don de mon amitié. — Hadubrand lui répondit : C'est avec le javelot qu'on reçoit un tel don, et pointe contre pointe ! Vieux Hun, indigne espion, tu m'éprouves par tes paroles. A l'instant je te lance mon javelot; tu es si vieux et ne crains pas de mentir ? Ils m'ont dit, ceux qui naviguent à l'ouest sur la mer des Vendes, qu'il y a eu une grande bataille et que Hildebrand, fils de Heerbrand, a péri.—Hildebrand, fils de Heerbrand, lui répond : Je vois bien à ton armure que tu ne sers pas un noble maître et que dans ce royaume tu n'a pas encore vaincu. Hélas ! Dieu puissant, quelle destinée est la mienne! Soixante étés et hivers j'ai erré dans l'exil, jamais on ne m'a confondu dans la foule des guerriers, jamais ennemi n'enchaîna mes jambes dans son fort, et maintenant il faut que mon propre fils me perce de son épée, me fende de sa hache, ou que je devienne son meurtrier. Sans doute tu peux, si tu en as la force, enlever l'armure d'un brave, dépouiller son cadavre, quand toutefois tu en as le droit. Que celui-là,

ajouta Hildebrand, soit le plus vil des hommes de l'est qui voudra te détourner du combat que tu souhaites avec tant d'ardeur. Braves compagnons, c'est à vous de juger qui de nous dirigera mieux les traits, qui se rendra maître des deux armures. — Ils lancent alors leurs javelots aigus qui s'enfoncent dans les boucliers, se précipitent l'un contre l'autre, et, de leurs haches retentissantes, ils fendent les boucliers luisants ; leurs cuirasses en sont ébranlées, mais leurs corps... »

Ici s'arrête ce le manuscrit, et, avec lui, l'écho terrible de l'effervescence des passions guerrières, du cri de l'honneur étouffant la nature. Toutefois, si nous avons à regretter les beaux vers qui probablement devaient suivre ce début et en faire une narration complète, au moins ne restons-nous pas dans une pénible incertitude sur l'issue du combat du père contre son fils. Car le nom de Hildebrand est célèbre en Allemagne, où d'anciennes traditions l'ont rendu populaire. Il se montre dans le poëme des Nibelungen, compagnon fidèle de Théodoric chez Attila; il reparaît dans le Heldenbuch, et plus particulièrement dans les chants des Meistersinger, qui ont reproduit sa légende avec toutes les circonstances qui s'y rattachent. Mais nulle part la lutte de Hildebrand et de son fils n'est présentée d'une manière plus complète que dans la Wilkina-saga, recueil scandinave composé dans le treizième siècle, par l'ordre d'un roi de Norwége jaloux de recueillir toutes les traditions de l'Allemagne, dont plusieurs auraient péri sans lui. Ce sera dans cette

paraphrase, entremêlée de quelques incidents nouveaux, que nous verrons le dénouement de cette scène si grande dans sa rudesse sauvage.

Le récit, prosaïque et diffus, comme le sont généralement les Sagas, nous représente Hildebrand quittant avec Théodoric la cour du roi Attila, pour reconquérir l'Italie. Il apprend que son fils, qu'il n'a pas vu depuis sa naissance, commande à Vérone l'armée ennemie, et il s'avance seul à sa rencontre.

« Hildebrand se dirigea vers la ville de Vérone et rencontra en chemin son fils Alebrand monté sur un blanc coursier, armé comme on le lui avait décrit, le faucon au poing et un chien à ses côtés. Hildebrand vit qu'il se tenait bien à cheval : il s'élança donc aussitôt contre lui, et Alebrand le reçut en homme de cœur ; leurs javelots volèrent avec tant de force qu'ils se rompirent sur leurs boucliers. Mettant aussitôt pied à terre, ils tirèrent leurs épées et combattirent à outrance ; ils s'assirent ensuite pour prendre quelque repos. — Dis-moi ton nom, s'écria alors Alebrand, vieillard qui m'as combattu si long-temps, dis-moi ton nom, ou de gré ou de force tu deviendras mon prisonnier.— Il leva alors son épée de ses deux mains et frappa Hildebrand, qui lui riposta aussitôt ; ils combattirent long-temps, et, enfin fatigués, ils se reposèrent pour la seconde fois. — Dis-moi ton nom, s'écria alors Alebrand, ou de gré ou de force tu périras.— Il leva de nouveau son épée et frappa à grands coups le vieillard qui se défendit vaillamment.—Si tu es de la race des Wœlfing, s'écria alors Hildebrand, dis-moi ton nom ou tu mourras.—Si

tu aimes ta vie, répondit Alebrand, dis-moi ton nom sur-le-champ; je ne suis pas un Wœlfing, la vieillesse qui t'aveugle a pu seule te porter à me parler ainsi. — Le combat recommença alors, et Hildebrand porta un coup si fort à la hanche d'Alebrand, que sa cuirasse fut rompue et qu'il ne put se soutenir. — Un démon conduit ton bras, s'écria alors Alebrand, il faut que je te rende les armes, car je n'ai plus la force de combattre; voici mon épée. — Mais lorsque Hildebrand allait saisir l'épée, Alebrand la leva pour lui abattre les mains; Hildebrand avançant son bouclier lui dit : Ce coup tu l'as appris d'une femme et non de ton père! — Il s'élança alors sur lui avec tant d'impétuosité, qu'Alebrand tomba à la renverse, entraînant dans sa chute Hildebrand qui lui frappait la poitrine du pommeau de son épée, en s'écriant : Ton nom ou ta vie! — Ma vie, répondit Alebrand, a maintenant peu de prix pour moi, puisque j'ai été vaincu par un vieillard. — Si tu veux conserver la vie, dit Hildebrand, dis-moi si tu es mon fils Alebrand, et reconnais en moi ton père. — Tous deux se relevèrent alors, s'embrassèrent avec joie, et, remontant à cheval, se rendirent à Vérone. Alebrand demanda alors à son père comment il avait quitté le roi Thidrik. Hildebrand lui répondit en lui racontant tout. Alors Ute, la femme de Hildebrand, la mère du jeune guerrier vint audevant d'eux, et lorsqu'elle vit son fils tout sanglant, elle se prit à pleurer et dit : Mon cher fils, comment es-tu blessé, et quel est cet homme qui te suit? — Je n'ai pas honte de cette blessure, dit Alebrand, car elle

me vient de mon père, du seigneur Hildebrand que voici. — La mère se réjouit alors ; elle reçut avec transport son fils et son époux, et tous furent rendus au bonheur. »

Malgré tout ce que le récit épique a perdu dans cette paraphrase, malgré les détails oiseux qui s'y trouvent, et cette impassibilité cruelle avec laquelle l'auteur prolonge ce combat parricide, sans une plainte, sans un seul regret, on aime à y retrouver le dénouement du drame, la reconnaissance des deux guerriers et leur retour amical auprès d'une épouse et d'une mère. Qui ne reconnaîtrait dans ce dernier tableau l'image, bien affaiblie sans doute, de la rencontre d'Ulysse et de Télémaque, et de leur retour auprès de Pénélope. Télémaque refuse aussi d'abord de reconnaître son père qu'il rencontre chez Eumée, entouré par Minerve d'une auréole de gloire.

« Je ne suis pas un dieu, dit Ulysse, reconnais ton père que tu pleures, ton père dont l'absence t'a plongé dans tant de maux. — Aussitôt il l'embrasse, baigne son visage de larmes et le serre fortement sur son cœur... »

Je m'arrête pour ne pas détruire l'effet de cette belle scène en ne la citant que par fragments. Il faut la lire dans l'original, dans le texte même du grand poëte que la postérité admire depuis trente siècles sans avoir jamais pu l'égaler.

Dans les temps modernes cette idée féconde, portée à ses dernières conséquences, a inspiré à Voltaire une scène sublime, la plus belle peut-être de la Henriade, le combat de d'Ailly et de

son fils, suivi d'un dénouement si tragique :

Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Eichhoff.

ONZIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Le but que se proposait Charlemagne d'unir en un faisceau tous ses vastes états était trop grand, trop gigantesque pour que son génie même pût l'atteindre. Aussi avait-il fait de son vivant le partage de ses provinces entre ses trois fils, et lorsque la mort prématurée des deux aînés, suivie de celle de l'empereur lui-même, eut laissé le plus jeune d'entre eux en possession de cet immense empire, ses faibles mains ne purent soutenir un fardeau qui tendait à s'échapper de toutes parts. Sous les noms de Neustrie et d'Ostrasie, d'Aquitaine et de Bourgogne, de Saxe et de Bavière, de Lombardie et de Toscane, fermentaient les éléments si divers du nord et du midi de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Louis I, que ses contemporains ont appelé le pieux, mais que la postérité moins indulgente a surnommé le débonnaire, possédait toutes les vertus privées : la douceur, la justice, la piété, mais pas une des qualités énergiques indispensables à un puissant monarque. Sa

douceur dégénérait en faiblesse, sa justice en minutie, sa piété en superstition. Toutefois ses fautes furent plutôt le prétexte que la cause des fréquentes révoltes provoquées par l'antipathie des peuples et par l'insatiable ambition de ses fils. Lothaire, son successeur à l'empire, long-temps établi en Italie, représentait dans cette lutte déplorable la nationalité italienne, tandis que Louis de Bavière s'identifiait avec l'Allemagne, Pépin d'Aquitaine avec la France du midi, Charles de Neustrie avec la France du nord. Tout, sous le règne de Louis I, tendait à la dissolution de l'empire, dont l'intégrité n'était plus défendue que par les efforts impuissants du clergé.

L'histoire de cette lutte si animée n'a pas manqué de narrateurs fidèles. Les hommes formés par le grand Charlemagne étaient là pour combattre et pour écrire; et, si leur épée ne put arrêter les désastres qu'entraînait la force même des choses, si presque tous, fatigués d'un monde qui ne leur offrait qu'humiliation et que regrets, se sont sagement retirés à l'ombre tutélaire des cloîtres, leur plume du moins ne resta point oisive, et leurs chroniques latines se succédèrent avec ordre, consignant exactement tous les faits qui se rattachaient à ce terrible drame. A leur tête reparaît Eginhard, dont les annales s'étendent du règne de Pépin-le-Bref jusqu'aux premières années de celui de Louis I, époque où l'impulsion donnée par Charlemagne semblait encore se prolonger après lui et promettre à son successeur un règne de prospérité et de gloire. Eginhard vécut toutefois assez pour

être témoin des malheurs qui suivirent, et la lettre touchante qu'il adressa à Lothaire, son ancien disciple, pour le détourner de la révolte contre son père, fait à la fois honneur au courage et à la fidélité qui l'ont dictée. Cette narration est continuée par Thégan, prêtre de l'église de Trèves, qui a tracé d'un style ferme et rapide les vertus et les fautes de Louis, en butte aux dissensions intestines, victime de sa propre bonté, exposé par les malheurs du temps aux humiliations les plus profondes. Son récit, écrit avec verve et colère, n'atteint point cependant la fin de ce règne. Mais ce qui lui manque est amplement compensé par une autre chronique contemporaine composée par un anonyme longtemps attaché à la cour de l'empereur, qui paraît l'avoir employé comme astronome. Cette histoire complète de la vie de Louis I, remplie des détails les plus circonstanciés, nous montre dès son début la vénération profonde que les vertus de ce prince inspiraient à ses sujets, sentiment qui ne fut affaibli que par son abaissement volontaire et par l'effervescence funeste qui finit par s'emparer de tous les esprits. Nous y voyons l'héritier de Charlemagne pousuivi, persécuté par ses fils, deux fois déposé, rétabli deux fois, toujours loyal et équitable comme homme, toujours faible et inconséquent comme roi. Nous y retrouvons aussi les portraits de ses fils tour-à-tour désunis ou ligués contre lui, la perfidie de Lothaire, la mollesse de Pépin, l'énergie de Louis-le-Germanique, aussi prompt dans le bien que dans le mal, la nullité de Charles-le-Chauve, qui obtient tout sans rien mériter. Il

nous conduit ainsi jusqu'à la mort de l'empereur qui laisse encore indécise cette grande lutte de laquelle dépendait le sort de tant de peuples.

Un autre annaliste, le moine Ermold, a célébré Louis I dans un poëme latin, qui malgré son style souvent barbare, contient beaucoup de détails intéressants. Mais le plus distingué de ces historiens, autant par son mérite que par sa naissance, est Nithard, petit-fils de Charlemagne, neveu et confident de Louis, dont il continua à défendre la cause en servant Charles, son fils favori. Ce fut à la demande de ce prince qu'il raconta toutes les tristes circonstances qui signalèrent les querelles des quatre frères. Supérieur aux écrivains de son époque par la pureté et l'éclat de son style, il l'est aussi par ses pensées mêmes, par l'énergie de ses sentiments. Il présente en tableaux pleins de force toutes les vicissitudes de ces temps de troubles et le long déchirement d'un empire trop vaste pour subsister sans partage. Dans son récit bref et animé, Pépin s'éclipse promptement de la scène, Lothaire s'y pose à part comme un mauvais génie dont la domination n'est fondée que sur le crime, Louis d'Allemagne et Charles de France apparaissent comme les véritables représentants des peuples, chargés de la mission d'établir et de consolider deux vastes états. Rien de plus pathétique et de plus solennel que l'entrevue de ces deux princes victorieux, après la bataille de Fontenay, concluant à Strasbourg, en 842, une alliance indissoluble en présence de leurs deux armées composées d'Allemands et de Français. Le serment

mutuel qu'ils y prétèrent, l'un en langue tudesque et l'autre en langue romane, textuellement reproduit par Nithard, est un des monuments les plus précieux du moyen-âge, puisqu'il nous révèle d'un côté l'antique développement du tudesque, de l'autre, la première formation du français à peine détaché de la langue latine. Louis prononça la formule en roman et Charles en tudesque, afin d'être compris de leurs peuples respectifs.

SERMENT DE LOUIS.

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvamento, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in adjuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altre si fazet; et ab Ludher nul plaid numquam prendrai, qui meon vol cist meon fradre Karlo in damno sit.

SERMENT DE CHARLES.

In Godes minna ind um tes christianes folches ind unser bedhero gehaltnissi, fon thesemo dage frammordes, so fram so mir Got geweizi indi mahd furgibit, so hald ih tesan minan bruodher soso man mit rehtu sinan bruodher scal, inthiu thaz er mih soso mac duon; indi mit Lutheren inno kheinni thing ne gegangan zhe minan willon imo ce scadhen werdhe.

Voici le sens de ces serments, exactement calqués l'un sur l'autre : « Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, et tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère ici présent par aide et en toute chose, comme il est juste qu'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi ; et jamais avec Lother je ne ferai aucun accord qui de ma volonté soit au détriment de mon frère. » Cette alliance fut suivie de près du traité de Verdun, qui termina enfin la guerre civile en assurant la nationalité de chaque état.

Jetons maintenant un regard en arrière et considérons le siècle de Louis I et de ses fils dans son influence sur la littérature. Ici nous avons à regretter la perte des monuments recueillis par Charlemagne, de ces anciens chants en langue tudesque qui célébraient la gloire des vieux guerriers, et dont il n'est resté que le fragment de Hildebrand. Le pieux aveuglement de Louis I, qui lui faisait rejeter toute œuvre profane comme dangereuse et entachée de péché, le porta à anéantir ces restes curieux du paganisme et à étouffer ainsi dans son germe la poésie héroïque des Germains. Mais d'un autre côté, la composition religieuse, la littérature ecclésiastique, soit en prose, soit en vers, cultivée avec soin dans les monastères qui couvraient la surface de l'empire, et particulièrement dans les abbayes célèbres de Saint-Gall, de Corvey, de Fulde, régénérées par le docte Raban, prit chaque jour un essor plus élevé et produisit quelques œuvres remarquables. En tête de cette littérature

du neuvième siècle on doit placer un *Hymne* ou formule de prière, qui date peut-être d'une époque plus ancienne et qui a été trouvé dans le cloître de Weissenbrunn. Il est écrit en vers allitérés dont voici à peu près le sens :

« J'ai appris des hommes les plus sages qu'il n'y avait d'abord ni terre ni voûte céleste, ni arbre ni montagne, qu'il ne brillait ni étoile ni soleil, qu'il n'existait ni lune ni océan, et, quoiqu'il n'y eût ni commencement ni fin, Dieu existait, l'Être puissant et bon, et avec lui les esprits célestes. Dieu tout puissant qui créas le ciel et la terre et qui donnas aux hommes tant de biens, accorde-moi dans ta grâce une foi sincère, une volonté droite, une sagesse, une prudence et une force qui puissent résister au démon et triompher du mal en observant tes lois ! »

Le style et la forme de cette prière, imitée de la Genèse, rappelle exactement l'hymne de Cœdmon qui ouvre la littérature anglo-saxonne, de même que les premières strophes de la Voluspa scandinave.

D'autres fragments d'hymnes et de prières appartiennent également à cette époque; mais ce qui la distingue spécialement, ce qui marque la tournure toute religieuse qu'avait prise la littérature, ce sont les trois concordances bibliques, les trois *Harmonies des Évangiles*, qui parurent alors presque en même temps. Dans ce siècle d'ignorance populaire où les saines doctrines étaient peu répandues, où l'on devait chercher par tous les moyens à inculquer à des guerriers barbares

ou à de pauvres serfs dégradés des principes d'humanité et de morale propres à épurer leurs sentiments, ce fut une pensée noble et utile de mettre l'Écriture à la portée de tous, en la leur présentant sous différentes formes qui pussent captiver leur attention. Le premier de ces ouvrages, écrit d'abord en latin et traduit ensuite en prose tudesque, est connu sous le nom incertain de Tatian, qui n'est pas celui de son auteur; le second fut composé sous Louis-le-Débonnaire, en langue saxonne et en vers allitérés par un poëte dont le nom est inconnu; le troisième, rimé en vers tudesques sous Louis-le-Germanique, est d'Otfried, moine de Wissembourg. Ces deux dernières paraphrases, l'*Harmonie saxonne* et l'*Harmonie d'Otfried* sont des œuvres de patience et de talent qui méritent les plus grands éloges. L'une, peu connue jusqu'à présent, mais qui mérite de l'être davantage, fut destinée par le pieux monarque aux Saxons à peine convertis, à ces fiers habitants des forêts qui résistèrent si long-temps au nouveau dogme, et chez qui la chute de l'idole d'Irminsul ne fit pas cesser le culte des faux dieux. Aussi contient-elle, au milieu des récits bibliques qui en forment le sujet principal, une foule de ces images austères qui caractérisent les croyances payennes, de ces grands et effrayants symboles habituels aux peuples du nord. Le massacre des innocents, le jugement dernier, y sont peints sous les couleurs les plus sombres; les allégories y sont toutes reproduites avec autant de force que d'éclat. L'Harmonie d'Otfried, au contraire, destinée aux Allemands du midi déjà imbus de cette civilisa-

tion plus douce qui avait pénétré dans plusieurs classes, de cette sensibilité religieuse qui ne cherchait qu'une voix pour s'épancher, est remplie de réflexions morales, d'élévations saintes, d'applications touchantes; à chaque pas l'auteur jette un regard en arrière, se contemple lui-même et le monde qui l'entoure, et lève au ciel un œil reconnaissant. Rarement toutefois l'un ou l'autre de ces poètes s'abandonne à une inspiration véritable; la vie de couvent qui pèse sur leur esprit, ces voûtes et ces arceaux qui les enferment, étouffent les germes d'une imagination hardie et ne leur permettent que de rares élans.

Otfried ouvre son livre par un acrostiche dédié au roi son protecteur; vient ensuite une introduction plus grave dans laquelle il se plaint de la décadence des lettres, de l'état de rudesse et d'abandon auquel est réduit l'idiome tudesque ; il exprime le désir de le répandre, de l'ennoblir s'il en a le pouvoir, et commence ensuite cette œuvre de patience à laquelle il consacra sa vie entière. Aussi quand, après de longs détours, il approche du but de ses efforts, quand il touche au dernier chapitre, il s'écrie avec un pieux enthousiasme :

« Avec l'aide du Christ et par sa grâce me voici en vue du rivage. Il m'est permis de revoir mes foyers, ma navigation est à son terme; je vais maintenant plier mes voiles et laisser mes rames reposer dans le port. » Plus loin il ajoute, à la fin de son livre : « Me voici plein de joie dans le port protecteur, je bénis la grâce qui m'y ramène; honneur à la toute puissance divine dans le ciel

et sur la terre, chez les anges et chez les hommes, d'éternité en éternité! »

Il est remarquable que ce fut dans le même siècle, vers l'an 860, que les Slaves de Moravie et de Bulgarie reçurent leur alphabet et leur Bible des mains des évêques Cyrille et Méthode. Parmi les autres poésies tudesques de cette époque se trouvent *le Christ et la Samaritaine,* narration rimée d'un style assez correct. Un autre fragment, la *Légende de saint George,* raconte les exploits de ce saint belliqueux. Le ton général de ces ouvrages est une simplicité trop souvent monotone, une fréquente répétition des mêmes images et des mêmes mots, une inspiration monastique, que sa sincérité rend respectable, mais qui manque de cette liberté d'esprit, de cette richesse de sensations et de couleurs dont la source ne peut se rencontrer en dehors de la vie active.

DOUZIÈME LEÇON.

Messieurs,

Le partage des états de Louis-le-Débonnaire entre ses trois fils, Lothaire, Louis et Charles, amena bientôt de nouveaux partages entre les descendants de ceux-ci. Lothaire eut trois fils dont l'aîné fut l'empereur Louis II; Louis-le-Germanique en eut également trois; et, après la mort de Louis-le-Bègue, fils unique de Charles-le Chauve, la dynastie française fut également représentée par trois frères. Les deux aînés, Louis III et Carloman, qui, par une bizarre coïncidence, portaient les mêmes noms que les fils aînés de Louis-le-Germanique, et avaient comme eux un plus jeune frère nommé Charles, régnèrent ensemble dans l'union la plus parfaite et se distinguèrent par leur sagesse et leur courage. Les Normands, ces fiers enfants du nord, dont Charlemagne avait pleuré l'apparition en France, justifièrent trop tôt les tristes pressentiments qui avaient affligé son grand cœur. Enhardis par les guerres intestines qui s'élevèrent entre ses descendants, ils infestèrent de

plus en plus les côtes, remontant les fleuves, saccageant les villes, portant de tous côtés la désolation et la mort. Leurs invasions toujours imprévues s'étendaient sur tout le littoral. L'Angleterre, l'Allemagne et la France souffraient également de leurs attaques, que leur rudesse sauvage et leurs dogmes sanguinaires rendaient d'autant plus redoutables. Ces dangers, ces luttes continuelles, cette résistance sans cesse nécessaire amenèrent un incident curieux et peut-être unique dans l'histoire, deux victoires signalées remportées à deux années de distance sur les mêmes ennemis par deux rois du même nom, avec une telle similitude de circonstances qu'il est presque impossible de distinguer l'une de l'autre, et qu'on a peine à savoir si le chant de triomphe composé à cette occasion se rapporte à Carloman et Louis III, rois d'Allemagne, ou à Louis III et Carloman, rois de France. Il semble cependant, d'après quelques indications, que c'est plutôt au roi de France, vainqueur des Normands à Saucourt, en 881, que s'adresse le *Chant du roi Louis*, composé, peu après l'événement même, par un moine dont le nom est inconnu. Ce chant est écrit en langue tudesque, en distiques courts et rimés, dans le style ferme et concis que semblait réclamer le sujet. Il respire toute la joie d'une délivrance dont il est facile de sentir le prix, quand on lit dans les chroniques du temps le récit atroce de ces guerres. Voici le texte de la première strophe, suivi d'une traduction du poëme entier :

CHANT DU ROI LOUIS III.

Einan kuning weiz ih,
Heizit herr Hludwig;
Ther gerna God dionot,
Wil er ims lonot.

« Je connais un souverain, le roi Louis, fidèle au culte de Dieu qui le récompense de sa foi.

Jeune encore, il perdit son père. Dans ce malheur, Dieu lui-même l'accueillit, le Seigneur voulut être son guide.

Il lui donna pour compagnons des chevaliers intrépides; il lui donna un trône dans le pays des Francs. Puisse-t-il en jouir de longues années!

Louis partagea le trône avec Carloman, son frère, par un accord équitable et loyal.

Après ce pacte, Dieu voulut l'éprouver; il voulut voir s'il supporterait les peines.

Il permit que les guerriers payens envahissent ses états, que les Francs devinssent leurs esclaves.

Les uns se perdirent aussitôt, les autres furent vivement tentés; quiconque s'abstenait du mal était accablé d'outrages.

Chaque brigand armé, enrichi de rapines, enlevait un château et devenait ainsi noble.

L'un vivait de mensonge, l'autre d'assassinat, l'autre de défection, et chacun s'en glorifiait.

Le roi était troublé, le royaume en désordre, Christ était irrité et permettait ces malheurs.

Mais Dieu eut pitié de nous; il connaissait no-

tre détresse, il ordonna à Louis de marcher en toute hâte.

O roi Louis! secoure mon peuple, car les Normands l'oppriment avec dureté.

Louis répondit alors: Seigneur, je le ferai; la mort ne m'empêchera pas de suivre tes commandements.

D'après l'ordre de Dieu il leva l'oriflamme, il marcha par la France au-devant des Normands.

Il rendait grâces à Dieu, en attendant sa venue, il disait : Seigneur, nous voici pour t'attendre.

Alors l'illustre Louis s'écria d'une voix forte : Courage, guerriers, compagnons de mon sort!

Dieu m'a conduit ici; mais il faut que je sache si c'est d'après vos vœux que je marche au combat.

Je m'exposerai à tout, pourvu que je vous sauve. Qu'ils me suivent tous ceux qui sont fidèles à Dieu.

Cette vie nous est acquise tant que Christ nous l'accorde; nos corps sont sous sa garde, c'est lui qui veille sur nous.

Quiconque, servant Dieu avec zèle, sortira vivant de cette lutte, aura de moi une récompense; s'il meurt, ce seront ses enfants.

Il s'arme à ces mots de l'écu et de la lance, il vole sur son coursier pour punir ses ennemis.

Il ne fut pas long-temps à trouver les Normands. Dieu soit loué! s'écrie-t-il, en voyant ceux qu'il cherche.

Chevauchant vaillamment, il entonne l'hymne sacré, et tous chantent ensemble : Seigneur, aie pitié de nous!

L'hymne fut chanté, le combat commencé, le sang baigna le visage des Francs qui jouaient de leurs armes.

Les chevaliers se vengèrent, mais surtout le roi Louis. Prompt et intrépide, telle était sa coutume.

Il frappait l'un, il perçait l'autre; il abreuvait ses ennemis d'amertume, et leurs âmes s'échappaient de leurs corps.

Bénie soit la puissance de Dieu! Le roi Louis fut vainqueur. Grâces soient rendues à tous les saints! A lui fut la victoire.

Le roi Louis fut heureux; autant il était prompt, autant aussi il fut ferme dans l'épreuve. Maintiens-le, ô Seigneur, dans toute sa majesté. »

A cet hymne plutôt religieux que guerrier, dans lequel la piété domine, dans lequel une délivrance providentielle est le sentiment principal du poète, et lui fait négliger les détails du combat pour donner plus d'essor à sa reconnaissance, comparons un autre hymne, composé vers la même époque, dans un but et un esprit différents. Les Angles et les Saxons, qui depuis plusieurs siècles régnaient sur l'Angleterre soumise, et qui étaient entrés, par leurs mœurs et leurs croyances dans la famille des peuples civilisés, étaient exposés, comme les Français et les Allemands, aux invasions meurtrières des hommes du nord. Malgré la bravoure de plusieurs princes, malgré les exploits du grand Alfred, continués par son fils Édouard, les Danois avaient pris pied dans leur île; ils occupaient la Northumbrie, et, après une soumission apparente, ils

se soulevèrent contre ses petits fils. Anlaf leur chef, secondé par Constantin, roi d'Écosse, s'avança en 938 avec une armée formidable contre Athelstan et Edmond son frère, qui les attendirent à Brunanburh. Les Danois furent défaits dans une sanglante bataille, et cette victoire assura à Athelstan la tranquille possession du trône et une domination absolue sur l'Angleterre. Tel est l'événement qu'un chantre contemporain a consacré par un hymne plein de verve, compris dans la chronique anglo-saxonne, et dans lequel on retrouve toute la rudesse payenne, toute l'énergie sauvage des conquérants d'Albion. La traduction suivante vous en donnera une idée, malgré la distance qui la sépare de l'original :

CHANT DU ROI ATHELSTAN.

« Le roi Athelstan, le chef des comtes, qui distribue les colliers d'honneur, le frère aîné du noble Edmond, a conquis dans la lutte, à la pointe de l'épée, une gloire immortelle à Brunanburh.

Ils ont rompu le mur des boucliers, ils ont abattu les bannières, les vaillants fils d'Édouard suivis de leur famille. Car il est naturel que, nés de tels ancêtres, ils défendent dans la guerre, contre tout ennemi, leur patrie, leurs biens, leurs foyers.

Ils ont vaincu et détruit l'armée écossaise et la flotte. Les guerriers tombant morts ensanglantèrent la plaine, depuis l'heure matinale où le plus

grand des astres, le soleil brilla sur la terre, jusqu'à ce que le flambeau du Très-Haut, le globe majestueux eût atteint le couchant.

Des milliers de guerriers gisaient frappés de la lance: c'étaient les fiers Normands que leurs boucliers ne purent défendre, c'étaient les Écossais succombant au carnage.

Les West-Saxons, pendant toute cette journée, formés en corps d'élite, pressèrent les fugitifs. Tous ceux qu'ils rencontraient, ils les frappaient vivement du tranchant de leurs glaives nouvellement aiguisés.

Les Merciens ne refusèrent par non plus la lutte sanglante contre les ennemis, qui, fendant sous Anlaf la mer dans leurs vaisseaux, étaient venus porter la guerre sur ce rivage.

Cinq jeunes rois jonchèrent le champ de bataille, assoupis par l'épée homicide; avec eux sept lieutenants d'Anlaf, les marins de la flotte et les bandes écossaises.

Le chef normand vaincu, suivi d'une faible escorte, fut poussé par le sort sur la poupe de son vaisseau; le vaisseau fut lancé sur les vagues: ce fut ainsi qu'il sauva sa vie.

Vaincu aussi, fuyant jusqu'aux frontières du nord, Constantin, le vieux serviteur d'Hilda, n'eut pas lieu de vanter ses exploits. Il était le seul débris de sa famille; tous ses amis, frappés dans la mêlée, étaient morts sur le champ de bataille.

Son fils aussi, il le laissa sur la plaine, jeune encore, atteint d'un coup mortel. Il ne put, ce vieillard perfide, trouver sa gloire dans cette blonde

chevelure que déchiraient des becs dévorants.

Anlaf et le reste de ses hommes ne purent plus se vanter dès lors d'être les plus habiles ; sur le champ du carnage, à abattre les bannières, à affronter les traits, à soutenir la mêlée, à croiser les épées, quand ils jouaient des armes contre les fils d'Édouard.

Loin d'eux les Normands, tristes débris de la lutte, portés dans leurs vaisseaux sur une mer orageuse, fendirent l'abîme pour rejoindre Dublin, pour retrouver l'Irlande dans leur détresse.

Mais les deux frères, le roi et le prince, retournèrent dans Westsex leur patrie. Ils laissèrent derrière eux toute la cohorte criarde, l'avide corneille, le sinistre milan, le corbeau noir au bec infatigable, le crapaud mugissant, l'aigle affamé de chair, l'épervier belliqueux et l'affreux loup des bois.

Jamais plus grand combat ne s'est vu dans cette île, jamais tant de guerriers n'ont péri par le glaive, s'il faut en croire le récit des vieux sages, depuis que de l'orient les Angles et les Saxons vinrent sur la vaste mer attaquer les Bretons, lorsque ces maîtres dans l'art de la guerre vainquirent les Celtes, et que, chefs honorés, ils obtinrent l'empire du pays. »

Passons maintenant dans le camp ennemi, et examinons, dans notre prochaine séance, quels étaient les chants de victoire qu'entonnaient les fiers guerriers d'Odin.

TREIZIÈME LEÇON.

Messieurs,

Nous venons d'entendre les Francs et les Angles célébrer dans leurs idiomes respectifs deux victoires signalées sur les Normands; et le ton même de ces poëmes, composés dans l'effusion de la joie, dans l'exaltation patriotique et religieuse qui animait encore les vainqueurs, prouve aussi la grandeur du péril, la redoutable puissance de leurs ennemis. Le courage des Normands, leur ardeur belliqueuse, leur mépris des dangers et de la mort ressortent effectivement de toutes leurs entreprises, depuis le premier moment de leur apparition dans l'histoire. Leurs croyances, que nous avons esquissées, étaient d'ailleurs essentiellement guerrières; la mort sur le champ de bataille assurait seule leur félicité. De là cette agitation continuelle, cet élan vers les périls extrêmes, cette soif d'agression et de carnage, ce courage stoïque dans les souffrances, sentiments que nous trouvons reproduits dans toutes les anciennes poésies où s'est fait enteindre la voix de ces fils du nord.

Parmi ces fiers guerriers, aucun n'est plus célèbre que le roi pirate Ragnar Lodbrok, que quelques auteurs font vivre avant Charlemagne, mais qu'une opinion plus probable place dans la première moitié du neuvième siècle. Ragnar était fils de Sigurd, qui disputa le trône de Danemark à Harald. Ces chefs ayant péri tous deux dans un combat, le fils de Harald, qui portait le même nom, devint roi de Jutland, et Ragnar fut élu roi des îles. Mais bientôt les intrigues de son rival l'expulsèrent de son royaume insulaire et le forcèrent à se réfugier sur sa flotte pour s'y créer une puissance nouvelle. Ce fut en effet dès ce moment que le génie de Ragnar prit son essor, génie sauvage et sanguinaire, mais en même temps plein de force et d'éclat. Une Saga islandaise lui a été consacrée, et, dans ce récit entremêlé de fables, mais basé sur un fond historique, nous le voyons, l'épée à la main, disputant sa première femme à un monstre, épousant, après elle, une héroïne douée des plus brillantes qualités, sillonnant sans cesse la mer sur ses vaisseaux pour courir aux dangers et au pillage, et étendant ses courses redoutables non-seulement en Suède et en Russie, mais en Belgique, en France, en Angleterre, où il périt après cinquante victoires. Ses fils, formés à son exemple, continuèrent à dévaster les côtes, et firent en Angleterre une invasion qui ébranla tous les trônes de l'octarchie. Le nom de Ragnar est souvent cité dans les annales du moyen-âge, avec ce sentiment de terreur qui s'attache aux guerriers redoutables. Nous en voyons un exemple dans cette

vieille chronique anglo-normande, où l'on prétend qu'en 845, Ragnar Lodbrok, ou plutôt trois de ses fils, Ivar, Biorn et Ubo, remontèrent la Seine et pénétrèrent jusqu'à Paris. En voici les premiers vers qui nous montrent en même temps la forme bizarre de la langue française à cette époque :

Cil Lothebroc e ses treiz fiz
Furent de tute gent haiz ;
Kar uthlages furent en mer ;
Unques ne fuièrent de rober.
Tuz jurs vesquirent de rapine ;
Tere ne cuntree veisine
N'est pres d'els ou ils, a la run,
N'eusent feit envasiun....

Toutefois, le nom de Ragnar Lodbrok n'a été réellement illustré que par sa mort. Ayant voulu poursuivre ses exploits en attaquant Ella, roi de Deira en Northumbrie, un des états de l'Angleterre, il construisit deux vaisseaux beaucoup plus grands que ceux que montaient habituellement les pirates. Ces lourds navires ayant échoué sur la côte, il fut forcé de combattre à terre des ennemis bien supérieurs en nombre, et, après une résistance désespérée, il fut pris et condamné à mourir dans un donjon rempli de vipères. Ce fut dans cette affreuse prison, au milieu des souffrances les plus atroces, que, se reportant aux souvenirs du passé et charmant sa douleur par l'image de sa gloire, il entonna, dit-on, l'hymne célèbre qui a été conservé sous son nom, et qui paraît avoir été son chant de guerre lorsqu'il combattait à la tête de ses braves.

Les premières strophes énumèrent en effet toutes ses courses et tous ses exploits, et les dernières, soit qu'il les ait prononcées au moment même de son agonie, soit qu'elles aient été ajoutées plus tard par Kraka ou Aslauga, sa seconde femme, peignent avec une rare énergie son noble mépris de la mort. L'ensemble de cette composition, dont l'authenticité paraît prouvée par sa transmission successive et intacte dans les chroniques contemporaines et par le respect traditionnel dont l'entourent tous les Scandinaves, est digne en effet du plus grand intérêt comme monument de mœurs, comme empreinte de génie, comme expression de sentiments profonds dans une âme encore rude et barbare. Il est surtout curieux de la comparer aux chants de triomphe des Francs et des Angles, qui datent presque de la même époque, et d'entendre ainsi le cri de guerre retentir à la fois dans trois camps. L'ode de Ragnar est écrite en vers libres, dans un style vif et animé, peignant les localités et les circonstances de ses triomphes et de ses revers, et décrivant enfin sa mort cruelle avec une effrayante énergie. Dans la première strophe, il parle de sa victoire en Gotland sur un serpent ou plutôt sur un pirate nommé Orm, auquel il enleva Thora, sa première femme. Dans les huit strophes suivantes, il combat sur le Sund, sur la Duna, à Helsing en Finlande, contre Herrauder son beau-père, à Scarpey en Norwège, à Ulleragre en Suède, dans les îles d'Eindero et de Bornholm. A la dixième strophe, sa course atteint la Flandre et s'étend ensuite sur les côtes d'Angleterre, où il

dévaste successivement les parages de Kent, de Perth, des Orcades, de Northumbrie et des Hébrides, où il perd son fils Rœgnwald. Il se porte de là en Irlande, où périt son fils Agnar; il triomphe dans l'île de Sky, sur les côtes d'Ila, de Lindisfarne et d'Anglesea. Enfin, par un retour sur lui-même et sur la fortune des combats, il s'arrête pour flétrir la lâcheté, pour vanter la bravoure guerrière; il s'étonne qu'il ait pu succomber sous Ella. Il se ranime toutefois par le souvenir de sa gloire, par celui de sa femme, la noble Aslauga, et de ses fils qui vengeront sa mort. Enfin, au dernier moment, il compte encore le nombre de ses triomphes, et meurt sans une seule plainte, en invoquant Odin. Cette fin, d'un pathétique sublime, réconcilie avec les répétitions oiseuses, avec les horreurs trop prolongées de cette ode. J'ai cherché dans la traduction que je vous soumets, à me tenir le plus près possible du texte, en conservant les allégories souvent obscures qui se rapportent à la théogonie scandinave.

CHANT DU ROI RAGNAR.

1.

« Nous avons frappé du glaive! Naguère nous allâmes en Gotland exterminer le malicieux reptile, et je reçus Thora pour épouse. Les guerriers me nommèrent Lodbrok dans ce combat où je perçai l'anguille de la bruyère, où mon acier d'une trempe brillante s'enfonça dans ses anneaux tortueux.

2.

» Nous avons frappé du glaive ! J'étais bien jeune encore quand nous voguâmes à l'est du Sund, où nous préparâmes une curée abondante aux loups et aux aigles dorés. Les hauts cimiers retentissaient sous le fer, les vagues se gonflaient de toutes parts et le corbeau nageait dans le sang.

3.

» Nous avons frappé du glaive ! J'ai levé la lance avec fie. té, j'ai rougi mon épée quand, à l'âge de vingt ans je combattis huit chefs, à l'orient, aux bouches de la Duna. Nous donnâmes un ample repas au loup, pendant qu'une sueur sanglante s'écoulait dans la mer et que les guerriers perdaient la vie.

4.

» Nous avons frappé du glaive ! Hilda nous fut favorable quand nous envoyâmes les Helsingiens peupler le palais d'Odin. Nous remontâmes le cours de l'Ifa ; aussitôt l'épée mordit, le sang chaud bouillonna dans les vagues, le fer retentit sur les cuirasses et la hache fendit les boucliers.

5.

» Nous avons frappé du glaive ! Personne, je le sais, ne songea à la fuite avant que, sur les coursiers de Hefler, Herrauder ne tombât dans la lutte. Jamais, sur les chaussures d'Egil, aucun chef plus illustre ne voguera vers le port à travers la plaine des pétrels. Ce roi portait dans le combat un cœur inébranlable.

6.

» Nous avons frappé du glaive! Les combattants jetèrent leurs boucliers quand le fer homicide assaillit leur poitrine. Le dard mordit à Scarpascere, l'orbe du bouclier fut rougi jusqu'à ce que tombât le roi Rafn. La sueur bouillante des héros coula le long de leurs cuirasses.

7.

» Nous avons frappé du glaive! Les lances rugirent avant que le roi Eystein ne succombât à Ullaragre. Les faucons brillants d'or volèrent à leur repas; la torche mortelle brisa dans le conflit les boucliers ensanglantés, et le vin suintant des blessures se répandit sur les épaules.

8.

» Nous avons frappé du glaive! Devant les îles de Einder, les corbeaux purent déchirer leur proie, et les coursiers de Fala trouvèrent une abondante curée. Dès le lever du soleil l'œil ne pouvait embrasser toute la lutte; je vis les jets de l'arc voler de toutes parts et le fer s'enfoncer dans les casques.

9.

» Nous avons frappé du glaive! Nous baignâmes de sang nos boucliers quand nous brandîmes la lance devant l'île de Burgundholm. Une grêle de traits brisa les cuirasses, l'orme flexible fit voler le fer. Vulner périt, le plus puissant des rois, les cadavres couvrirent le rivage et le loup savoura son festin.

10.

» Nous avons frappé du glaive! Le combat fut indécis jusqu'à ce que le roi Freyr tombât sur la côte de Flemmingie. Le poinçon noir, ensanglanté, perça dans le combat la cotte dorée de Hœgen; au matin la jeune vierge pleura, car les loups eurent une ample proie.

11.

» Nous avons frappé du glaive! Je vis des centaines d'hommes tomber dans les barques d'Eynefer, sur la côte d'Englanæs. Nous voguâmes six jours avant de combattre; enfin, au lever du soleil, nous célébrâmes la messe des lances, et Valthiofer dut tomber sous nos coups.

12.

» Nous avons frappé du glaive! La rosée coula des épées dans le détroit de Barda, les éperviers se repurent de cadavres. L'arc résonnait pendant que le fer déchirait les cottes d'armes durcies pour le combat; la lance serpentait dans la plaie, inondée de venin et de sang.

13.

« Nous avons frappé du glaive! Nous levâmes fièrement l'écu de guerre pour le jeu sanglant de Hilda devant la baie de Hedning. Alors nos ennemis purent voir comment nous fendions les boucliers, comment nos épées, poissons voraces, brisaient les casques avec fracas. Ce n'était pas comme lorsqu'une belle fiancée nous accompagne au lit nuptial.

14.

» Nous avons frappé du glaive ! Une tempête violente assaillit les boucliers et les cadavres couvrirent la terre, sur les côtes de Nordhumberland. Il ne fut pas nécessaire le matin d'exciter les hommes au combat, où leurs traits étincelants s'enfonçaient dans les casques. J'ai vu les écus de guerre se rompre et les guerriers expirer de toutes parts.

15.

» Nous avons frappé du glaive ! Il fut donné à Herthiof de vaincre nos troupes à Syderœr. Au milieu d'une pluie de fer Rœgnwald tomba, deuil affreux pour nos braves ! Les guerriers, agitant leurs casques, lançaient avec force leurs javelots.

16.

» Nous avons frappé du glaive ! Les corps s'entassaient sur les corps, le vautour s'est réjoui dans le fracas des armes. Marstan, qui régnait sur l'Irlande, ne laissa jeuner ni les aigles ni les loups, pendant que le fer heurtait les boucliers. Le corbeau, dans le golfe de Vedra, trouva une abondante pâture.

17.

» Nous avons frappé du glaive ! J'ai vu des centaines d'hommes succomber sous nos coups, le matin au fort de la mêlée. Trop tôt, hélas, le dard funeste pénétra dans le cœur de mon fils : Égil enleva la vie à l'intrépide Agnar. Les épées retentirent sur les noires cottes de mailles, les enseignes brillèrent au soleil.

18.

» Nous avons frappé du glaive ! J'ai vu les fils d'Endil, les vaillants mariniers, tailler aux loups une ample pâture. Ce n'était pas dans la baie de Skède comme lorsque de jeunes vierges nous offrent le vin. Plus d'une monture d'Ægir fut dépeuplée par le choc des javelots, plus d'une cuirasse rompue dans la mêlée des rois.

19.

» Nous avons frappé du glaive ! Un matin, au sud de Lindesœr, nous jouâmes de l'épée contre trois rois. Peu d'hommes purent se vanter d'avoir échappé à cette lutte, car beaucoup tombèrent sous la gueule du loup et l'épervier déchira leurs cadavres. Le sang d'Érin coula à flots dans le sein de la mer limpide.

20.

» Nous avons frappé du glaive! J'ai vu dans cette matinée le guerrier aux beaux cheveux, l'amant des jeunes filles, succomber à la lutte. Ce n'était pas dans le détroit d'Ala, jusqu'au moment où périt le roi Örn, comme lorsque la baigneuse nous apporte un bain chaud, comme lorsqu'au banc d'honneur nous embrassons une tendre vierge.

21.

» Nous avons frappé du glaive ! Les épées mordirent les boucliers, tandis que les lances éclatantes retentissaient sur les cuirasses. L'île d'Angul attestera pendant des siècles comment nos chefs savent jouer des armes. Dès le matin, devant

le promontoire, le dragon homicide fut rougi de sang.

22.

» Nous avons frappé du glaive! Un guerrier est-il plus près de la mort quand, sous la grêle des traits, il combat le premier? Souvent la vie échappe à celui que rien n'enflamme. Car il est difficile d'exciter un lâche à la lutte; le cœur est nul dans l'homme pusillanime.

23.

» Nous avons frappé du glaive! Pour moi j'appelle une lutte équitable celle où, dans le conflit des armes, chaque guerrier attaque un guerrier. Qu'aucun homme ne fuie un autre homme! telle est depuis long-temps la loi des braves. Toujours l'amant d'une vierge doit être intrépide dans la lutte; toujours il doit être intrépide!

24.

» Nous avons frappé du glaive! D'ailleurs, j'en suis bien convaincu, nous suivons tous l'arrêt du sort; il en est peu qui échappent aux Nornes. Jamais je n'aurais cru qu'Ella dût m'enlever la vie, quand, pour rassasier les faucons sanguinaires, je lançais mes planches sur les flots, et qu'au loin dans les golfes d'Écosse nous donnions aux loups leur pâture.

25.

» Nous avons frappé du glaive! Je me réjouis toujours en pensant que, dans la salle du père de Balder, les bancs sont prêts pour les convives.

Bientôt nous boirons la bière dans les branches recourbées des crânes. Le brave ne gémit point de la mort dans le palais magnifique de Fiolner ; ce ne sera point avec des cris d'angoisse que j'arriverai à la salle de Vider.

26.

» Nous avons frappé du glaive! Ici tous les fils d'Aslauga engageraient la lutte avec leurs fortes armes s'ils savaient les tourments que j'endure, les serpents venimeux qui me rongent de toutes parts. La mère que j'ai donnée à mes fils a mis dans leur cœur le courage.

27.

» Nous avons frappé du glaive ! Le dernier moment approche : la rage des serpents me déchire, la vipère habite dans mon cœur. Bientôt, j'espère, le dard de Vider s'enfoncera dans le cœur d'Ella. Mes fils s'irriteront du meurtre de leur père ; ces braves guerriers ne resteront point en repos.

28.

» Nous avons frappé du glaive ! Cinquante et une fois j'ai livré des batailles annoncées par la flèche messagère. Jamais je n'ai pensé que parmi les hommes, moi qui si jeune encore ai rougi mon épée, aucun roi ne me serait supérieur. Les Ases vont m'inviter; ma mort n'est pas à plaindre.

29.

» Je veux finir! Les Dises envoyées par Odin m'appellent dans la salle des héros. Plein de joie je vais boire la bière sur un trône, à côté des Ases!

Les heures de ma vie sont passées : je souris en mourant! »

Ainsi se termine cet hymne si pathétique, ce chant de victoire, de carnage et de deuil, où le génie scandinave apparaît dans son effrayante énergie, audacieux, ardent, impitoyable, avide de se baigner dans le sang, mais acceptant aussi pour lui-même les conséquences de cette lutte à outrance, et supportant, avec une rare résignation, les maux affreux qu'entraîne un revers. Les vingt et une premières strophes de cette ode respirent tout l'élan de la victoire; chacune d'elles rappelle un combat dont elle est le sanglant tableau. On peut croire que Ragnar et ses braves les composaient à chaque nouveau succès. Le style allégorique qui les distingue est celui des peuples à demi-sauvages, chez qui les phénomènes naturels, les mœurs, les souvenirs, les croyances donnent l'empreinte à toutes les idées, qui ne se reproduisent que sous leurs traits. C'est ainsi que le nom même de Lodbrok signifie culottes velues, pour marquer le vêtement laineux qui préserva Ragnar, jeune encore, des morsures du dragon de Gotland. Nous trouvons ensuite le nom de loup généralisé pour toutes les bêtes féroces; la guerre est appelée le jeu de Hilda; un vaisseau, le coursier de Hefler, la chaussure d'Egil, la monture d'Ægir; une cuirasse, la cotte de Hœgen ou de Hamder; un bouclier, la tente de Hlaka; une épée, la torche mortelle; un javelot, le dragon homicide; une flèche, la vierge mes-

sagère : partout on ne rencontre qu'images, qu'allégories religieuses ou héroïques qui donnent à cette poésie native une physionomie pleine de force et d'éclat. Odin, la terrible figure qui domine la mythologie scandinave, s'y reproduit sous une foule de noms divers accumulés surtout dans les huit dernières strophes, où le vieux chef vaincu, dévoué au supplice, jette enfin lui-même un douloureux regard.

Ces strophes si vraies, si entraînantes, rappellent dans leur début celles de Tyrtée, de ce poète guerrier dont les mâles accents poussaient les phalanges grecques à la victoire. Comme Ragnar, il exalte le courage, flétrit la lâcheté et lui prédit la mort; il promet aux braves la victoire et la vie, dans leur patrie ou dans le séjour des dieux. Cette pensée est reproduite par l'ode scandinave sous des couleurs plus fortes, plus sinistres, et la fin, effrayante de vérité, laisse dans l'âme une impression profonde, un mélange d'étonnement et de terreur pour tant de barbarie jointe à tant de courage. Que cette ode soit l'œuvre du roi Ragnar luimême, le dernier cri de son âme expirante, ou un souvenir pieux qui lui fut consacré par sa femme, par ses fils, par les braves qui le vengèrent, elle ne cessera jamais d'être admirée comme un monument de douleur et de gloire, comme l'expression vivante du caractère de ce peuple célèbre, dont le grand historien des conquêtes des Normands nous a si bien retracé les exploits héroïques et les merveilleuses destinées.

QUATORZIÈME LEÇON.

Messieurs,

L'empire Carlovingien fondé par Charlemagne, marchait rapidement vers sa ruine, moins encore par la faiblesse des princes que par l'antipathie naturelle des peuples qui s'éloignaient de plus en plus les uns des autres et se groupaient en états distincts. Toutefois une circonstance fortuite réunit encore une fois ce vaste empire entre les mains d'un de ses arrière-neveux. Charles-le-Gros, fils de Louis-le-Germanique, après avoir hérité de l'Italie et de la dignité impériale, finit par obtenir l'Allemagne et la France et par réunir ainsi sur sa tête toutes les couronnes de son illustre aïeul. Mais cette puissance plutôt nominale que réelle, sa courte durée, sa triste catastrophe, prouvèrent qu'une telle union était désormais impossible et que les Carlovingiens avaient cessé de régner. Fils de l'antique monarchie des Francs, symboles de la fusion des divers peuples, auxquels les rattachaient à un égal degré leur naissance et leurs traditions héréditaires, ils ne pouvaient plus

représenter des nations qui tendaient à s'isoler entre elles et à se constituer en états indépendants, régis par des lois opposées. Aussi voyons-nous le royaume de France, revendiquant son individualité, opposer aux faibles monarques qui ne gardèrent qu'une ombre de puissance, à Charles-le-Simple, à Louis IV, à Lothaire et à Louis V, la race vraiment française du comte Robert-le-Fort, défenseur des libertés nationales, dans la personne du roi Eudes, du roi Raoul, du comte Hugues-le-Grand, jusqu'à ce que le nouveau principe qui consacrait la séparation de la France et son indépendance formelle de toute domination étrangère fût invariablement sanctionné par le couronnement de Hugues Capet.

En Italie plusieurs petits princes se disputaient la dignité impériale, tandis que l'Allemagne, désormais séparée, obéissait à Arnoul, fils de Carloman, et après lui à son fils Louis IV, dont le règne ne fut qu'éphémère.

Ici s'arrêta pour l'Allemagne, encore plutôt que pour la France, la domination de la race de Charlemagne qui s'était annoncée avec tant d'éclat. En reportant les yeux sur la littérature qui dans le neuvième siècle signala son passage, nous remarquons sous son fondateur l'impulsion puissante donnée aux lettres, qui jusqu'alors n'existaient parmi les Francs que dans la simple tradition orale. Le précieux recueil de poésies tudesques qu'il réunit, et dont la perte est si regrettable, nous a du moins révélé son existence par un fragment plein d'héroïsme et de grandeur.



A côté du chant de Hildebrand, seul débris poétique d'un grand règne, nous avons remarqué la chronique latine d'Eginhard et sa noble biographie de Charlemagne. Sous Louis I et ses fils, les sciences et les lettres prennent une direction spécialement religieuse ; la poésie s'applique aux choses sacrées et produit trois harmonies des Évangiles, dont la plus remarquable est celle d'Otfried ; la narration latine dégénère dans les chroniques de Thégan et de l'astronome, mais elle se relève de nouveau dans les judicieuses annales de Nithard, auxquelles se rattachent celles de Prudence et de Hincmar. Sous les règnes suivants, une seule ode, le chant de Louis III, a fixé notre attention, moins peut-être par son mérite réel que pour tous les souvenirs qu'elle réveille. Il en est de même de la vie de Charlemagne écrite sous Charles-le-Gros par un moine de Saint-Gall, ouvrage sans mérite littéraire, mais précieux par les faits qu'il renferme. En résumé, nous avons vu que ce siècle n'a pas été stérile en productions diverses, et que, malgré l'imperfection de ses œuvres qui dénotent plus de zèle que de génie, il occupe une place importante dans l'histoire de la civilisation européenne.

Ici commence une vaste lacune dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, intervalle de presque deux siècles, stériles en productions remarquables, qui ne paraissent guère qu'à la fin de cette époque pour annoncer un meilleur avenir. Des guerres et des discussions nombreuses, une vie agitée, une ignorance profonde, jointes à la vague inquiétude

de la fin prochaine de toutes choses, plongèrent l'intelligence dans un sommeil inerte dont le clergé seul sut se garantir. Mais, si la poésie ne tient que peu de place dans le dixième et le onzième siècles, ils offrent l'imposant spectacle d'une nouvelle régénération sociale, d'une de ces luttes animées et fécondes qui marquent toutes les époques transitoires et qui préparent, à travers mille épreuves, le perfectionnement de l'humanité. Sous ce rapport les événements de ces deux siècles sont dignes d'une attention sérieuse; ils annoncent, ils interprètent l'avenir qui nous offrira bientôt tant de richesses. Ne craignons donc pas de nous y arrêter un instant, d'observer leur marche, leurs succès, leurs désastres, et le développement progressif de l'Allemagne consolidant son indépendance.

L'invasion des Normands à la fin du neuvième siècle avait de nouveau morcelé l'empire en enlevant le trône au faible Charles-le-Gros. Ses successeurs en France et en Allemagne, le roi Eudes et le roi Arnoul, réparèrent noblement sa honte par une vive et courageuse défense, et, pendant que Eudes sauvait Paris menacé par ces hordes féroces, Arnoul remportait sur elles une victoire glorieuse dans le Brabant. Arrivé en présence des ennemis dans une contrée basse et marécageuse, il mit pied à terre, et, l'épée à la main, il s'écria dans un noble enthousiasme : « Guerriers que l'aide de Dieu rend invincibles, songez au sang de vos pères versé par ces barbares, songez à vos églises profanées, à vos prêtres égorgés par leurs mains. Enfin le Dieu éternel vous livre les auteurs de

ces crimes ; votre cause est la sienne, marchez avec courage, car la victoire vient du Seigneur !» Ses soldats enflammés par ces mots firent subir aux Normands une défaite si sanglante qu'ils les mirent désormais hors d'état d'inquiéter les côtes de l'Allemagne.

Mais la guerre malheureuse d'Arnoul contre les Slaves de Moravie détruisit une partie de cet avantage en lui faisant appeler les Magyares ou Hongrois, qu'il admit comme auxiliaires dans le cœur de l'empire dont ils devinrent les plus terribles ennemis. Malgré l'honneur dangereux qui lui échut de porter un instant la couronne impériale, la fin de son règne fut marquée par des troubles qui s'aggravèrent encore après lui, et qui, joints aux incursions des Hongrois, menacèrent l'état d'une ruine totale pendant la minorité de son fils Louis IV.

Après la mort précoce de ce jeune prince, l'esprit patriotique des Allemands, mûri par les dangers continuels, par les revers comme par les victoires, se montra enfin dans toute sa force en proclamant l'indépendance et l'union. Rejetant l'influence étrangère de la France et de l'Italie, concentrant leurs vœux dans le pays que leur avaient transmis leurs ancêtres, ils eurent la sagesse d'être libres sans se plonger dans l'anarchie. Les peuples les plus puissants de l'Allemagne, les Francs, les Saxons, les Souabes, les Bavarois, convinrent, par l'organe des nobles, dépositaires de leurs droits politiques, de ne pas morceler le royaume après l'extinction de la race de Charle-

magne, mais d'élire d'un commun accord un de leurs ducs pour roi ou chef suprême. La longue domination des Francs, qui seuls avaient gouverné l'Allemagne, fit offrir, par un sentiment de justice, la couronne au duc de Saxe Otton. Mais, par une modération aussi rare que louable, le vieux guerrier renonça à cet honneur en faisant lui-même tomber le choix sur Conrad, duc de Franconie.

Les événements de ce règne et des suivants sont consignés dans deux chroniques latines. L'une en l'ouvrage de Witikind, moine de l'abbaye de Corvey, écrivain souvent rude, mais plein de grandeur d'âme, tout empreint de cette franchise chevaleresque qui caractérise le moyen-âge en Allemagne. Witikind se distingua d'ailleurs par une érudition supérieure à son temps; ses contemporains vantent son éloquence et même son talent poétique. La chronique suivante est de Ditmar, évêque de Mersebourg, écrivain quelquefois obscur, mais exact et consciencieux, qui porta ses investigations non-seulement sur la politique et l'histoire, mais encore sur les origines et les antiquités de sa patrie.

Conrad I, monté sur le trône, mit tous ses soins à s'en rendre digne. C'était, d'après les annalistes, un prince juste, bienfaisant et brave, qui aurait illustré l'Allemagne si son règne eût été plus long. Mais les guerres et les agitations fréquentes l'empêchèrent de consolider sa puissance; et le bien qu'il projetait de faire fut réservé à son successeur. Conrad, imitant la noble conduite dont le duc Otton avait donné l'exemple, engagea en mourant tous les

grands de son royaume à élire pour chef Henri de Saxe, fils d'Otton. Ce prince fut donc proclamé roi d'Allemagne, du consentement du frère de Conrad, et montra bientôt par ses grandes qualités combien il était digne de porter la couronne. Henri I, qu'on a surnommé l'Oiseleur, mais qui méritait un plus beau titre, vainquit les Slaves et les Danois, rétablit l'ordre dans toute l'Allemagne par des lois et des ordonnances pleines de sagesse, et profita des loisirs de la paix pour fonder des villes, élever des forteresses, instituer des tournois et d'autres exercices militaires. Ainsi préparé, il se vit en état de résister aux ennemis du royaume; et quand les Hongrois, les plus redoutables de tous, comptant sur la terreur de leurs armes, vinrent réclamer impérieusement le tribut qu'on leur avait payé jusqu'alors, Henri convoqua une assemblée du peuple où il prononça ces paroles : « Vous savez de quels périls est maintenant délivré ce royaume, naguère troublé par des dissensions et par des guerres sans cesse renaissantes. Enfin, par la protection de Dieu, par nos efforts et par votre courage, le pays est tranquille, les ennemis réprimés. Les Hongrois seuls nous menacent encore : jusqu'ici pour les satisfaire j'ai dû appauvrir vos fils et vos filles, maintenant il faudrait dépouiller nos églises, car ils possèdent tous nos trésors. Choisissez : voulez-vous que j'enlève ce qui appartient au culte de Dieu pour obtenir de nos ennemis une paix honteuse, ou voulez-vous, dignes de votre patrie, vous confier en celui qui règne au haut du ciel, certains qu'il nous

protégera dans la lutte? » Le peuple entier demanda la guerre; elle fut conduite avec zèle et bonheur. Un corps de Hongrois parvint à passer le Rhin, d'où il se répandit sur la France et l'Italie, mais le gros de leur armée fut détruit et l'Allemagne affranchie de leur joug.

Henri eut pour successeur son fils Otton Ier, dont le règne fut d'abord moins paisible, parcequ'il ne possédait pas l'esprit conciliant qui distinguait éminemment son père. Mais de grandes et brillantes qualités couvrirent bientôt ses premières fautes et mirent fin aux guerres intestines qu'il avait d'abord provoquées en Allemagne, et pendant lesquelles, selon Witikind, témoin oculaire de cette époque: « le meurtre, l'incendie, le parjure, régnaient impunément de toutes parts, les notions du bien et du mal semblaient à jamais confondues. » Après avoir forcé son frère Henri à une réconciliation durable et sincère, il profita d'une occasion favorable pour s'emparer de l'Italie divisée, remporta, peu de temps après, une victoire signalée sur les Hongrois, et, appelé de nouveau à Rome en 962, il y reçut la couronne impériale et rétablit l'empire germanique. Maître de l'Italie et de toute l'Allemagne, à laquelle se rattachaient la Lorraine et la Bourgogne, Otton, favorisé par la victoire, obtint de ses contemporains le nom de Grand. Dès lors, l'éclat de sa puissance donnant aux esprits une impulsion nouvelle, fit aussi renaître en Allemagne quelques germes de cette littérature qui, languissante dans les temps d'orages, flétrie et brisée par les guerres, refleu-

rit à chaque lueur de fortune, à chaque retour d'un soleil pur. Pendant cette prospérité éphémère, les sciences furent cultivées avec zèle, la lecture des anciens fut reprise, l'instruction répandue par le clergé, à la tête duquel trois puissants archevêques, ceux de Mayence, de Cologne et de Trèves, balançaient par leur autorité l'influence souvent précaire du pape. Les princes souverains se rapprochèrent du trône en acceptant les grandes charges de la couronne; ils favorisèrent les fondations pieuses, et des écoles s'ouvrirent sous leurs auspices.

Aux abbayes depuis long-temps célèbres de Saint-Gall, de Corvey et de Fulde, s'étaient jointes celles de Hildesheim, d'Einsiedeln, de Reichenau, nobles retraites consacrées à l'étude dont les fruits devaient briller plus tard. Brunon, frère de l'empereur et archevêque de Cologne, était le protecteur éclairé des sciences qu'il cultivait lui-même avec succès, et Gerbert, Français d'origine, accueilli avec faveur par Otton comme il le fut plus tard par Hugues Capet, révélait alors à l'Europe les précieuses découvertes des Arabes, qui devaient devenir un élément de vie et de prospérité pour les siècles suivants. Ainsi tout annonçait sous Otton Ier un avenir de civilisation et de gloire, qui ne fut obscurci et retardé que par la violence des passions guerrières. Elles se firent déjà jour sous Otton II, son faible et présomptueux successeur, qui, malgré des succès momentanés contre la France, où il s'assura la possession de la Lorraine, perdit en Allemagne et en Italie tous les

avantages si péniblement acquis. Fier de son union avec une princesse grecque, il aspira à l'empire de l'Orient et attaqua d'abord les Grecs de Calabre, qui, aidés des Arabes de Sicile, lui firent essuyer une défaite complète, dans laquelle périt, selon l'expression d'un annaliste, la fleur la plus brillante de la noblesse allemande. Les Slaves, de leur côté, envahissaient les provinces du nord, d'où les habitants, abandonnés à eux-mêmes, les repoussèrent par leur seule bravoure. Otton mourut au milieu de ces désastres, laissant la couronne à son fils mineur Otton III, qui fit peu pour la gloire de sa patrie. Habitué aux mœurs efféminées de la Grèce et de l'Italie, les yeux sans cesse tournés vers Rome dont il affectionnait surtout la possession, il dédaignait la loyale énergie, la rudesse naïve des Allemands. Il montra toutefois une politique habile en faisant conférer la tiare pontificale à son ancien maître, le savant Gerbert. Comme son père, il favorisa les sciences, mais il n'eut pas la grandeur d'âme de son aïeul.

Les nations étaient alors dans l'attente, une terreur religieuse remplissait toute l'Europe; car partout s'était répandue la croyance que l'an 1000 verrait finir le monde. Le pieux Robert, fils de Hugues, régnait alors en France, où il était vénéré comme un saint, et toute cette année redoutable se passa en prières et en jeûnes. L'humanité, courbée dans l'attente de sa fin, ne se releva que lorsqu'elle crut revivre; mais à peine relevée, elle se rejeta tout entière dans les discordes et les dévastations. Otton mourut à cette époque sans

laisser d'héritier direct, et le choix de l'Allemagne, d'abord indécis, tomba enfin sur un prince de la même famille, sur Henri II, alors duc de Bavière, qui gouverna l'empire avec sagesse. Ami de l'ordre et de la paix, il sut cependant défendre sa couronne et maintenir l'intégrité de l'empire, soit contre le duc de Pologne, soit contre les Italiens révoltés. Il fit de bonnes lois, veilla à leur maintien, et favorisa les établissements pieux avec un zèle peut-être excessif, mais, plutôt utile que nuisible au milieu de tant de guerres qui abrutissaient l'âme. L'Église lui conféra le nom de saint, lorsqu'à sa mort, généralement regrettée, on vit s'éteindre le dernier rejeton de la maison impériale de Saxe.

L'époque que nous venons d'esquisser, et qui embrasse tout le dixième siècle, ne se distingue, comme nous l'avons dit, par aucune production éminente, sans toutefois être dépourvue d'une certaine gloire que lui valurent de grands événements. Dans ce siècle fut proclamée l'indépendance de l'Allemagne, sa séparation de la France, sa suprématie sur l'Italie : brillante mais dangereuse conquête du nouvel empire germanique. Ce siècle eut des esprits pour le comprendre et des voix pour le raconter. Outre les chroniques fondamentales de Witikind et de Ditmar, nous trouvons encore beaucoup d'annales et de biographies particulières en langue latine, consacrées soit à de riches abbayes, soit à des prélats vénérés. La vie religieuse était la vie savante, et c'est chez elle que nous devons chercher aussi le peu de monu-

ments littéraires que présente la langue nationale. Notker, moine de St.-Gall, composa en tudesque une *Paraphrase des Psaumes*, ouvrage en prose poétique, écrit avec onction et avec force, malgré la difficulté du sujet. Une traduction de Boëce et de quelques passages d'Aristote attestent également les efforts de l'érudition.

Mais l'érudition n'est pas toujours austère, elle se dépouille quelquefois de sa rudesse et adopte des formes attrayantes plus propres à lui concilier les esprits. Cette époque si martiale et si grave nous en offre un brillant exemple dans la religieuse Hroswitha, qui, au fond de son couvent de Gandersheim, s'inspirant des souvenirs de la docte antiquité romaine, composa en latin les annales des Ottons, des légendes de saints et des pièces de théâtre, dont plusieurs nous sont parvenues. Ces pièces, écrites dans le goût de Térence avec pureté et avec verve, se rapportent toutes à des sujets chrétiens, tels que la conversion de Gallican, la résurrection de Callimaque, l'ermite Abraham, le martyre des saintes femmes. Le génie de la Sapho allemande lutte avec bonheur contre les difficultés de son sujet, et ses productions, quoique informes, sont une apparition importante à cette époque, puisqu'elles signalent le premier réveil de cet art dramatique si long-temps ignoré, de ce curieux théâtre du moyen-âge, dont l'histoire vous a été retracée dans cette chaire d'une manière si judicieuse et si savante.

La poésie héroïque ne fut pas non plus muette; car nous possédons de cette époque le poème latin

de Walther d'Aquitaine, traduit du roman par Eckard, moine de St.-Gall. Le texte original de cette légende guerrière, qui se rattache aux invasions du quatrième siècle, n'est point parvenu jusqu'à nous; mais son existence suffit pour prouver que beaucoup d'autres poèmes analogues ont dû être composés en même temps, et que les hauts faits d'Attilá et de ses braves, les luttes des Francs, des Goths, des Burgondes, inspiraient encore les chantres de cette époque comme ceux du temps de Charlemagne : traditions qui, perpétuées dans les cloîtres par des élaborations successives, ont préparé de riches fictions aux grands poètes des siècles suivants.

QUINZIÈME LEÇON.

Messieurs,

Les empereurs de la maison de Saxe avaient agrandi la puissance allemande; ils avaient étendu les limites de l'empire en y renfermant la Bohème et la Hongrie, la Flandre et la Lorraine, la Lombardie et l'état romain. Mais cette extension de territoire, loin d'être avantageuse à l'Allemagne, contribua plutôt à la troubler ou à l'affaiblir par le retour continuel des dissensions et des révoltes. Il était difficile que tant de peuples divers, ayant à leur tête des chefs intrépides, se soumissent en paix à un seul souverain qui souvent leur était hostile. Les vassaux n'obéissaient qu'aux nobles, possesseurs immédiats de leur territoire, ceux-ci aux comtes, ceux-là aux ducs, premiers dignitaires de l'empire et compétiteurs naturels de la couronne, qu'ils ne servaient que pour s'agrandir. Au milieu des soins continuels que réclamaient tant d'ambitions inquiètes, l'attention de l'empereur était fréquemment détournée, soit par les attaques des Hongrois et des Slaves, soit par la résistance

avouée ou secrète que ne cessait de lui opposer l'Italie. Tel était l'état de l'empire lorsque l'extinction de la ligne saxonne commença pour l'Allemagne la longue série de troubles qui remplirent tout le onzième siècle.

L'histoire de cette époque importante, qui vit naître tant de grands événements, qui, après quelques années de gloire, vit se briser la puissance impériale devant le génie opiniâtre et profond qui dirigeait alors la politique romaine, nous a été conservée par plusieurs annalistes, témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. La plupart d'entr'eux, tels que Wippon, Brunon, Hermann, ne sont que de simples narrateurs latins, dont le style et les pensées n'ont rien de remarquable; mais il en est un dans le nombre qui se distingue par des qualités éminentes. Lambert d'Aschaffenbourg, qui écrivit l'histoire universelle depuis son origine jusqu'à la fin du onzième siècle, déploie dans la dernière partie de son récit, qui seule présente quelque importance, plusieurs des qualités de l'historien véritable, l'exactitude, la netteté, la force. Il raconte les événements de son siècle dans un langage plein de nerf et de vigueur, imité de l'antique sans être servilement calqué, reproduisant des pensées modernes sans tomber dans la barbarie, altérant quelquefois, par cette élégance, le vrai caractère de la vie féodale, mais offrant cependant le modèle d'une pensée forte et d'une langue généralement expressive et naturelle. Tel est le jugement que porte de lui un de nos orateurs les plus célèbres, dont la plume énergique et brillante

promet depuis long-temps à nos vœux, et nous donnera bientôt, je l'espère, un tableau vivant de ce grand drame.

A peine Henri II fut-il mort en l'année 1024, que des troubles s'élevèrent dans toute l'Allemagne : chaque seigneur profita de son indépendance pour se livrer aux déprédations et à la guerre; chaque duc, se croyant des droits à la couronne, s'apprêta à les soutenir par les armes. Cependant le bon esprit de la nation allemande triompha de cette crise dangereuse. Les nobles se réunirent sur les bords du Rhin, dans un lieu situé entre Worms et Mayence ; là, ils convinrent que la domination saxonne devait de nouveau être remplacée par celle des Francs, et ils choisirent le plus illustre représentant de la maison de Franconie, qui fut proclamé d'un commun accord sous le nom de Conrad II, surnommé depuis le Salique. L'Allemagne vit de nouveau sur le trône un prince digne de sa haute vocation, une âme pleine de force et de zèle, pleine de bienveillance et de sagesse. Conrad triompha par sa fermeté de tous les obstacles qui lui furent suscités, soit par l'opposition de sa propre famille, soit par celle des princes indépendants. Partout il rétablit le bon ordre, fit des lois sages, veilla à leur maintien, défendit les querelles individuelles pendant quatre jours de la semaine, seul résultat auquel on pût parvenir dans ce temps d'hostilité permanente, où les nobles, les bourgeois, le clergé se faisaient réciproquement la guerre et s'arrachaient avidement des dépouilles teintes chaque fois du sang de leurs vassaux. Con-

rad réprima ces luttes déplorables sans pouvoir les étouffer entièrement; il eut la satisfaction de réunir le royaume de Bourgogne à l'empire; il porta ensuite ses regards sur l'Italie, où sa seule présence fit tout rentrer dans l'ordre, et mourut après un règne heureux et à jamais célèbre dans les fastes de l'Allemagne.

Son fils Henri III se montra digne de lui et déploya des qualités guerrières qui lui assurèrent en peu de temps la tranquille possession de la couronne. Il intervint avec autorité dans les affaires de Bohême et de Hongrie, tint en respect tous les grands de son empire, et jouit à Rome d'une telle influence qu'il détermina successivement l'élection de trois papes, choisis d'après sa seule volonté. Jamais, dit un auteur contemporain, la trêve de Dieu ne fut mieux observée que sous son règne, qui finit par une mort prématurée au milieu des plus brillantes espérances.

Ce fut sous ces auspices que commença le règne si long, si agité, si malheureux de son fils Henri IV, de ce prince que des qualités brillantes ne purent dérober à l'influence du vice ni à la fatalité désastreuse qui parut le poursuivre toute sa vie. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père, et trouva d'abord dans sa mère une tutrice ferme et éclairée. Mais bientôt la défiance des grands suscita contre elle une accusation grave; le savant et austère archevêque de Cologne, Annon, voulant détourner le danger, s'empara de la personne du jeune empereur, qui séjourna quelque temps auprès de lui; mais bientôt il lui fut enlevé par

Adalbert, archevêque de Brême, courtisan plein d'orgueil et d'astuce, qui flatta les inclinations de Henri, afin de captiver sa confiance, et ne craignit pas de pervertir sa jeunesse par les préceptes les plus pernicieux. Il osait affirmer qu'il n'y avait dans toute l'Allemagne que deux nobles, l'empereur et lui-même, que tout le reste, plongé dans l'ignorance, ne méritait que haine et que mépris. A sa mort, Annon fut rappelé à la cour, mais il était trop tard, le mal avait porté ses fruits, et le vieux prélat, indigné des désordres qu'il avait chaque jour sous les yeux, demanda lui-même à retourner dans son diocèse, agrandi et éclairé par ses soins. Henri IV commença son règne par une faute, en laissant éclater son inimitié contre les Saxons. Enlevant la Bavière à l'un de leurs princes, il la donna au duc Welf, tige d'une nouvelle famille; s'alliant ensuite contre eux avec le roi de Danemarck, il les menaça de la servitude la plus dure qu'ils ne purent éviter que par la révolte. Le peuple entier se leva en armes, Henri leur échappa avec peine et sollicita en vain le secours des grands qu'il avait irrités par son orgueil. Les députés mêmes envoyés aux Saxons, pour les engager à se soumettre, ne purent s'empêcher de s'écrier en entendant leurs justes griefs : « Nous ne vous blâmons plus d'avoir pris les armes pour défendre ce que vous avez de plus cher, votre liberté, vos enfants et vos femmes, nous vous blâmons plutôt d'avoir souffert si long-temps de tels outrages sans venger votre honneur. » Henri, accablé par la réprobation générale qui s'élevait de toutes parts

contre lui, souscrivit à une paix humiliante qu'un événement fortuit vint arrêter. L'animosité que mirent les Saxons à raser la forteresse de Harzbourg, qui, comme toutes les places fortes de la Saxe, venait de leur être abandonnée, les excès auxquels se porta leur fureur en profanant les autels et les tombeaux, indignèrent contre eux les autres peuples qui répondirent à l'appel de Henri et l'aidèrent à remporter une victoire sanglante, suivie de la soumission entière des Saxons.

Mais à peine cette apparence de succès eut-elle relevé ses forces et son espoir, qu'un orage beaucoup plus redoutable se forma du côté de l'Italie. Le pouvoir pontifical, long-temps précaire dans son existence, long-temps restreint et indécis dans ses droits, habitué par une longue soumission à fléchir sous le sceptre impérial, sortit tout-à-coup de son sommeil et se leva comme un géant sur l'Europe. Personnifié dans un homme de génie, dans le fier et habile Grégoire VII, ce pouvoir ne connut plus de bornes et se soumit les peuples et les rois. La prohibition du mariage des prêtres, la proscription de la simonie, la longue querelle des investitures datent de cette année 1073, qui commença pour l'Église romaine une ère de domination et de splendeur, au milieu de laquelle la vraie religion, toujours humble, toujours charitable, perdit son divin caractère pour servir de jouet aux passions. En vain Henri IV voulut-il résister à des exigences insoutenables ; quelque juste que pût être sa cause, il n'avait pas su fonder son influence sur l'estime et l'affection de ses su-

jets. Aussi le voyons-nous bientôt excommunié, abandonné de tous, passer trois jours et trois nuits, solitaire, exposé au froid et à la neige, devant les murs du palais de Canossa, où l'attendait son superbe rival. Admis enfin en sa présence, il promet tout, résolu de ne rien tenir, et la honte de son abaissement s'accroît encore par son parjure. Dès qu'il est libre, il songe à la vengeance; mais de nouveaux troubles le rappellent en Allemagne, où plusieurs compétiteurs lui disputent la couronne. Vainqueur par le secours de quelques grands, et surtout de Godefroi de Bouillon, il retourne à Rome pour chercher son ennemi. Grégoire VII, renfermé dans le château de Saint-Ange, résiste à toutes les forces impériales, qui sont surprises et mises en fuite par les Normands de Calabre. Après plusieurs alternatives de revers et de succès, pendant lesquelles mourut le pape Grégoire, Henri IV crut obtenir enfin quelques instants de repos et de bonheur, quand l'astucieuse politique italienne excita contre lui son fils aîné Conrad, dont la défection et la mort furent bientôt suivies d'une défection nouvelle, celle de Henri, son second fils, contre lequel il fut forcé de combattre. Fait prisonnier par ce fils perfide, son courage ne fléchit pas encore; il sut se dérober à sa poursuite et se préparait à une résistance énergique, quand la mort vint mettre un terme à cette carrière semée de tant de fautes et de malheurs.

Au milieu de ces luttes déplorables, si propres à abrutir les esprits et à ramener l'antique barbarie dont l'Europe commençait à sortir, un fait d'une

importance immense venait de s'accomplir dans l'orient. Jérusalem, berceau de tant de mystères et de tant de vérités consolantes, quoique depuis long-temps occupée par les Arabes, recevait chaque année une foule de pélerins qui venaient du fond de l'occident prier sur le tombeau de leur Sauveur. Reçus avec égard et hospitalité tant que dura la domination des Arabes, ils furent tout-à-coup exposés sous les Turcs à l'oppression la plus cruelle. L'Europe s'émut, le pape Grégoire VII appela aux armes tous les fidèles; Urbain II, son successeur, secondé par les prédications de Pierre l'Hermite, convoqua à Clermont le mémorable concile où il prononça ces pathétiques paroles : « Chrétiens, tournez enfin contre les ennemis de votre foi ces épées trop long-temps funestes à vos frères. Le moment est venu de laver tant de crimes dans le sang des Mahométans. Au lieu de quelques forts, de quelques chétifs villages, vous pouvez maintenant conquérir de fertiles provinces, de vastes et opulents royaumes. Soldats du démon, devenez soldats du Christ! Quoi de plus heureux que votre sort, soit que vous reveniez couronnés de lauriers par la main du Dieu des armées, soit que vous périssiez dans la lutte pour recevoir la palme du martyre? Quittez donc, pour l'amour du Christ, vos demeures, vos femmes, vos enfants; que rien ne vous arrête: rien ne saurait manquer à celui qui espère au Seigneur! » Dans l'élan du plus vif enthousiasme, l'assemblée se sépare aux cris de « Dieu le veut ! » Une croix rouge marque chaque combattant qu'une foi ardente

pousse à la guerre, les phalanges s'organisent, les chefs marchent à leur tête ; mais les rois ne peuvent y prendre part. Henri IV retenait à peine sur sa tête la couronne d'Allemagne prête à lui échapper, Philippe I voyait le trône de France ébranlé par la perte d'une province, et Guillaume, conquérant de l'Angleterre, restait armé pour sa propre défense. La même agitation régnait en Castille, en Arragon, en Italie; et ce fut à Godefroi de Bouillon et à quelques seigneurs de France et d'Allemagne, suivis d'une troupe à peine disciplinée, que furent réservés les dangers et la gloire d'accomplir la première croisade, et de fonder dans la ville sainte le royaume de Jérusalem : succès beaucoup moins important par la fondation d'un état éphémère, que par l'élan qu'il donna à l'Europe, par le mouvement nouveau des idées, par les progrès immenses qu'il fit faire à la civilisation des siècles suivants.

Cependant Henri V avait ceint la couronne qu'il n'avait pas craint d'arracher à son père. A peine fut-il maître de l'Allemagne qu'il tourna sa puissance contre Rome, dont il s'était d'abord proclamé le défenseur. Une lutte longue et animée s'éleva entre lui et les papes, qu'il intimida souvent par sa constance et par son courage personnel, seules qualités que l'on pût reconnaître à ce prince que sa perfidie avait rendu odieux. L'Allemagne, au commencement de son règne, était dans un affreux désordre. « La justice, dit un annaliste du temps, était partout foulée aux pieds, chacun dévastait les biens de son ennemi et dépouillait les malheu-

reux paysans ; des bandes de brigands se formèrent de toutes parts, qui ne vivaient que de meurtre et de pillage. On élevait des forts, on en détruisait d'autres, on ravageait des provinces entières, on s'emparait des voyageurs et des pèlerins, sans respect pour les serments ni pour la trève de Dieu. » Henri réprima ces excès par la force, il eut des alternatives de revers et de succès, et termina enfin par un concordat favorable à la cour de Rome la longue lutte des investitures. Portant ensuite tous ses soins sur l'Allemagne, il s'occupait à consolider sa puissance, et tendait par tous les moyens vers une domination absolue, quand il mourut sans laisser d'héritier. Avec lui s'éteignit la maison de Franconie, et, après un nouvel interrègne, Lothaire, duc de Saxe, fut proclamé empereur.

Tels furent les principaux événements du onzième siècle, de ce temps de transition et de désordre, lutte opiniâtre des ténèbres et de la lumière, du vice et de la vertu, de l'ignorance et du génie. Car si, d'un côté, il nous offre tant d'exemples de cruauté et de faiblesse, nous y voyons briller, de l'autre, la valeur chevaleresque de Conrad II et de Godefroi, l'ardente énergie de Grégoire VII, la science austère d'Annon de Cologne, protecteur éclairé des lettres, la piété tout apostolique du vénérable Otton de Bamberg, qui abandonna son riche diocèse pour aller prêcher l'évangile aux Slaves encore payens. Nous y voyons surgir, du sein même de ces luttes qui trop souvent ensanglantèrent l'Allemagne, les fa-

milles illustres destinées plus tard à assurer sa force et son bonheur. Déjà les Welfes, tige de la maison de Brunswick, gouvernaient la Bavière et la Saxe, les Waiblings ou Hohenstaufen, leurs nobles rivaux, possédaient la Franconie et la Souabe; les maisons d'Anhalt, de Bade, de Brabant, de Lorraine, beaucoup d'autres maintenant éteintes, s'entouraient de glorieux trophées; et les modestes châteaux de Habsbourg, de Wittelsbach, de Zollern, servaient de berceau aux souverains futurs de l'Autriche, de la Bavière et de la Prusse. Si ce siècle fourmille en œuvres de mauvais goût, en essais bizarres et informes, la piété soutenue par le génie élève jusqu'aux astres la flèche de Strasbourg, de nombreuses et florissantes écoles s'ouvrent à Liége, à Bologne, à Paris, la littérature se fraie des routes nouvelles et prélude à un meilleur avenir. Pendant que Lambert d'Aschaffenbourg écrit en latin ses élégantes annales, que Wantram de Neumbourg compose un traité de droit sur l'unité de l'Église, Willeram, moine d'Ebersberg, s'essaie dans la langue nationale par une *Paraphrase du cantique de Salomon*; des fragments d'homélies et de prières montrent les premiers essais de prose tudesque, et les traditions héroïques se perpétuent dans le silence des couvents. Il en sort un poëme épique en langue tudesque sur la *Guerre de Charlemagne en Espagne*, traduit du roman par le moine Conrad, monument curieux dont un fragment considérable a été conservé jusqu'à nos jours. Il nous montre déjà le puissant empereur sous une forme

allégorique et religieuse, entouré de ses douze pairs qui, semblables aux apôtres, l'assistent dans la guerre sainte contre les infidèles et consacrent leurs armes victorieuses à la propagation de la foi. On y voit aussi les exploits et la mort du paladin Roland, la vengeance du terrible Charles et la soumission des Sarrasins, hyperboles puisées dans la fabuleuse chronique de Turpin, dont la seule base réelle se retrouve dans ces lignes d'Éginhard, témoin oculaire des faits de cette époque :

« Charles, à son retour d'Espagne, eut à souffrir dans les Pyrénées mêmes de la perfidie des Gascons. L'armée défilait sur une ligne étroite et longue, comme l'y obligeait la nature d'un terrain resserré. Les Gascons s'embusquèrent sur la crête de la montagne qui, par le nombre et l'épaisseur de ses bois, favorisait leurs artifices; de là, se précipitant sur les bagages et sur l'arrière-garde qui les protégeait, ils la rejetèrent dans le fond de la vallée, tuèrent, après un combat opiniâtre, tous les hommes jusqu'au dernier, pillèrent les bagages et se dispersèrent dans les ténèbres épaisses de la nuit. Les Gascons avaient pour eux dans cet engagement la légèreté des armes et l'avantage de la position; la pesanteur de l'armure et la difficulté du terrain étaient un grand désavantage pour les Francs. Eggiard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, Roland, commandant des frontières de Bretagne et plusieurs autres grands périrent dans cette action. »

Tel est le récit contemporain, la narration offi-

cielle d'un événement dont les poëtes ont tiré tant de merveilles. La seule défaite éprouvée par un prince qui n'avait connu que la victoire frappa si vivement les esprits qu'elle devint le point culminant et comme le nœud dramatique de sa vie. Ce fut autour de Roncevaux que se groupèrent tous les monuments de sa gloire, tous les souvenirs de ses douleurs, que ses exploits reparurent amplifiés, élevés à des proportions gigantesques, et que se forma enfin ce grand cycle épique qui s'étend depuis Conrad jusqu'à l'Arioste.

Mais un autre poëme de la même époque, ou du commencement du siècle suivant, réclame une attention plus sérieuse. Nous lui consacrerons notre prochaine séance.

SEIZIÈME LEÇON.

Messieurs,

Au milieu des troubles et des ténèbres qui signalèrent le onzième siècle en Allemagne, pendant cette lutte déplorable des partis où les lois les plus saintes étaient foulées aux pieds, où l'empereur Henri IV, oppresseur de ses sujets, s'humiliait honteusement devant le pape, où s'élevaient de toutes parts des châteaux forts, asiles de pillage et de meurtre; au sein de cette confusion des idées, de cette irruption du vice et de l'abrutissement, une âme noble, un poëte inspiré s'occupait de hautes méditations. Quel futson nom, son rang, son pays? Nous l'ignorons, et rien ne nous l'indique; mais l'époque où il a vécu ressort du sujet même de son poëme, autant que du vif enthousiasme et des regrets généreux qui l'animent. Fatigué sans doute du triste spectacle qu'il avait sans cesse devant lui, désirant reporter ses pensées vers une sphère plus calme et plus pure, il choisit parmi les caractères de l'époque le plus grand, le plus vénérable à ses yeux, celui

dont la vie exemplaire appelait l'âme à des pensées célestes, et il composa dans son pieux enthousiasme le *Panégyrique de saint Annon*, archevêque de Cologne.

Le précieux manuscrit de ce poème, dont le titre modeste récèle tant de beautés, fut trouvé à Breslau dans le dix-septième siècle, autre époque de troubles et d'égarement, par Opitz, premier régénérateur du bon goût et des saines études en Allemagne. Le manuscrit a disparu depuis ce temps; mais le texte publié peut suffire à la parfaite intelligence du poème. Il est écrit en strophes inégales, composées chacune d'une vingtaine de vers, tantôt rimés, tantôt altérés, sans autre règle que la simple cadence. Le langage est encore tudesque, mais se rapprochant déjà de l'allemannique, et marquant ainsi la transition insensible qui unissait déjà le nord au midi dans les dernières années du règne de Henri IV, où probablement ce chant fut composé.

Saint Annon, le héros du poème, est ce même archevêque de Cologne, qui, nommé chancelier sous Henri III, devenu régent à la minorité de son fils, gouverna l'empire avec fermeté et sagesse et se retira ensuite dans son diocèse, où son goût éclairé pour les arts, ses mœurs austères, sa bienfaisance chrétienne, son zèle pour la réforme du clergé, pour la fondation de couvents et d'églises, lui concilièrent une telle vénération que, malgré les attaques de ses ennemis, suite naturelle de sa vie politique, il mourut en odeur de sainteté et fut reconnu l'auteur de

plusieurs miracles. Ce fut sans doute pour en attester l'évidence, pour consacrer l'autorité du nouveau saint et pour ranimer ainsi la piété presque éteinte dans tant de cœurs livrés aux passions, qu'un témoin de ses vertus pastorales entreprit son panégyrique.

Mais au lieu de se borner à exalter son héros, comme l'aurait fait un écrivain médiocre, le panégyriste, en véritable poète, porte ses regards sur l'humanité entière. Ce sont nos vœux, nos espérances les plus chères qu'il exprime et qu'il défend dans son poème, c'est la haute vocation des âmes qu'il retrace dans la personne d'Annon. Après un exorde plein de gravité et d'onction, dans lequel il oppose aux vains soucis du monde, à ces guerres perpétuelles et à ces chants de guerre qui ne faisaient qu'enflammer les passions, l'austère et imposante image de la fin prochaine de chaque homme, il peint la terre sortant pure encore des mains de son divin Créateur, la chute des anges, celle du premier homme, seul désaccord dans l'harmonie des êtres. Le monde poursuit la route du péché jusqu'à ce que le Christ lui soit donné du ciel; ses apôtres propagent l'Évangile, ils éclairent la ville de Cologne, cette cité auguste où reposent des martyrs et qui vient d'avoir un saint pour archevêque. Cologne est célèbre entre toutes les villes qui ont existé depuis la naissance des empires; et ici le poète remonte à Ninus, à la fondation de Babylone, à la vision de Daniel, qu'il décrit sous les plus vives couleurs. Il présente successivement les symboles des quatre monar-

chies universelles, celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Grecs, personnifiée dans Alexandre qui lutte contre les éléments pour leur arracher leurs mystères. Arrivé à la monarchie romaine, le poëte s'arrête pour en retracer l'histoire. Rome république envoie César combattre les peuples de Germanie: vainqueur des Souabes, des Bavarois, des Saxons, amenés en Allemagne par des migrations successives, César triomphe enfin des Francs, issus comme lui du sang troyen. Car, lorsque la ville de Troie fut détruite, la mort ou l'exil poursuivirent tous les chefs: Ulysse s'égara chez les Cyclopes, Énée en Italie, Francon sur les bords du Rhin. Après cette généalogie fabuleuse, ce regard vague jeté vers l'orient, berceau primitif des peuples de l'Europe, le poëte nous montre César banni de Rome, appelant à son secours les Germains, gagnant avec eux la bataille de Pharsale qui lui assura l'empire du monde. Auguste lui succède, et, sous son règne paisible, Agrippa fonde Cologne appelée à dominer le Rhin, tandis que, dans la Judée, naît le Christ promis aux nations. Un disciple de Saint Pierre, Materne, ressuscité des morts, est le premier évêque de la ville nouvelle. Son triomphe sur les passions et les vices est plus glorieux que celui de César; après lui viennent trente-trois évêques, dont sept sont au nombre des saints, et, parmi ces derniers, il n'en est point de plus grand que le vénérable Saint-Annon.

Revenu ainsi à son sujet principal, le poëte peint son héros comme homme d'état, comme

homme d'église, toujours pur, toujours noble et juste, exemple irréprochable pour ses contemporains. Il le montre investi de la confiance de deux empereurs, qu'il sert avec zèle et succès, exerçant la bienfaisance envers les pauvres, honoré des princes dont il emploie les dons à fonder des couvents et des églises. Il le montre ensuite supportant les épreuves que Dieu impose à son âme pour la sanctifier, de même que l'orfèvre épure l'or dont il fera une magnifique parure. La jalousie et l'ingratitude le poursuivent, il est banni de Cologne; l'empire entier est en désordre, les Allemands tournent leurs armes contre eux-mêmes. A cet aspect, Annon ne veut plus vivre, une vision céleste le ravit et le console; mais bientôt ses forces dépérissent, un songe lui dévoile son propre avenir, il voit sa place dans l'assemblée des saints, mais une tache est encore sur sa robe: il l'efface en pardonnant à ses ennemis. Alors Dieu lui inflige une dernière épreuve; une maladie douloureuse le consume et achève de purifier cette belle âme qui vole triomphante vers le ciel. Sa douce influence règne encore sur la terre; malheur à qui ose en douter! Un vassal, séduit par le démon, ne craignit pas de blasphémer l'archevêque. Aussitôt il fut frappé de cécité et ne recouvra la vue qu'en invoquant le nouveau saint. Honneur donc à sa vertu toute céleste! Qu'elle serve d'exemple à ses contemporains, qu'elle les guide vers les demeures éternelles!

Ainsi finit cette touchante légende, dont j'ai cru devoir vous présenter l'esquisse avant d'en donner la traduction. Ce coup d'œil jeté sur l'ensemble suffit

déjà pour vous en montrer la marche, pour vous en faire apprécier l'importance. Si l'auteur prend un long détour avant d'arriver au sujet de son poëme, ses digressions sont riches, entraînantes, vivifiées par une pensée profonde qui domine et ennoblit l'ensemble. Le vague des tableaux historiques, dans lesquels le faux se mêle sans cesse au vrai, la pieuse erreur des traditions religieuses, toutes semées de prodiges et de miracles, sont des faiblesses inhérentes à son temps où la science et la foi s'attachaient aux chimères; mais, ce qui lui appartient en propre, ce qui marque l'élévation de son âme et place son œuvre au-dessus de toutes celles qui parurent à la même époque, c'est le noble sentiment qui l'anime et qui embrasse l'humanité entière, c'est la sagesse de ses réflexions, l'éclat, le pathétique de ses tableaux. Puisse quelque chose de toutes ses qualités se conserver dans la copie imparfaite que je vais essayer de vous en tracer.

PANÉGYRIQUE DE S. ANNON.

Wir horten ie dikke singen
Von alten dingen :
Wi snelle helide vuhten,
Wi si veste burge brachen,
Wi si libin winiscefte schieden,
Wi riche künige al zegiengen;
Nu ist ciht daz wir denken
Wi wir selve sülin enden....

1.

« Souvent nous avons entendu célébrer le passé, les combats des héros, la prise des forteresses, la rupture des alliances les plus chères, la chute des plus puissants monarques; il est temps que nous pensions enfin au terme de notre propre vie. Christ, notre bon Sauveur, nous avertit par tant de miracles! Comme il vient de le faire à Siegeberg, par cet homme vénérable le saint évêque Annon, d'après sa volonté divine, afin que nous veillions sur nous-mêmes jusqu'au moment où de cette vie d'exil nous passerons à celle qui dure éternellement.

2.

» Au commencement du monde, quand la parole fit jaillir la lumière, quand la main puissante du Créateur produisit tant d'œuvres merveilleuses, elle les divisa toutes en deux parts : le monde visible, le monde intellectuel. Combinées par la sagesse divine, ces deux parts réunies formèrent l'homme, corps et esprit, premier être après l'ange. Toute création est renfermée dans l'homme, ainsi que nous le dit l'Évangile; selon l'expression des Grecs, il constitue un troisième monde. Telle était la gloire destinée à Adam, s'il eût su veiller sur lui-même.

3.

» Quand Lucifer se livra au mal, quand Adam viola la loi divine, Dieu fut d'autant plus courroucé qu'il voyait régner l'ordre dans toutes ses au-

tres œuvres. La lune et le soleil répandaient leur lumière avec joie, les astres, fidèles à leur cours, produisaient le froid et la chaleur, le feu s'élevait aux hautes régions, la foudre et le vent suivaient leur vol rapide ; les nuages portaient la pluie féconde, les eaux s'écoulaient sur les pentes, les fleurs émaillaient les campagnes, le feuillage ombrageait les bois, les animaux avaient leur marche prescrite, le ramage des oiseaux était doux à entendre ; chaque créature suivait la loi que le Seigneur lui avait donnée. Les deux êtres seulement qu'il créa les meilleurs se détournèrent de lui dans leur folie, première source d'une multitude de maux.

4.

» On sait comment le démon séduisit l'homme; il voulut l'avoir pour esclave, et les cinq âges du monde furent entraînés par lui aux enfers. Enfin, Dieu envoya son fils pour nous affranchir du péché; il se donna pour nous en sacrifice et brisa le pouvoir de la mort. Descendu sans péché aux enfers, il en triompha par sa force, et le démon perdit son empire. Appelés dès lors à la liberté, nous sommes devenus chrétiens par le baptême; grâces en soient rendues au Seigneur!

5.

» Christ leva l'étendard de sa croix et envoya douze messagers sur la terre; il les revêtit d'une force céleste qui les fit triompher de l'erreur. Pierre soumit Rome, le sage Paul convertit les



Grecs, André fut vainqueur à Patras, Thomas dans l'Inde, Matthieu dans l'Ethiopie, Simon et Jude en Perse, Jacques à Jérusalem, mais il repose maintenant dans la Galice. Jean prêcha avec onction à Ephèse, et de sa tombe sort une manne céleste qui, de nos jours encore, guérit bien des douleurs. Une foule d'autres martyrs, qu'il serait trop long de nommer, scellèrent de leur sang la volonté du Christ, et, par de rudes travaux, arrivèrent au Seigneur qui maintenant les comble de gloire.

6.

» Les Francs, ces fils de Troie, doivent rendre grâces à Dieu qui leur a envoyé tant de saints, réunis surtout à Cologne où reposent les guerriers de Saint Maurice, et les onze mille vierges immolées pour le Christ, et tant de vénérables évêques qui ont opéré des miracles, comme on le dit de saint Annon ; louons-en le Sauveur par nos chants !

7.

» Il fut évêque consacré à Cologne. Dieu soit loué que la plus belle de toutes les villes d'Allemagne ait eu pour chef l'homme le plus vertueux que le Rhin ait vu sur ses bords! Ainsi la ville voit sa gloire rehaussée par l'éclat d'une domination si sage, et la vertu du saint est d'autant plus célèbre qu'il gouverna une si noble cité. Si Cologne est illustre parmi les villes, saint Annon fut digne de sa grandeur.

8.

» Voulez-vous connaître l'origine des cités? Remontez avec moi dans le sombre paganisme, car c'est là que commença leur force. Ninus fut le premier homme qui entreprit la guerre : il saisit, dans sa soif pour la gloire, le bouclier et la lance, le haubert et la cuirasse; s'armant pour le combat, il durcit l'acier des casques et commença des invasions hostiles. Jusque là les hommes étaient paisibles; chacun cultivait son champ sans s'occuper de celui des autres, ils ignoraient le métier des armes, et Ninus s'en réjouit dans son cœur

9.

» Ninus apprit à ses guerriers à supporter les travaux, à chevaucher en armes, à affronter les périls, à lancer et à parer les traits. Il ne leur laissa point de repos qu'il n'eût conquis tout le pays d'Asie. Il y construisit une ville, large d'une journée de marche, longue de trois, il y fonda une vaste puissance et l'appela, d'après son nom, Ninive, où plus tard la baleine rejeta le prophète Jonas.

10.

» Sa femme fut Sémiramis qui fit construire l'antique Babylone avec les briques que brulèrent les géants, quand l'audacieux Nimrod leur conseilla dans sa folie d'élever, contre la volonté de Dieu, une tour de la terre jusqu'au ciel. Le Seigneur les en empêcha lorsque, par sa puissance, il les divisa dans les soixante-dix langues qui existent

encore dans le monde. Avec les débris de ce colosse, Sémiramis bâtit un mur carré, de soixante-quatre lieues d'étendue; la tour s'élevait encore à quatre mille toises. Dans cette ville les rois s'illustrèrent; elle fut le siége de puissants Chaldéens, qui, après avoir dévasté maints pays, brulèrent enfin Jérusalem.

11.

» Ce fut le temps où parla le sage Daniel, où il raconta comment il avait vu en songe les quatre vents du globe luttant au-dessus des mers, et comment du sein des mers sortirent quatre animaux terribles. Les vents sont les quatres anges qui veillent sur tout le globe, les animaux sont les quatres monarchies qui devaient embrasser le monde entier.

12.

Le premier animal était une lionne douée de l'intelligence humaine. Elle marquait tous les rois de Babylone dont la puissance et la sagesse assurérent la gloire de leurs états.

13.

» L'autre animal était un ours sauvage, armé de trois rangs de dents; il brisait tout obstacle et l'écrasait entre ses griffes. Il indiquait les trois royaumes qui commencèrent à tout soumettre dans le temps où Cyrus et Darius subjuguèrent l'empire d'Assyrie, où ces deux puissants rois détruisirent Babylone.

14.

» Le troisième animal était un léopard pourvu de quatre ailes d'aigle, symbole du grec Alexandre, qui parcourut la terre avec ses quatre armées, jusqu'à ce qu'il vit les colonnes d'or qui lui marquaient l'extrémité du monde. Il pénétra dans les déserts de l'Inde, où il conversa avec deux arbres; porté par deux griffons, il monta dans les airs; renfermé dans un bocal de verre, il se fit plonger dans l'océan. Alors ses serviteurs perfides jetèrent au loin les chaines en s'écriant : « Si tu cherches les merveilles, nage au fond de l'abime. » Il vit alors flotter devant lui des monstres marins, moitié poissons, moitié hommes, et grande était sa surprise.

15.

» Le sage roi pensa alors comment il se sauverait de ce danger; le flux le portait vers le fond, où le verre lui laissa voir mille merveilles, jusqu'à ce que de son sang il teignît la mer impétueuse. A peine eut-elle reçu ce sang, qu'elle rejeta le roi sur le rivage. Ainsi il retourna dans son royaume où il fut reçu avec joie par les Grecs. Il fit encore bien des choses merveilleuses et s'empara des trois quarts du globe.

16.

» Le quatrième animal était un sanglier, symbole des intrépides Romains. Ses griffes étaient de fer; qui eût pu le saisir? Ses dents étaient de fer; qui eut pu le dompter? Ce sanglier sauvage indi-

quait bien que la liberté devait régner à Rome. Il portait dix cornes avec lesquelles il renversait ses ennemis ; sa force était irrésistible, et Rome soumit le monde entier.

17.

» Les dix cornes marquaient dix souverains qui marchèrent à la guerre avec Rome. La onzième corne s'élevait jusqu'au ciel et les astres luttaient contre elle ; elle avait des yeux et une bouche, chose inouïe dans tout autre temps. Elle prononçait des blasphèmes contre Dieu qui sut bientôt en tirer vengeance. Ce signe indiquait l'Antichrist, qui est encore à venir dans ce monde, et que Dieu, par sa puissance précipitera dans les enfers. Ainsi fut accompli tout le songe, comme l'avait prescrit l'ange céleste.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Messieurs,

Continuons la traduction du poème commencé dans la dernière séance, le *Panégyrique de saint Annon.*

18.

» Les Romains inscrivirent sur une table d'or trois cents sénateurs pour protéger les mœurs, pour veiller et le jour et la nuit à la défense de l'honneur national. Après eux vinrent les généraux, parce que Rome ne voulait point de rois. Ce fut alors qu'elle envoya César, d'après lequel sont appelés les empereurs, à la tête de légions nombreuses pour soumettre la terre d'Allemagne. César y combattit plus d'une année, parce qu'il ne pouvait parvenir à soumettre des ennemis aussi opiniâtres. Enfin il les reçut à discrétion, et ce fut la cause de sa grandeur.

19.

» Au milieu des montagnes il lutta contre les Souabes, dont les ancêtres étaient venus en trou-

pes nombreuses à travers l'étendue des mers. Ils avaient placé leurs tentes auprès du mont Suébo, d'où leur fut donné le nom de Souabes : peuple sage dans les conseils, habile dans la parole, souvent éprouvé pour sa valeur guerrière, toujours prêt à user de ses armes, qui toutefois fléchirent devant César.

20.

» Quand la Bavière s'opposa à sa marche, il assiégea la ville de Ratisbonne. Il y trouva des casques et des cuirasses et maint brave guerrier qui défendait les murs. Quels hommes étaient ces guerriers, nous le voyons par les récits payens, où les mots *noricus ensis* signifient une épée bavaroise, et l'on prétend que jamais nulle épée n'a mieux mordu à travers un casque. Ce fut la sauve-garde de ce peuple, dont les ancêtres vinrent jadis de l'Arménie, de cette contrée où Noé sortit de l'arche après que la colombe voyageuse eut rapporté la branche d'olivier. Les traces de l'arche existent encore sur la cime du mont Ararat, et l'on dit qu'il se trouve, bien loin encore, des peuples qui parlent allemand du côté de l'Inde. Les Bavarois aimèrent toujours la guerre, et la victoire de César lui coûta des flots de sang.

21.

» L'inconstance des Saxons lui donna beaucoup de peine; lorsqu'il croyait les avoir subjugués, ils se levaient de nouveau contre lui. Ils descendaient, dit-on, des guerriers d'Alexandre, qui parcourut le monde entier en douze ans; lorsqu'il

mourut à Babylone, quatre de ses généraux se partagèrent l'empire et prirent le titre de rois; les autres errèrent jusqu'à l'Elbe où les Thuringiens s'opposèrent à eux. Comme ceux-ci nommaient *saxes* les grands couteaux avec lesquels ces guerriers les vainquirent dans une attaque perfide, au moment de conclure la paix, ils reçurent de ces couteaux le nom de Saxons. Malgré toute leur résistance, ils durent se soumettre aux Romains.

22.

» César parvint alors à ses anciens alliés, aux nobles Francs, dont les ancêtres descendaient comme lui de l'antique ville de Troie détruite par les Grecs. Dieu ayant prononcé entre les deux armées, plusieurs des Troyens survécurent, tandis que les Grecs furent bannis de leur patrie. Car, pendant les dix années du siége, leurs femmes contractèrent de nouveaux liens et conspirèrent contre la vie de leurs maris. C'est ainsi que périt le roi Agamemnon; c'est ainsi que les autres subirent de longs revers, et que les guerriers d'Ulysse furent dévorés par le Cyclope. Ulysse s'en vengea par les armes en lui crevant l'œil dans son sommeil. La race des Cyclopes, établie en Sicile, était haute comme un arbre et n'avait qu'un œil au front; maintenant le Seigneur les a bannis loin de nous au milieu des forêts de l'Inde.

23.

» Les Troyens errèrent au loin dans le monde, en cherchant un nouveau séjour. Hélénus, un des chefs vaincus, épousa la veuve de l'intrépide Hec-

tor et posséda avec elle dans la Grèce une partie de l'empire de ses ennemis; là il fonda une nouvelle Troie, qui subsista long-temps après lui. Antenor était parti d'avance, parce qu'il prévoyait la chute de Troie; il fonda la ville de Patavie, auprès de la rivière Timave. Énée choisit l'Italie, et, lorsqu'il trouva la truie et ses trente petits, il fonda la ville d'Albe, premier berceau de Rome. Francon s'établit avec les siens beaucoup plus loin, sur les bords du Rhin; là il fonda une petite Troie et donna au torrent le nom de Sante, d'après le fleuve de sa patrie. Le Rhin, ils le prirent pour la mer; et bientôt s'accrurent les tribus Frankes, qui finirent par se soumettre à César après une courageuse résistance.

24.

» Quand César voulut retourner à Rome, les Romains refusèrent de le recevoir; ils dirent que, par son ambition il avait perdu une grande partie de l'armée, qu'il avait transgressé leurs ordres en retenant si long-temps les soldats. Irrité, il retourne dans la terre d'Allemagne où il avait trouvé tant de héros; il s'adresse aux chefs du pays, leur expose ses dangers, leur offre des trésors, leur promet de réparer tout le tort qu'il leur a fait.

25.

Dès qu'ils surent son désir, ils se réunirent tous; de la Gaule et de la Germanie ils vinrent en troupes nombreuses, couverts de casques brillants, de fortes cuirasses, de vastes boucliers. Ils se répan-

dirent comme un torrent dans le pays; ils approchèrent de Rome, et la crainte saisit les Romains lorsqu'ils virent briller tant de guerriers illustres, lorsqu'ils les virent lever l'étendard. Ils tremblèrent pour leurs jours; Caton et Pompée quittèrent Rome, le sénat tout entier s'enfuit plein d'épouvante. César les poursuivit, en les combattant sans relâche, jusqu'à la terre d'Égypte où se ralluma la guerre.

26.

» Qui pourrait compter la multitude qui s'élança de l'Orient contre César, ainsi que la neige couvre la cime des Alpes de ses masses et de ses tourbillons, ainsi que la grêle jaillit du sein des nuages ! Il s'avança contre eux avec une armée moins forte, et là commença, selon l'histoire, la plus terrible bataille qui ait eu lieu dans le monde.

27.

» Ah ! quel fut le fracas des armes, le choc des coursiers, le son des trompettes ! Comme on vit couler des flots de sang, comme on entendit mugir la terre, quel éclat éblouit tous les yeux pendant que l'élite des guerriers frappait du glaive ! Les légions tombèrent inondées de sang, leurs casques se brisèrent; les guerriers de Pompée périrent sous les coups victorieux de César.

28.

» Le héros se réjouit de posséder tant d'états ; il retourna à Rome avec une grande puissance, et les Romains, en le recevant, établirent la cou-

tume nouvelle de se soumettre à la volonté d'un seul. Ce fut lui qui en eut tout l'honneur, car il régna dès lors sans partage. Il fit adopter cette coutume aux Germains, et, ouvrant le trésor public, il en tira des dons précieux, de l'or et des parures qu'il remit à ses compagnons d'armes. Depuis ce moment les guerriers germains ont été aimés et respectés à Rome.

29.

» A la mort de César l'empire échut à son neveu, au noble Auguste, dont le nom se retrouve dans la ville d'Augsbourg fondée par son beau-fils Drusus. Alors fut envoyé Agrippa pour administrer le pays et pour fonder une ville qui pût en imposer au peuple : ce fut Cologne, qui eut depuis beaucoup de maîtres, mais qui d'après lui fut appelée Agrippine.

30.

» Dans cette ville venaient souvent les gouverneurs romains, quoiqu'ils eussent d'autres villes dans cette contrée. Worms et Spire avaient été construites lorsque César subjugua les Francs et qu'il voulut fortifier les bords du Rhin. Mayence était un château fort que plusieurs guerriers agrandirent, où est placé maintenant le sacre des empereurs et le siége révéré du pape. Metz fut fondé par Métius, officier de César. Trèves était une ville ancienne enrichie par la puissance romaine; c'était là que, dans des tuyaux de pierre, on gardait sous le sol le vin délicieux destiné aux seigneurs de Cologne qui jouissaient d'une haute autorité.

31.

» Au temps d'Auguste il arriva que Dieu jeta un regard du haut du ciel : alors naquit un roi possesseur de la vertu divine, Jésus-Christ le fils de Dieu, né de la sainte vierge Marie. Des signes miraculeux se montrèrent aussitôt à Rome: une huile pure jaillit de la terre et coula au loin sur le sol, un cercle rouge de feu et de sang entoura le disque du soleil; car alors approchait pour notre salut le nouvel empire qui devait couvrir le monde.

32.

» Saint Pierre, le messager céleste, brisa à Rome la puissance du démon ; il éleva le signe divin de la croix et consacra la ville au Sauveur. De là il envoya pour convertir les Francs trois hommes pieux, Euchaire, Valère, et un troisième qui mourut en chemin. Les deux autres vinrent l'annoncer à Pierre, qui leur remit son bâton pastoral. Ils le placèrent sur le tombeau de Materne, en lui commandant au nom de saint Pierre de se réveiller du sommeil de la mort et de les accompagner chez les Francs. Dès qu'il entendit le nom de son maître, Materne leur obéit : sortant de la terre entrouverte, selon la volonté de Dieu, il saisit le gazon et quitta le tombeau où il avait reposé quarante jours. Sa vie fut prolongée de quarante années. Ces saints hommes prêchèrent d'abord à Trèves; ils convertirent ensuite Cologne, qui eut pour premier évêque celui qui était ressuscité des morts.

33.

» Ils soumirent ainsi au service du Seigneur un grand nombre de Francs dans une plus noble guerre que celle que leur avait livrée César : ils leur apprirent à triompher du péché et à devenir des serviteurs de Dieu. Leurs principes furent fidèlement maintenus par les évêques qui siégèrent après eux au nombre de trente-trois, jusqu'à l'épiscopat de saint Annon. Sept d'entre eux sont des saints vénérables, qui brillent à nos yeux comme sept astres dans la nuit. L'astre de saint Annon est pur et radieux, sa gloire s'unit aux autres gloires comme l'améthyste placé dans une bague précieuse.

34.

» Cet homme si excellent, prenons-le pour modèle, qu'il soit pour nous un miroir de vérité et de vertu. Depuis que l'empereur Henri III lui donna sa confiance et que la volonté de Dieu fut accomplie par son installation solennelle à Cologne, il a marché plein de force au milieu de son peuple. Ainsi que le soleil suspendu dans les airs éclaire à la fois le ciel et la terre, ainsi l'évêque Annon marchait entre Dieu et les hommes. Sa vertu était si influente au palais que tout l'empire obéit à ses ordres, tandis qu'il servait Dieu avec la dévotion d'un ange. Il sut s'assurer cette double gloire, qui lui valut la vraie domination.

35.

» Sa bonté était connue de beaucoup de gens ;

apprenez quel fut son caractère : il était franc dans ses paroles, imperturbable dans la vérité ; auprès des grands, il était comme un lion ; auprès des malheureux, comme un agneau paisible. Il était plein de sévérité pour le vice, plein de douceur pour la vertu, les veuves et les orphelins le bénissaient ; il était éloquent pour prêcher et absoudre, et, telle était son onction divine, qu'elle pénétrait tous les cœurs mortels. Annon était cher au Seigneur, et le diocèse de Cologne fut heureux tant qu'il mérita d'avoir un tel évêque.

36.

» La nuit, quand le sommeil couvrait la ville, le bon pasteur se levait, et, dans sa piété sainte, il allait visiter mainte église, et soulager par ses aumônes maint pauvre sans asile, qui l'attendait dans le temple du Seigneur. Quand une femme avec son pauvre enfant gémissait abandonnée du monde, l'évêque allait lui-même lui préparer un lit ; ainsi il fut vraiment le père des orphelins, ne cessant de leur être secourable, et le Seigneur l'en a récompensé.

37.

» Le bonheur régna dans tout l'empire quand le digne prélat rendait la justice, quand il éleva pour le trône le jeune Henri. Le bruit de sa justice se répandit au loin : les rois de Grèce et d'Angleterre lui envoyèrent des dons ; ainsi firent ceux de Danemark, de Flandre et de Russie. Il acquit ainsi maint trésor pour Cologne et orna de toutes parts les églises. Lui-même il éleva quatre tem-

ples à la gloire du Seigneur ; le cinquième est Siegeberg, sa ville chérie, où se trouve maintenant son tombeau.

38.

» Mais pour sauver son âme de la séduction des honneurs, Dieu agit envers lui comme l'orfèvre qui veut faire une agraffe précieuse. Il commence par épurer l'or dans la flamme, il le relève par la perfection du travail, par l'extrême finesse des filets, par les soins nombreux qu'il emploie à polir et à colorer les joyaux; c'est ainsi qu'il plut au Seigneur de préparer saint Annon par mainte épreuve.

39.

» Souvent les grands du pays se levèrent contre l'évêque, mais Dieu tourna tout à sa gloire; souvent il fut trahi par ceux qui devaient le défendre, ou méprisé de ceux qu'il avait promus aux honneurs. Enfin ils ne craignirent pas même de l'expulser de la ville par les armes, comme jadis Absalon bannit le pieux David; c'était le renouvellement du même crime. Le bon évêque souffrit bien des maux, bien des peines, en digne imitateur du Christ, et Dieu l'en récompensa du haut du ciel.

40.

» Alors commença la lutte terrible où tant d'hommes ont perdu vie, lorsque l'empire de Henri IV fut troublé, lorsque le meurtre, le pillage, l'incendie dévastèrent les églises et les campagnes, depuis le Danemark jusqu'en Calabre, depuis la Franconie jusqu'en Hongrie. Ceux à qui personne

ne pourrait résister s'ils voulaient s'unir loyalement, firent la guerre à leurs neveux et à leurs proches; l'empire tourna ses armes contre son propre cœur, et, de son bras victorieux, il se vainquit lui-même. Les restes des Chrétiens gisaient sans sépulture, en proie aux loups sinistres, aux hôtes rugissants des forêts. Ne pouvant espérer de faire cesser le mal, saint Annon souhaita de ne plus vivre.

41.

» Il allait à Salfeld en Thuringe lorsque Dieu se manifesta à ses yeux : un matin, à neuf heures, le ciel s'ouvrit pour lui, il vit une gloire céleste qu'il ne put révéler à aucun homme; mais, lorsqu'au milieu de la route il se prosterna en prières, sa force s'accrut tellement qu'il fallut lui atteler seize chevaux. Il eut alors une vision de l'avenir, et depuis ce temps il tomba malade.

42.

» Une nuit saint Annon se vit lui-même entrant dans une salle magnifique, dans un palais merveilleux, tel qu'on doit se figurer le ciel. Il le vit en songe tout couvert d'or, éblouissant de pierreries, retentissant de cantiques d'allégresse. Là brillaient une foule d'évêques, semblables à des astres radieux : on y voyait l'évêque Bardon, saint Héribert, avec son auréole, et beaucoup d'autres prélats vénérables, n'ayant tous qu'un vœu, qu'une pensée. Un siége magnifique était vide: saint Annon se réjouit de cette marque d'honneur; il ren-

dait grâce à Dieu, espérant s'y asseoir, espérant arriver à ce siége désirable, mais les autres prélats l'en empêchèrent parce qu'il avait une tache sur son cœur.

43.

» L'un d'eux se leva, Arnold, jadis évêque de Worms, et, prenant saint Annon par la main, il le conduisit à l'écart. « Console-toi, lui dit-il avec douceur, fidèle serviteur du Très-Haut! Efface cette tache : car c'est pour toi qu'est réservé ce siége éternel. Dans peu d'heures ces bienheureux t'accueilleront avec joie, mais tu ne peux encore rester au milieu d'eux. Christ vient de te montrer quelle pureté ils exigent; tu seras comblé d'honneurs et de bénédictions. » Saint Annon s'affligea vivement d'être forcé de retourner sur la terre, et, si la vision n'eût aussitôt disparu, il n'aurait pas, pour le monde entier, voulu quitter le paradis; tant est grande la béatitude céleste à laquelle, vieux et jeunes, nous devons aspirer! Réveillé de son sommeil, il sut bien ce qu'il avait à faire : il pardonna aux habitants de Cologne, quelque dignes qu'ils fussent de sa haine.

44.

» Quand vint le moment suprême où Dieu voulut le récompenser, il fut châtié comme jadis le pieux Job : des pieds à la tête, ses membres furent une plaie; ainsi s'éleva cette âme vertueuse au-dessus des misères humaines, au-dessus de ce corps périssable vers le bienheureux paradis. La terre reçut ses membres, son esprit monta dans le

ciel, où notre souvenir doit le suivre, où nous espérons nous-mêmes parvenir.

45.

» Arrivé en présence de Dieu, à la béatitude éternelle, le généreux prélat a agi envers nous comme l'aigle envers ses petits dont il guide le premier essor: il plane avec majesté, il s'élève au-dessus des montagnes, et ses aiglons le suivent avec joie. C'est ainsi qu'il a voulu nous apprendre par quelle route nous devions le suivre, il a voulu nous faire connaître quel bonheur on goûte dans le ciel; sur le tombeau où l'on le croyait mort, il a opéré de glorieux miracles, les malades et les infirmes ont reçu de lui la santé.

46.

» Arnold, un noble chevalier, avait un vassal nommé Volprecht, qui perdit par une faute la faveur de son maître. Alors, se détournant de Dieu, il eut recours au démon et l'appela en aide contre Arnold. Un soir, qu'à la recherche de son cheval il traversait un champ solitaire, le démon apparut à ses yeux et lui interdit toute œuvre chrétienne. Il lui défendit surtout de divulguer son apparition; ajoutant que, s'il en parlait à un seul homme, il serait brisé en pièces, s'il voulait au contraire le suivre, il deviendrait son protecteur. Ces menaces et ces promesses entraînèrent le méchant vassal, il se fia à l'ennemi des hommes et ne tarda pas à s'en repentir.

47.

» Le lendemain il chevauchait auprès d'Arnold,

comptant sur la promesse du démon, et bientôt, par de mauvais discours, il se mit à renier le Seigneur, à blasphêmer les saints, sacrilège téméraire ! Enfin, le méchant homme commença à outrager saint Annon, disant qu'il savait tout, que tout n'était que honte et déception; l'évêque avait toujours vécu dans le péché, comment donc pouvait-il faire des miracles ? Mais bientôt ces outrages furent punis; car soudain son œil gauche s'écoula comme de l'eau. L'incrédule refusa de rentrer en lui-même; et soudain, punition nouvelle ! un coup à la tête le renversa à terre et son œil droit jaillit comme un trait. Tombant alors sur l'herbe, il cria au secours. Tous les autres saisis d'épouvante se signèrent en invoquant Dieu.

48.

» Arnold fit aussitôt chercher des prêtres qui conduisirent cet homme dans une église et lui apprirent à se confesser. Enfin il supplia saint Annon de lui faire grâce, de lui rendre la santé. Alors tous les assistants furent témoins d'un éclatant miracle : sous ses paupières naquirent deux nouveaux yeux, et aussitôt il recouvra la vue, tant est grande la puissance de Dieu !

49.

» Nous savons comment autrefois s'ouvrit le gouffre de la mer quand Moïse conduisit les Israélites de pied sec à travers les eaux; comment il les mena vers cette terre fortunée, ce pays des élus où des ruisseaux de lait coulaient entre des ruisseaux

de miel, où l'huile et l'eau limpide jaillissaient des rochers, où la manne pleuvait du ciel, où tous les biens étaient en abondance. Dieu donna au pieux Moïse des signes merveilleux de sa protection; cependant sa propre sœur osa s'élever contre lui. Quelle lèpre la couvrit à l'instant! Mais aussitôt son frère eut pitié d'elle. Ainsi saint Annon eut pitié de cet homme; il lui fit recouvrer la santé, afin que nous aussi nous reconnaissions la bonté de Dieu, qui récompense ce qu'on dit à l'honneur de ses saints et qui nous mène par sa main secourable vers le bienheureux paradis. »

Je n'alongerai par aucune réflexion cette citation un peu longue en elle-même; mais j'ai cru devoir vous exposer en entier le monument le plus remarquable de l'époque qui précéda immédiatement l'âge d'or de la poésie héroïque en Allemagne.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Messieurs,

Nous avons considéré la littérature allemande dans les premiers temps de son existence; nous l'avons vue, muette et débile sous les tristes règnes des rois Mérovingiens, se développer comme l'enfant qui vient de naître, acquérir de la force, du mouvement, des couleurs, et paraître enfin sous l'empire de Charlemagne dans tout l'éclat d'une enfance pleine d'avenir. Cette époque de verve et de naïveté, de zèle studieux et de bravoure martiale, qui marqua le passage du huitième au neuvième siècle, ne dura malheureusement qu'un instant. Sous la domination toujours agitée, toujours chancelante des rois Carlovingiens, l'amour de l'étude se soutint, il est vrai, mais l'imagination perdit son élan sous le poids d'une réalité accablante; la vie, pour échapper aux excès et aux désastres continuels de la guerre, devint religieuse et monastique et se déroba aux inspirations du monde. Aussi quand, après bien des luttes, l'Allemagne conquit sa liberté, la veine poétique était éteinte en elle et ne put se ranimer de

long-temps. C'est ainsi que, sous deux dynasties, s'ecoulèrent deux siècles de ténèbres, lent et pénible développement d'une adolescence sans vigueur. Enfin sonna l'heure de la gloire, heure de folie sublime et de saint enthousiasme, dans laquelle l'Europe affaiblie par ses luttes, déchirée par ses propres armes, courut au tombeau du Sauveur pour combattre, mourir et revivre. Sa renaissance fut celle de la jeunesse, d'une jeunesse forte, active, généreuse, dont les fruits, fécondés par le ciel de l'orient, vinrent éclore dans le Languedoc et la Provence, et se répandirent de là sur le sol de l'Allemagne qui tout-à-coup vit naître son âge d'or.

C'est cet âge si brillant, si justement célèbre que je dois essayer maintenant de vous esquisser, en le considérant sous sa forme politique et littéraire, sous le double rapport des faits et des idées, des scènes historiques et des œuvres du génie: tableau qui acquiert pour l'Allemagne un degré d'importance d'autant plus grand que cette jeunesse rayonnante de gloire est placée entre deux âges stériles, et qu'après elle surtout suit une longue inertie, une longue corruption du bon goût, qui ne s'arrête qu'à l'entrée de notre siècle où la littérature allemande atteint son âge viril.

L'histoire de cette période remarquable, qui s'étend du douzième au quatorzième siècle, a été tracée, dans le temps même des événements, par un grand nombre d'annalistes latins dont les plus distingués sont l'évêque Otton de Freysingen, Conrad d'Ursperg, Radewig et Helmold.

La puissance impériale, absolue sous les Carlovingiens, élective sous la maison de Saxe, tendait de nouveau vers l'absolutisme sous la maison de Franconie; quand la mort de l'empereur Henri V, en 1125, vint délivrer les princes allemands d'un joug devenu trop pesant. Résolus de ne plus se donner un maître, mais seulement un guide et un appui, ils exclurent des suffrages la noblesse inférieure, et, dans une assemblée d'élite, ils choisirent pour empereur le duc Lothaire de Saxe dont la modération leur causait peu d'ombrage. Lothaire était un prince loyal et brave, politique peu profond, défenseur exclusif du clergé, auteur de quelques réformes utiles, mais inhabile à manier les esprits. Il réussit à la vérité par son courage à abaisser l'orgueil de ses rivaux, mais il ne sut pas assurer à la dignité impériale la haute prééminence qui lui était due. Ce fut sous son règne qu'éclatèrent les premiers germes de la longue lutte des Welfes et des Waiblings, représentés par les ducs de Bavière et de Souabe, l'un soutenu, l'autre combattu par l'empereur. Lothaire fit plusieurs guerres heureuses, mais toujours sa bonté naturelle lui faisait perdre les fruits de la victoire, et il mourut enfin à son retour d'Italie où il venait de vaincre les Normands, tantôt ennemis, tantôt auxiliaires de la puissance pontificale.

Son gendre, le duc de Saxe et de Bavière, possédait une autorité imposante qui tourna contre sa propre élévation; car les princes de l'empire, craignant qu'il ne leur enlevât leurs priviléges, portèrent les yeux sur la maison de Hohenstaufen

qui gouvernait la Souabe et la Franconie, et proclamèrent empereur le chef de cette famille sous le nom de Conrad III. Avec ce prince, monté sur le trône en 1137, commence la domination de cette race illustre, dont la gloire repose moins encore sur des vertus guerrières ou des actions d'éclat que sur la culture de l'esprit et les nobles encouragements donnés aux lettres. Le commencement du règne de Conrad fut marqué par sa lutte contre la puissante maison des Welfes, et par l'agrandissement des états d'Autriche et de Brandebourg, augmentés de conquêtes sur les Slaves. Mais l'attention de l'empereur fut bientôt détournée de l'Allemagne par les grands événements qui se préparaient en Orient.

Le royaume de Jérusalem, fondé dans la première croisade et soutenu à son origine par l'enthousiasme de la foi et de la victoire, n'avait pas de forces suffisantes pour résister long-temps à ses ennemis. Aussi les attaques continuelles des Musulmans le menaçaient-ils d'une ruine prochaine, quand le pape, secondé par l'éloquence du célèbre Bernard de Clairvaux, fit prêcher dans toute l'Europe une seconde croisade à laquelle prirent surtout part les Français et les Allemands. Ces derniers se partagèrent en trois armées, dont l'une combattit les Slaves payens dans la Poméranie, l'autre, les Arabes en Portugal, tandis que l'empereur partit à la tête de la troisième, après avoir fait publier une trêve générale dans toute l'Allemagne. Arrivé à Constantinople et à Nicée, il se réunit aux troupes françaises de Louis-le-Jeune: mais bientôt la mésin-

telligence éclata entre les deux armées; les fatigues et les maladies les épuisèrent, le siége de Damas fut levé, et cette expédition si formidable revint en Europe, dispersée, presque anéantie, mais rapportant toutefois, à défaut d'avantages matériels, les germes précieux de civilisation qui devaient se développer dans ce siècle. Conrad mourut en 1152, après avoir assez affermi sa puissance pour que la couronne passât après lui, du consentement des grands de l'empire, à son neveu Frédéric Ier de Souabe, surnommé Frédéric Barberousse.

Ce prince, entouré de l'affection des Allemands avant même son avénement au trône, se montra digne des hautes espérances que ses qualités avaient fait concevoir. Son premier soin fut d'arrêter la guerre civile qui déchirait alors l'Allemagne, en assurant au chef des Welfes, Henri-le-Lion, la tranquille possession de la Bavière et de la Saxe. Appelé ensuite comme médiateur dans la contestation de deux princes danois, et plus tard dans celle de plusieurs chefs polonais et bohêmes, il affermit son autorité dans le nord et put porter tous ses soins sur l'Italie. Dans ce pays, long-temps abandonné à lui-même et presque affranchi du pouvoir des empereurs, Milan et Rome travaillaient avec ardeur à s'assurer une complète indépendance. Frédéric, dans plusieurs expéditions successives, dompta Milan et finit par la détruire, pendant qu'il luttait contre Rome avec autant d'habileté que de constance. La déclaration qui, à sa demande, fut faite contre le pape par les évêques

prouve la révolution qui s'était opérée dans les idées du clergé allemand. Ils déclarèrent : « que l'empereur avait eu raison de dire, en prince fidèle et orthodoxe, que sa couronne relevait de Dieu seul et de l'élection des princes de l'empire; que Dieu ayant agrandi l'Église avec le secours du pouvoir temporel, c'était agir contre sa volonté que de chercher à abaisser ce pouvoir. » Frédéric, ainsi soutenu contre la jalousie pontificale, respecté en Allemagne, obéi en Bohême et en Pologne, voyait s'ouvrir devant lui un avenir de paix et de prospérité, quand une nouvelle révolte des Milanais, qu'il avait traités avec trop de rigueur, et l'abandon de Henri de Saxe qui lui refusa le secours de ses troupes, lui firent essuyer une défaite suivie d'une paix défavorable. Ce fut dans ce moment difficile que Frédéric se montra vraiment grand, luttant avec courage contre l'adversité, et reprenant par sa valeur personnelle tout l'ascendant que lui enlevait la fortune. De retour en Allemagne, il attaque le duc de Saxe, le poursuit à outrance, le force à se soumettre et à consentir au démembrement de ses vastes possessions. La puissance impériale ainsi consolidée par un partage plus égal des provinces, Frédéric eut la satisfaction d'unir son fils à l'héritière du royaume de Sicile, nouveau gage de la splendeur de sa maison. En même temps un grand événement vint réveiller son ardeur guerrière. Jérusalem, depuis long-temps menacée, venait de tomber au pouvoir de Saladin. Aussitôt, à l'appel du pape, l'Europe s'émeut et prend les armes; trois rois, tous trois

guerriers illustres, s'avancent à la tête de leurs armées, et, pendant que Philippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion font flotter les bannières de France et d'Angleterre sur les côtes de Sicile et de Chypre et dans les îles de l'Archipel, Frédéric Barberousse, à la tête d'une armée nombreuse, bat les Turcs dans l'Asie-Mineure et se prépare à continuer ses conquêtes, lorsqu'il meurt tout-à-coup en se baignant dans le Cydnus. Ainsi se trouva arrêtée cette expédition menaçante que la mésintelligence de Philippe et de Richard, après la prise de Ptolémaïs, finit par faire échouer entièrement. Jérusalem resta au pouvoir des infidèles, et la seule trace que cette troisième croisade laissa en Palestine fut la création d'un ordre de chevalerie allemand qui, sous le nom d'ordre teutonique, se consacra, à l'exemple des hospitaliers et des templiers, à la défense des pélerins chrétiens. Mais elle produisit, comme les deux précédentes, des fruits abondants de civilisation et de lumières, et si la mort subite de Frédéric Ier l'empêcha de jouir des heureux développements que le génie de l'Allemagne avait pris sous son règne et qui tendaient à s'accroître tous les jours, cette impulsion qu'il avait su donner, dont il avait compris la portée, se maintint sous les princes de sa famille qui régnèrent à l'abri de son nom.

Le premier d'entre eux fut son fils Henri VI qui, appelé au trône après son père dans l'année 1190, entouré de l'affection et du respect que laisse dans tous les cœurs le souvenir d'un grand homme, affaiblit ces précieux avantages et l'ascendant per-

sonnel que lui donnaient ses talents, par la dureté et l'égoïsme dont il ne cessa de faire preuve soit envers les Italiens, soit envers les Allemands, soit surtout envers Richard d'Angleterre. Celuici, vrai chevalier errant, téméraire, aveugle dans sa bravoure, avait offensé en Palestine le duc d'Autriche qui le retint prisonnier à son passage à Vienne. Henri, loin de s'interposer en faveur d'un souverain son égal, eut la bassesse d'acheter Richard à son ennemi et de le retenir prisonnier lui-même jusqu'à ce qu'il payât une énorme rançon. Sa conduite en Italie ne fut ni plus noble ni plus loyale, et ce ne fut que par les cruautés les plus odieuses qu'il s'empara de Naples et de la Sicile, dont son mariage lui assurait l'hérédité. En Allemagne il fit redouter sa puissance sans toutefois réussir dans ses projets, et il mourut au moment où une quatrième croisade, dans laquelle dominaient les Vénitiens et les Flamands, venait de passer par la Sicile pour se rendre à Constantinople.

La mort de Henri VI, en 1197, lorsque son fils n'avait que trois ans, plongea l'Allemagne dans de graves désordres par l'élection simultanée de deux empereurs. Car, pendant que la plupart des princes donnaient leur voix à son frère Philippe de Souabe, d'autres, soutenus par le clergé, se déclarèrent pour Otton IV de Brunswick. Le pape Innocent III, en politique habile, alimenta ces funestes désordres, et la vie des deux empereurs se consuma dans une lutte inutile, aussi désastreuse pour l'Allemagne que pour eux-mêmes. Soutenus

tous deux par des forces imposantes, tour-à-tour appuyés par le pape, ils combattirent long-temps avec des chances variées, des alternatives de succès et des revers, pendant que les croisés, maîtres de Constantinople, fondaient le nouvel empire latin. Enfin Philippe ayant été assassiné au moment où il paraissait sûr de la victoire, Otton IV reconnu seul en Allemagne voulut établir son autorité en Italie. Mais de nouveaux troubles le rappelèrent bientôt dans le nord et particulièrement dans la Flandre, où il perdit contre Philippe-Auguste la mémorable bataille de Bovines. Dès lors sa puissance ne fit que décroître, son autorité fut méprisée, et il se retira dans ses états héréditaires devant Frédéric, fils de Henri VI, qui depuis long-temps gouvernait la Sicile.

Frédéric II, seul maître de l'empire aprés la mort d'Otton en 1218, époque d'une cinquième croisade des Hongrois, aussi infructueuse que les précédentes, commença par s'associer au trône son fils aîné Henri, et récompensa par de grands priviléges le dévouement que lui portait le clergé. Mais bientôt la lenteur avec laquelle il assista les croisés en Égypte, et la perte de Damiette qui en fut la suite, excitèrent contre lui l'animosité du pape; et l'excommunication dont il fut frappé ne cessa pas même lorsqu'une sixième croisade, qu'il entreprit et dirigea en personne, lui ouvrit les portes de Jérusalem. Frédéric se montra ferme au milieu du danger, et, revenant promptement en Italie, il parvint à soumettre tous ses ennemis et à rétablir son autorité. Son fils Henri, cédant aux

illusions du pouvoir, ayant osé résister à ses ordres, Frédéric le fit solennellement déposer à la diète de Mayence et le fit bannir dans la Calabre. A peine eut-il triomphé du duc d'Autriche, qui s'était soulevé contre lui, que de nouveaux troubles l'appelèrent en Italie où le pape le força à une lutte opiniâtre. Déclaré ennemi de l'Église et combattu à outrance par les croisés, il sut tenir tête à l'orage avec une fermeté inébranlable, tandis que son fils Conrad défendait vaillamment l'Allemagne, soit contre l'oppression des princes, soit contre l'invasion des Mongols déjà maîtres de toute la Russie, soit enfin contre ses compétiteurs à la couronne, le landgrave de Thuringe et le comte de Hollande. Les villes d'Allemagne, au milieu de ces désordres, cherchèrent leur sûreté en unissant leurs forces dans la célèbre ligue anséatique. Pendant ce temps, la septième et dernière croisade échouait malgré le courage de Saint-Louis; et l'empereur Frédéric II mourut en 1250, laissant son empire affaibli et divisé entre son fils Conrad IV et Guillaume de Hollande.

Ces deux princes continuèrent jusqu'à leur mort une lutte indécise et infructueuse. Conrad parvint toutefois à s'assurer le royaume de Sicile; mais, au moment où il se préparait à une nouvelle expédition en Allemagne, il mourut, empoisonné comme on le pense par Manfred son frère naturel. Guillaume continua à régner sous la tutelle du pape et du clergé. Il remporta quelques avantages en France et fut tué en

1256, dans une guerre contre les Frisons. Peu de temps après, le jeune Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe, ayant voulu faire valoir ses justes droits au trône de Sicile, périt, lâchement exécuté par les ordres de Charles d'Anjou. Avec lui s'éteignit cette illustre famille qui, au sein même des troubles et des désastres, avait su, par ses qualités chevaleresques, jeter tant d'éclat sur son siècle.

Ce siècle, sur lequel nous reviendrons pour nous y arrêter long-temps, est en effet l'époque la plus brillante de l'histoire littéraire du moyen-âge, une époque où le mouvement des passions, sans rien perdre de son activité, de son énergie, de sa cruauté même, dépouilla au moins cette grossièreté sauvage, ce farouche égoïsme qui le caractérisait, pour céder à l'impulsion de l'honneur, de la religion, de l'héroïsme. Les guerriers, réunis dans les croisades par un même élan de piété et de vaillance, apprirent à se connaître, à s'apprécier, à s'honorer d'une estime mutuelle en présence de l'ennemi commun contre lequel s'unissaient leurs efforts. Cet ennemi lui-même excitait leur bravoure par un déploiement de forces imposantes, en même temps que les civilisations grecque et arabe, qui leur apparaissaient pour la première fois, les frappaient d'une double lumière, source féconde de grandes inspirations. Aussi, de retour dans leur patrie, s'efforçaient-ils de l'embellir par leurs souvenirs, à l'imitation de ces chantres brillants qui illustraient le midi de la France; et lorsque le grand Frédéric Barberousse, ami zélé des lettres

et des arts, passa en 1154 à Turin, où l'attendait Raymond comte de Provence, entouré de ses nombreux troubadours, le pacte intellectuel fut conclu : l'Allemagne se réveilla à la poésie et s'élança avec une noble ardeur dans une nouvelle carrière d'enthousiasme et de gloire. La langue romane, fille du latin, fut aussitôt étudiée avec zèle, les poésies provençales furent traduites, imitées, souvent embellies; l'idiome souabe ou allemannique, devenu dès lors national, fut fixé et épuré par l'usage, et bientôt l'Allemagne à son tour retentit de chants chevaleresques.

Cependant les tournois, vives images de la guerre, animaient les loisirs des châteaux; les femmes, affranchies de l'esclavage, honorées, ennoblies par la foi, donnaient aux mœurs une direction nouvelle, et leur bienfaisante influence calmait l'aigreur des dissensions. Des lois d'honneur, des lois de courtoisie venaient se joindre aux lois criminelles, dont l'utile et curieux recueil fut fait dans ce siècle en Saxe et en Souabe. Les réglements d'église furent aussi rédigés sous l'autorité immédiate des papes, tandis que le droit romain continuait à être suivi et maintenu par les empereurs. L'institution de la chevalerie devint la plus sûre garantie des mœurs, puisqu'elle imposait des devoirs de conscience qu'on ne pouvait transgresser sans félonie. Aussi fut-elle une digue puissante au milieu des luttes intestines qui, à cette époque comme à toutes les autres, déchirèrent le cœur de l'Allemagne. On apprit à user de la victoire avec plus de calme, plus de dignité;

on apprit à respecter le malheur, à soulager le pauvre, à défendre l'innocence. Mais trop souvent ces idées généreuses, qui s'étaient fait jour dans tous les cœurs, furent étouffées par l'intérêt du moment, par l'entraînement d'une aveugle colère. La colère des Allemands était passée en proverbe; mais cette colère devenait noble et généreuse quand ils s'élançaient au fort de la mêlée et qu'ils prodiguaient leur vie avec joie sur le sol consacré au Sauveur. Aussi les croisades, comme on l'a dit avec raison, sont-elles toute la poésie du moyen-âge; ses grandes actions, ses pages les plus sublimes sont nées sous leur inspiration.

Avant toutefois de parler des monuments produits par cette brillante époque, nous devons porter nos regards plus avant, et considérer l'état de l'Allemagne dans la seconde moitié du treizième siècle, afin d'embrasser d'un seul coup-d'œil toutes les phases de la poésie chevaleresque.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Messieurs,

Si nous ne voulions considérer que l'âge d'or des *Minnesinger*, le moment où l'Allemagne inspirée par les croisades, exaltée à la vue de grands événements, entonna d'une voix ferme et pure ses chants de vaillance et d'amour, nous arrêterions notre esquisse historique à l'extinction de la maison de Souabe. C'est ici en effet que s'arrêtent les chefs-d'œuvre, mais non le mouvement intellectuel, qui se prolongea long-temps encore avec diverses alternatives de succès. D'ailleurs, la transition de l'une à l'autre époque est si vague, si peu déterminée, qu'il est difficile d'en saisir les limites si l'on ne considère l'ensemble du tableau. Je me trouve donc appelé dans cette leçon à continuer mon résumé rapide, qui, après avoir embrassé le douzième siècle et la première moitié du treizième, devra s'étendre maintenant jusqu'au début du quatorzième. Les principaux annalistes contemporains sont Siegfried, Volkmar et Albert de Strasbourg.

La première partie de cette époque, à dater de l'année 1256, est peut-être le temps le plus malheureux qui ait jamais pesé sur l'Allemagne. Le clergé et les princes, oubliant tout patriotisme, tout sentiment d'honneur national, ne consultant que leur égoïsme étroit, que leur haine de toute domination, rejetèrent le jeune Conradin, seul héritier légitime du trône, pour chercher dans les pays lointains un souverain purement nominal. Les uns, soutenus par le pape, élurent le prince anglais Richard de Cornouailles dont la richesse et la générosité leur promettaient d'amples récompenses, tandis que d'autres appelèrent Alfonse de Castille, dit l'Astronome. L'Allemagne, d'après le témoignage des annalistes, était alors tellement déchirée par les violences et les guerres intestines que personne ne pouvait ni résister au mal ni défendre l'innocence opprimée. Les traitres et les brigands s'emparaient de tous les biens; plus de paix, plus de sécurité, partout le meurtre et le carnage. De tous côtés s'élevaient des châteaux forts, perchés sur des rochers inaccessibles, d'où les chevaliers, avides comme des vautours, s'élançaient sur les campagnes et les villages. Le Rhin surtout, dans toute sa longueur, était bordé de ces tours féodales devant lesquelles chaque barque marchande était forcée de payer un lourd impôt, sous peine d'être pillée et incendiée. A la cruauté se joignait l'ignorance, dans laquelle retomba toute la masse de la nation que venait d'éclairer un jour plus pur. La superstition avec tous ses excès s'empara des esprits égarés,

et la confusion totale des idées présagea les maux les plus affreux.

Les deux rois que l'on venait d'élire, tous deux étrangers à l'Allemagne, ne pouvaient rien contre des désordres dont ils ne connaissaient qu'imparfaitement les causes. Richard, qui avait employé ses trésors à s'assurer les voix de la plupart des grands, paraît au moins avoir été animé d'intentions nobles et philanthropiques. « Que le feu du ciel me consume, dit-il aux députés avant de quitter Londres, si j'accepte l'offre de la couronne par ambition ou par cupidité, et si mon désir n'est pas avant tout de rétablir, avec l'aide de Dieu, la tranquillité dans votre empire et de défendre avec zèle et justice ceux qui m'ont choisi pour leur souverain! » Son arrivée en Allemagne fut en effet marquée par des efforts sincères pour le rétablissement de la paix. Il fut reçu et obéi tant qu'il put payer l'obéissance, mais, « dès que ses richesses furent épuisées, dit encore un chroniqueur du temps, les grands lui déclarèrent sans détour qu'ils aimaient ses trésors et non pas sa personne, et, lui refusant tout appui, ils l'obligèrent à quitter l'Allemagne, où son souvenir s'évanouit aussitôt que le son flatteur de son or. » Quant à Alfonse, tranquille dans son royaume où il s'occupait à observer les astres, il s'inquiétait fort peu de l'Allemagne où il ne mit jamais le pied.

Tout annonçait la ruine de ce malheureux pays, et la dissolution complète de l'empire, quand parut un de ces génies tutélaires, si rares dans les annales des nations, un de ces hommes

qui, aux vertus héroïques par lesquelles ils obtiennent le pouvoir, unissent assez de loyauté et de sagesse pour l'employer au bien de leurs semblables. Rodolfe, comte de Habsbourg, moins connu par l'étendue de ses domaines que par sa piété, sa bravoure et les nobles qualités de son âme, fut nommé roi à son insu, l'an 1273, par tous les princes d'Allemagne dont il s'était concilié l'affection. Dès que, nouveau Cincinnatus, il apprit son élévation imprévue, il conçut dans l'intérêt général un plan de gouvernement dont il ne s'écarta plus. « Aprés mon élection, écrivait-il aux princes, j'ai aussitôt songé aux moyens de rétablir la paix, afin de sauver l'Allemagne de ses désastres et de gagner le peuple en le rendant heureux. » Il ordonna que chacun pût l'approcher : « Suis-je donc devenu roi, disait-il, pour me cacher aux yeux des hommes? » Ottokar, roi de Bohême et duc d'Autriche, qui seul s'était opposé à son élection, fut forcé de se soumettre et de lui rendre hommage; mais bientôt il se révolta de nouveau, et une grande bataille fut livrée près de Vienne dans laquelle Ottokar perdit la vie. Rodolfe conféra alors, avec le consentement des états, le duché d'Autriche à son fils Albert, et s'occupa ensuite sans relâche de la pacification de l'Allemagne. Parcourant continuellement les provinces pour y rétablir l'ordre et la justice, il punit l'oppression, encouragea le commerce, rasa un nombre immense de châteaux forts qui étaient devenus les repaires du crime, et parvint par la terreur de ses armes à rétablir la tranquillité, en

même temps que par de sages ordonnances il rendait à l'empire tous les biens aliénés. « Comme on voit, dit un historien contemporain, des nuages chargés de tempêtes se dissiper et faire place au soleil, ainsi l'empire dévasté respira tout-à-coup sous Rodolfe. Le laboureur reprit sa charrue, rouillée par une longue inaction, le marchand reparut sur les routes, qui depuis long-temps lui étaient interdites, et le brigand, naguère si redoutable, s'enfuit consterné dans les bois. » Content de ce fruit glorieux de ses efforts pour la prospérité de sa patrie, il ne porta point ses vues au-delà des Alpes, comme avaient fait ses prédécesseurs, et laissa le pape et les princes d'Italie débattre entre eux leurs priviléges, dont ils n'osèrent abuser pendant sa vie. Son dernier vœu fut de voir son fils associé avec lui à l'empire, mais ce vœu lui fut refusé par les princes qui craignaient l'ambition d'Albert, et Rodolfe mourut bientôt après, en 1291, vénéré et regretté de toute l'Allemagne qui n'avait jamais été gouvernée par un monarque animé d'un patriotisme plus pur.

Adolfe de Nassau, son successeur, guerrier généreux et intrépide, mais dépourvu de modération et de prudence, dut son élévation à l'habile politique de son parent, l'archevêque de Mayence. Le commencement de son règne fut prospère: aimé et respecté en Allemagne, il étendit même son influence sur l'Italie; mais un traité imprudent qu'il conclut avec le roi d'Angleterre, une guerre désastreuse en Thuringe et la confiance qu'il accorda à des conseillers incapables, furent des cau-

ses suffisantes pour soulever tous les princes qui le surpassaient en puissance, et qui reportèrent leurs voix sur le duc Albert d'Autriche. Adolfe, sans craindre aucun danger, engagea la guerre avec ardeur, et peut-être sa rare bravoure aurait-elle triomphé de tous ses ennemis, si une blessure qu'il reçut dans un combat en 1298 ne l'eût livré sans défense aux coups d'Albert, qui le tua de sa main et lui succéda à la couronne.

Albert Ier, enorgueilli de sa puissance, fut loin de suivre l'admirable modèle que lui offraient les vertus de son père. Beaucoup moins préoccupé de l'Allemagne que de la grandeur de sa propre maison, il rechercha d'abord l'appui du roi de France, Philippe-le-Bel, dans une entrevue qui eut lieu en Lorraine, mais ensuite, menacé par le pape Boniface VIII, il rompit ses premiers engagements pour se rapprocher de la cour de Rome. Ses efforts pour se rendre absolu en Allemagne, où il était plus craint qu'estimé, échouèrent presque sur tous les points, en Franconie, en Thuringe, en Bohême, lorsqu'enfin, pour réparer tous ses revers et agrandir son propre apanage, il songea à asservir la Suisse et à l'incorporer dans ses états. Ici commence cette lutte mémorable qui a fourni tant de belles pages à l'histoire, cette lutte d'un peuple pauvre, opprimé, contre une puissance hautaine et formidable, ce serment nocturne de trois hommes, généreux défenseurs de leur patrie, ces exploits herculéens de Guillaume Tell, que rejette une critique sévère, mais que la vue des montagnes de la Suisse, de ses lacs, de sa sublime nature suf-

fit pour graver en traits ineffaçables dans l'imagination et dans le cœur. Albert ne vit que le commencement des grandes scènes de cette lutte glorieuse de l'indépendance ; car, au moment où il se préparait à se venger, il fut assassiné en 1308 par son neveu Jean de Souabe, à qui il avait refusé son patrimoine. Les voix des princes, que le roi de France chercha vainement à assurer à son frère Charles, se réunirent sur le comte de Luxembourg Henri VII, à qui sa loyauté et sa bravoure avaient concilié tous les esprits.

Ici s'éclipsent les dernières lueurs du siècle chevaleresque de l'Allemagne, où tout se revêtait de couleurs fantastiques, où la courtoisie régnait dans les cours, où l'enthousiasme ennoblissait les excès mêmes, pour faire place à un siècle plus positif et plus sérieux, où la contemplation s'efface devant la vie réelle, où l'horrible fracas des armes étouffe les chants de guerre et d'amour. La noblesse, dépositaire de la gaie science. renonçant à ces nobles pensées, à cette abnégation généreuse qui firent longtemps sa gloire et son bonheur, rejette loin d'elle une lyre impuissante qui ne lui procure ni trésors, ni domaines ; la soif du gain, l'ambition et l'orgueil deviennent les seuls mobiles de sa conduite, et la poussent, à travers les dangers, vers la victoire ou vers la mort. A peine si quelques âmes plus généreuses, qui dominent encore cette foule avide, Henri VII de Luxembourg, Louis V de Bavière, Frédéric d'Autriche, Robert, comte palatin, donnent à la noblesse dégénérée des exemples de loyauté et de grandeur. D'autres princes, tels que le rusé

Charles IV, le brutal Wenceslas, le pusillanime Sigismond, enseignent à leurs contemporains à préférer l'intérêt à la gloire, la jouissance du moment au véritable honneur. Ce triste désordre se prolongea pendant tout le cours du quatorzième siècle jusqu'à ce qu'enfin l'avénement d'Albert II d'Autriche appelât l'empire à de meilleurs destins. Cependant les idées de vertu, de nationalité, d'héroïsme cessant d'avoir les nobles pour interprètes, trouvèrent des chantres dans les classes inférieures, dans ces braves et laborieux artisans qui, sous le nom de *Meistersinger*, ont si puissamment contribué à entretenir l'esprit patriotique, et à populariser dans l'Allemagne les saines doctrines qui font son bonheur.

Toutefois cette poésie populaire satisfait beaucoup plus le cœur que le bon goût; elle appartient d'ailleurs à une époque postérieure que nous ne sommes pas appelés à traiter pour le moment, et je me hâte de revenir au siècle des *Minnesinger*, dont j'ai seulement voulu circonscrire les limites, qui s'étendent de 1150 à 1350, pour exposer à vos yeux les richesses dont abonde cet âge d'or de la poésie allemande.

VINGTIÈME LEÇON.

Messieurs,

L'école chevaleresque du moyen-âge, qui a jeté tant d'éclat sur l'Allemagne, est comprise dans les limites des trois siècles dont nous venons de tracer l'esquisse, de telle sorte qu'elle naît au douzième siècle, qu'elle grandit au treizième et s'éclipse au quatorzième, sous l'influence des graves événements qui agitaient alors l'Europe entière. Si nous cherchons à remonter aux causes qui ont produit cet élan poétique, qui ont allumé ce feu sacré dont s'enflammèrent tous les cœurs généreux, nous en retrouverons les premiers germes dans la noble énergie des hommes du nord. Ces Germains, que nous a peints Tacite, doués de force, de courage, de constance, pleins d'égards pour le sexe le plus faible, pleins de respect pour la promesse donnée, possédaient déjà les vertus chevaleresques, qui sans doute retentirent dans leurs anciens *bardits*. Mais, plus pressés d'agir que de penser, entraînés par une nécessité violente qui les poussait sans cesse de lutte en lutte, de pays en pays, de con-

quête en conquête, ils ne prirent nul soin de transmettre à la mémoire les rauques accents de leurs voix menaçantes, leurs cris de guerre, leurs chants de triomphe, premières ébauches des poëmes héroïques.

Bientôt cependant la moitié de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne tomba sous la domination des Goths, l'autre moitié sous celle des Francs, des Burgondes, des Longbards, des Suèves; la Grande-Bretagne obéit aux Saxons et aux Angles. La Germanie, source féconde des nations, couvrit ainsi l'Europe comme d'un réseau immense, et ce fut sous l'influence de son génie, sous le glaive de ses hordes belliqueuses qu'eurent lieu toutes les transformations du moyen-âge.

Cependant un autre élément, non moins puissant, non moins irrésistible, le Christianisme sous la forme romaine, principe de foi, d'unité, d'obéissance, vint se joindre à l'élément guerrier, dont il calma et régla les élans. En possession des seules sciences accessibles dans ces temps de lutte et de ténèbres, le clergé exerçait sur le peuple, sur la noblesse et sur les rois eux-mêmes un ascendant qui laissait dans ses mains toute l'étendue du domaine intellectuel, dont une vie incertaine et agitée éloigna long-temps les hommes de guerre. Ce fut ainsi que dans le silence des cloîtres naquirent tant de laborieux ouvrages, tant d'annales, tant de commentaires, tant d'écrits traditionnels et dogmatiques, indispensables à l'époque où ils parurent, quoique maintenant vides d'intérêt. C'est ainsi que la poésie héroïque, qui, sous Charlemagne, avait pris

son essor et cherchait à reproduire dans ses chants le souvenir d'une gloire toute mondaine, fit place à une tendance nouvelle sous les règnes orageux de ses successeurs. « Les couvents, dit avec raison M. de Châteaubriand, devinrent alors des espèces de forteresses, où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint; la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique, qui renaquit de la liberté religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprête et un complice dans l'indépendance des moines, qui recherchaient tout, disaient tout et ne craignaient rien. Les grandes découvertes, dont l'Europe se vante, n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare sans l'inviolabilité et le loisir du cloître; les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis, et la chaîne qui lie le passé au présent eût été brisée. » On vit ainsi pendant plus de trois siècles la littérature purement religieuse se borner presque exclusivement à l'emploi de la langue latine, sauf quelques exceptions honorables, où de saints et savants cénobites, animés d'un pur patriotisme, exprimaient en langue vulgaire les pieuses inspirations de leur âme. Mais leurs œuvres restaient monastiques, empreintes de l'austérité du cloître; elles ne pouvaient, elles ne devaient point parler le langage animé des passions; et la chevalerie, quoique vivante en Europe, quoique manifestée chaque jour par des actes dans les guerres sanglantes qui désolaient la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, n'a-

vait pas de voix, pas d'écho qui pût redire ses merveilleux exploits.

Cependant dans un coin de l'Espagne, à peu de distance des redoutables Pyrénées qui avaient vu le passage de Charlemagne, la retraite et la mort de Roland, dans le comté de Barcelone, fondé par ce puissant monarque pour défendre la chrétienté contre les attaques incessantes des Arabes, grandissait une phalange guerrière, premier noyau de la chevalerie du douzième siècle. Les braves dont elle était composée, réunis autour du comte de Barcelone, en présence d'ennemis infatigables qui ne leur laissaient ni trêve ni repos, s'habituèrent à cette vie aventureuse, à cette sphère de dangers et de gloire à laquelle le véritable chevalier doit consacrer son âme tout entière. En même temps le génie chrétien, ce génie de dévouement et de constance qui rétablit l'égalité humaine, qui émancipe l'esclave et ennoblit la femme, agissait avec une double force sur l'imagination de ses défenseurs. Leur cri fut : « Guerre aux infidèles, respect à l'innocence et au malheur! » Cri généreux, que souvent ils oublièrent, mais qui du moins anima tous leurs chants.

La chevalerie, opposée par Charlemagne aux envahissements de la puissance arabe, passa bientôt de l'Espagne dans le midi de la France sous des formes plus douces et plus paisibles. La langue romane, cultivée à Barcelonne et enrichie par un long usage, s'épura et se perfectionna encore dans les cours de Languedoc et de Provence. Le royaume d'Arles surtout, fondé au neuvième

siècle, fut le vrai sanctuaire de la civilisation romane; c'était là qu'affluaient de toutes parts les savants et les princes, tant chrétiens que musulmans. Chaque fois qu'une trève momentanée unissait les deux nations ennemies, c'était là, sous ce ciel sans nuage, en présence de cette nature si riante, de ces bois et ces prairies brillantes d'un éternel printemps, que l'imagination poétique aimait à répandre ses trésors. Ce fut là que naquirent les chants des troubadours, de ces poètes chevaliers qui précédèrent les croisades, mais qui n'atteignirent leur développement réel que dans cette grande époque de la régénération européenne. Ce fut de là que le feu sacré se répandit vers le nord sur les trouvères et les ménestrels, et qu'alimenté par des idées nouvelles, par des impressions et des formes différentes, il éclaira d'une lumière vive et pure l'imagination des Minnesinger allemands.

L'époque des croisades résume donc en elle toute la vie chevaleresque du moyen-âge. Ce fut alors que la guerre et l'amour, la piété et la courtoisie s'unirent, dans l'exaltation des âmes, par des liens jusqu'alors inconnus; que l'enthousiasme, s'emparant de toutes les têtes, se créa un monde fantastique, brillant et poétique emblème des idées alors dominantes. Ce fut alors que naquirent les tournois, les mystères, les cours d'amour, dont je vous citerai cette description pleine de charme, puisée dans l'ouvrage de M. Peschier :

« Transportons-nous, dit-il, dans une de ces réunions singulières où s'élèvent des tribunes desti-

nées aux orateurs, et où vont s'entamer de graves discussions juridiques, véritable contre-partie des débats de l'école, sur la chevalerie, l'amour et la galanterie, ce mensonge de l'amour.

» Le premier jour du mois de mai est arrivé, le printemps a ramené la verdure, les campagnes se parent d'une décoration nouvelle, la cour d'amour s'est ouverte au château féodal. La salle où le jury doit se réunir est tendue de riches tapisseries, décorée de guirlandes de fleurs entrelacées avec art, qui charment à la fois la vue et l'odorat. Le parquet est jonché de plantes dont le parfum embaume les airs : les grenadiers, les orangers, les lauriers tapissent le vestibule et les degrés qui conduisent à la salle; tout respire un air de fête, tout annonce une solennité judiciaire, la réunion imposante de tout l'aréopage féminin. Les dames qui doivent composer le tribunal s'avancent, chacune d'elles tenant à la main la fleur qu'elle a choisie pour symbole. La maîtresse du château est parée de lys, emblème de la pureté et de l'innocence : elle se place sous un dais richement décoré, et les jeunes chambellans, revêtus de tuniques vertes et couronnés de roses blanches, ouvrent la porte aux troubadours et aux jongleurs.

» Les troubadours s'avancent les premiers, suivis de musiciens habiles dans l'art de charmer les oreilles et d'émouvoir les cœurs par les sons harmonieux de la guitare, de la harpe et du luth. Aussitôt les symphonies commencent, l'air retentit d'accords mélodieux ; les festons et les guirlandes suspendues aux voûtes de la salle s'agitent en ca-

dence, et semblent prendre part à l'allégresse générale. Tout-à-coup l'orchestre s'interrompt, et la voix d'un chanteur s'élève pour célébrer les charmes de la musique et les bienfaits de la poésie. Un autre virtuose lui succède, revêtu d'un talar oriental : chantre guerrier, il a pris part à cette sublime folie qui arrachait l'Europe à ses fondements, pour la jeter sur une terre inconnue et pour conquérir un tombeau. Il a foulé aux pieds cette terre sainte, dont l'atmosphère est toujours si pure et le ciel toujours serein ; il a vu le mont prophétique de Sinaï, le fleuve de Babylone et les lieux visités par le Christ ; il a touché la poussière de la Grèce, et ces ruines éloquentes sous lesquelles grandissait un peuple de héros et de martyrs. Il rapporte un trésor de superstitions et de traditions poétiques, recueillies au bord du Nil et du Jourdain, le fatalisme des Orientaux, la croyance aux mauvais génies, le pouvoir donné à l'homme d'évoquer la cendre des générations passées et de les faire apparaître toutes vivantes à nos yeux. L'assemblée entière applaudit à ses chants. En ce moment s'avancent trois dames revêtues d'un costume brillant : tous les regards se tournent vers elles ; chacun prête l'oreille à la voix enchanteresse de ces trois inconnues, qui se plaignent de la rigueur de leurs amants. Aucun troubadour n'osant plus réclamer la parole, la présidente agite la sonnette et fait signe aux jongleurs de commencer leurs tours.

» Une dame alors s'approche du tribunal, suivie d'un chevalier : elle le traduit devant la cour

pour avoir forfait à l'honneur en manquant l'heure du rendez-vous, afin de reconduire chez lui un pèlerin blessé par une troupe de brigands. Considérant que le premier devoir d'un chevalier chrétien est de secourir son semblable, et que le prévenu a sacrifié ses plus chers intérêts au soulagement de l'humanité souffrante, le tribunal décharge le chevalier de l'accusation portée contre lui, déboute la plaignante de ses prétentions romanesques, et la condamne aux dépens.

» La scène change : ce sont des chevaliers armés de pied en cap, et des troubadours vêtus de deuil, qui demandent à paraître dans la lice. Après avoir débuté par une symphonie lugubre, qui prédispose l'âme aux émotions douloureuses, ils annoncent que Richard Cœur-de-lion est mort, qu'ils vont célébrer ses louanges et rappeler ses vertus. Un silence morne règne dans l'assemblée entière, il n'est interrompu que par les profonds soupirs, les larmes et les sanglots des assistants.

» Cependant la trompette a retenti de nouveau; elle invite les chevaliers à prendre part au tournois qui va s'ouvrir. Les dames se lèvent, et les futurs champions les conduisent à leurs places; les hérauts lisent à haute voix les statuts de la cérémonie, les jongleurs et les ménestrels remplissent l'air de leurs chants, tandis que les rivaux se mesurent de l'œil et se toisent fièrement avant de rompre leurs lances. Au centre de l'arène sont plusieurs dames sur des haquenées : elles ont conduit leurs chevaliers jusque dans la lice avec des liens formés de guirlandes de roses. Délivrés de

leurs chaînes, les cavaliers caracolent à l'envi dans le cirque que leurs dames ont jonché de fleurs, d'écharpes, de ceintures et d'ornements divers. Chaque combattant relève le présent de la dame de ses pensées, en décore son armure, et frémit d'impatience, en attendant que les fanfares donnent le signal de la lutte. Le juge du combat s'écrie : « En avant! Frappez du tranchant de l'épée; point de blessure au visage, point de blessure au cheval ennemi; trêve dès qu'une lance sera rompue, dès qu'on aura levé la visière. » A ces mots, les chevaliers s'élancent et se heurtent dans l'arène; la terre tremble sous leurs coups multipliés, les lances brillent, les épées flamboient dans les airs, et des nuages de poussière enveloppent les combattants. »

Tels étaient les jeux du moyen-âge pendant les courts intervalles de la guerre, telles étaient les scènes vives et brillantes qui frappaient les regards, enflammaient les esprits, excitaient les guerriers à d'héroïques exploits. C'est ainsi que vécurent les troubadours et les trouvères, combattant et chantant tour à tour, c'est ainsi que leurs frères cadets, les Minnesinger, se formèrent sous leur inspiration. Mais, plus calmes que les troubadours et les trouvères qui, nés en France du sang germanique, Goths, Burgondes, Normans d'origine, joignaient à leur caractère national la verve enjouée et caustique des Gaulois, les poètes du centre de l'Allemagne restèrent plus long-temps impassibles au milieu des graves événements dont fut témoin ce siècle de merveilles. Leur esprit

plus méditatif, mais aussi plus vague et plus rêveur, saisit avec une facilité égale les traits si divers du nord et du midi, et les assimila à sa propre nature pour les reproduire en chants pleins d'harmonie. Pendant que les ménestrels français, écrivant sous l'impression du moment, se mettent partout en scène avec leurs amitiés et leurs haines, leurs courses et leurs naufrages, leurs exploits et leurs revers, pendant qu'ils lancent des satires acerbes contre des chefs déloyaux ou inhabiles, ou qu'ils peignent la guerre sacrée sous de vives et énergiques couleurs, les Minnesinger absorbés en eux-mêmes semblent oublier la scène mouvante du monde; ils n'y voient que la dame de leurs pensées, les prairies, les fleuves, les oiseaux; ils expriment en mesures diverses, toujours pleines de douceur et de grâce, leurs désirs, leurs plaintes, leur espoir et le succès couronnant leur constance. Quelquefois cependant ils s'élèvent, et, sortant de cette sphère trop banale, ils contemplent la vie, signalent ses illusions, analysent ses phases si variées. Dès lors, ce ne sont plus de simples chants d'amour, des rimes et des cadences mollement enlacées, des images gracieuses et éphémères qui nous frappent d'un éclat passager ; ce sont des élans religieux, des préceptes de vertu et de morale, de sages et austères réflexions sur l'instabilité des choses humaines et l'utile emploi de nos jours. Enfin lorsque, embouchant la trompette guerrière, ils s'élancent dans le domaine de l'histoire, ou plutôt dans celui de la tradition merveilleuse, pour célébrer la gloire des héros, les luttes, les

exploits, les conquêtes, les alliances heureuses ou fatales, les vengeances éclatantes, ou le triomphe sublime du dévouement et de la foi, le cercle de leur poésie s'étend et s'élève, et leurs allégories brillantes embrassent toute la nature. La terre, s'animant à leur voix, verse de son sein ces mystérieux trésors qui, cachés au fond des abîmes, sont confiés à la garde des nains, de ces types d'astuce et de malice qui se jouent des destinées humaines ; les géants, symboles de force brutale, exercent la valeur des guerriers; les dragons ravissent les vierges timides que de nobles chevaliers rendent à la liberté ; les ondines s'élèvent du sein des eaux pour prédire l'avenir aux mortels, et chaque arbre, chaque fleur qui orne la terre, présente un sens symbolique et moral. D'un autre côté, la mythologie grecque apparait avec ses dieux et déesses, et l'histoire, bigarrée de mille nuances, affublée de mille costumes divers, à la fois biblique et payenne, grecque et gauloise, romaine et germaniqne, vient jeter sur cette scène immense, où tant de reflets se croisent et se compliquent, la foule de ses rois et de ses reines, de ses amants et de ses belles, de ses hommes illustres ou obscurs, qui acquièrent dans ces jeux fantastiques un aspect et une vie toute nouvelle, et deviennent quelquefois le sujet des plus admirables conceptions.

Les trois tendances que nous venons d'indiquer dans l'inspiration poétique des Minnesinger correspondent aux trois genres de composition par lesquels ils nous sont connus : poésie lyrique, di-

dactique et épique, à l'exclusion de la poésie dramatique dont cette époque ne présente aucune trace. Le nombre des poètes qui se sont exercés dans l'un ou l'autre de ces genres, quelquefois dans tous à la fois, et dont les manuscrits ont été découverts, s'élève déjà à près de trois cents; et chaque jour les recherches continuent, chaque jour de nouveaux noms viennent se joindre à cette liste déjà si nombreuse. Vouloir examiner tous ces ouvrages, ou même vous citer tous leurs auteurs, serait, vous le sentez bien, Messieurs, une tentative inexécutable. Contentons-nous de jeter un coup d'œil sur ce vaste et riche répertoire, contentons-nous d'effleurer les sommités qui dominent ce pays de féerie, et qui en reflètent avec le plus d'éclat les beautés, les défauts, les merveilles. Afin de faciliter cette étude en la simplifiant autant que possible, nous commencerons par nous occuper exclusivement des deux premiers genres de composition, de la poésie lyrique et didactique, pour pouvoir consacrer tout notre second semestre à l'examen de la poésie épique. Cette marche nous offrira d'ailleurs l'avantage de passer en revue les poètes les plus illustres, de contempler leur physionomie, de saisir leur individualité qui ressort beaucoup plus vivement de poésies légères et spontanées, telles que l'ode, la romance et l'épître, que d'une œuvre plus sérieuse et plus longue où l'imagination joue le rôle principal. C'est leur cœur, ce sont leurs sentiments, c'est leur langage plus ou moins expressif que nous retrouverons dans cette poésie indivi-

duelle, dont nous allons nous occuper d'abord, et dans laquelle le poète troubadour s'adresse toujours personnellement à ses lecteurs.

Ces épanchements intimes de la muse allemande, ces capricieux enfants de la pensée, qu'un jour voyait souvent éclore et s'évanouir, eussent sans doute été perdus pour nous, noyés sans retour dans l'abîme des âges, si un patriote, un poète, un loyal chevalier, Roger Manesse de Zurich, le dernier de cette noble élite qui ne vivait que pour combattre et pour chanter, n'avait pris, vers l'an 1300, la résolution généreuse de recueillir dans toute l'Allemagne les chants épars des Minnesinger, et de les reproduire en un vaste volume que lui et son fils écrivirent en entier. Grâce à leur zèle et à leur persévérance, nous possédons les œuvres lyriques de cent quarante poètes du douzième et du treizième siècles, réunies dans un manuscrit unique, écrit avec une netteté remarquable et orné de dessins coloriés représentant le portrait, l'armure complète et l'action la plus saillante de chacun des chevaliers. Ce livre, d'un prix inestimable, resta longtemps à la famille Manesse; il passa ensuite par donation dans la bibliothèque de l'électeur palatin, et de là, pendant la guerre de trente ans, il fut transporté par des mains inconnues à la bibliothèque royale de Paris dont il est aujourd'hui un des plus riches trésors.

Il était naturel que la savante Allemagne revendiquât, sinon la possession, du moins la connaissance de ce livre fondamental de sa littérature au moyen-âge. Aussi la France le confia-t-elle en

1746 aux professeurs Schœpflin de Strasbourg et Bodmer de Zurich, et, grâce aux soins de ce dernier, une copie complète en fut faite en quelques mois et publiée bientôt après en Suisse, d'où elle se répandit dans toute l'Allemagne. Malgré le service rendu à la science par ces hommes éminents et par leurs successeurs, dont les uns ont commenté plusieurs odes, tandis que d'autres les ont imitées en vers modernes qui respirent tout le parfum antique, on doit dire que le texte original de ces poésies n'est pas encore suffisamment épuré et que nous sommes encore dans l'attente d'une édition définitive de Minnesinger. Heureux toutefois de profiter de celle qui existe et des curieux fragments récemment retrouvés dans les manuscrits moins complets de Iéna et de Rome, j'en ferai usage pour vous exposer fidèlement les traits caractéristiques de cette poésie remarquable que l'Allemagne n'a surpassée que cinq siècles plus tard, et qui, de notre temps encore, est un de ses plus beaux titres de gloire.

VINGT-UNIÈME LEÇON.

Messieurs,

En déterminant les trois genres de poésie dans lesquels se distinguèrent les Minnesinger, nous avons donné le premier rang à la poésie lyrique, parce qu'exprimant le plus vivement les émotions intimes de l'âme elle reproduit avec le plus d'exactitude le caractère de chaque poète chevalier. Nous avons vu d'ailleurs que la plupart de ceux qui s'exercèrent dans l'ode et la romance illustrèrent également leur nom soit par des chants moraux soit par des poèmes épiques. Ce sera donc une galerie de portraits que nous aurons à passer en revue, galerie souvent vague et confuse dont nous n'indiquerons que les sommités, mais dont l'intérêt littéraire sera rehaussé et ennobli par l'histoire.

Les poésies lyriques nous ont été transmises, comme j'ai eu occasion de le dire, dans la collection faite à Zurich, au début du quatorzième siècle, par Roger Manesse, l'interprète et l'historien de cette

brillante élite dont il était le dernier représentant. Malgré le grand nombre de pièces renfermées dans ce recueil et les noms de cent quarante poètes qui y figurent, il est à croire que les plus anciens Minnesinger, ceux qui, ébauchant leur art naissant, travaillèrent les premiers à épurer la langue, sont tombés dans l'oubli ainsi que leurs ouvrages, remplacés par des successeurs plus renommés. Car, de même que la poésie provençale des troubadours date de l'an 1100, époque de la première croisade, la poésie allemannique a dû commencer à la seconde croisade, environ cinquante ans plus tard, tandis que les Minnesinger connus ne datent que de la fin du douzième siècle et apparaissent tout-à-coup avec une perfection de formes qui suppose maints essais antérieurs. Quoi qu'il en soit, cette perfection même, qui se soutient pendant plus d'un siècle, compense amplement les regrets que pourraient nous laisser leurs devanciers.

Le premier des Minnesinger connus est Henri de Veldeck, né en Westphalie; il fleurit vers l'an 1180 aux cours de Clèves et de Thuringe, sous les empereurs Frédéric Ier et Henri VI. On a de lui une *Enéide* allemande, le poëme d'*Ernest*, dont nous parlerons plus tard, et quelques odes pleines de naïveté et de charme dans lesquelles l'énergie du saxon se mêle souvent avec bonheur à la mollesse du dialecte allemannique. Son langage est généralement simple, sa sensibilité vive et profonde, l'harmonie de ses vers est rehaussée par la justesse de l'accent et par l'heureux emploi de la rime : avan-

tages qui doivent nécessairement disparaître dans l'imitation que nous en donnons, et qui ne sera, comme toutes les suivantes, que l'esquisse imparfaite d'un gracieux tableau.

§

In den ziten von dem jere
Das diu tage sint lanc,
Und das weter wider clere,
So verniuwet offenbere
Diu merlin ir sanc,
Diu uns bringent liebiu mere ;
Got mac er sin wissent danc
Swer hat rehte minne ; sunder riuwe und ane wanc.

« Dans la saison de l'année où les journées s'allongent, où le ciel s'éclaircit, où la linotte entonne ses chants si doux qui viennent nous rappeler à la joie, on doit rendre grâces à Dieu d'aimer sans trouble et sans regret.

» Je me réjouis en pensant à celle qui a sauvé mon cœur de sa cruelle angoisse; mes maux sont oubliés, je suis riche et puissant depuis que j'ai obtenu son amour sans partage. »

Le chant suivant forme contraste avec l'autre :

« Depuis que le soleil penche son disque vers le nord et que les petits oiseaux ont cessé leurs concerts, mon cœur est triste : je sens venir l'hiver qui flétrit de son souffle les fleurs décolorées ; il m'apporte la douleur, et rien ne me console ! »

Quelquefois son harmonie imitative est empreinte d'une mélancolie touchante, comme dans cette ode sur sa bien-aimée :

« Toute ma pensée, tous mes sentiments ne tendent qu'à lui faire comprendre que c'est elle seule que je chante, et toujours elle, si vertueuse et si pure.

» Quelle joie, quels transports j'éprouverais si cette belle âme, étrangère à la feinte, daignait enfin songer à mon angoisse. Je pense qu'alors elle me regarderait avec bonté, elle si aimable, si bienveillante.

» Bénie soit la pensée qui m'apprit à l'aimer et à l'aimer toujours davantage, comme une merveille digne d'un constant amour, elle si noble, si admirable.

» Mes mains se joignent, je me jette à ses pieds, afin que, comme Ysolde a consolé Tristan, elle aussi m'accorde un sourire; qu'elle songe à ma douleur, qu'elle mette fin à mes maux, elle si indulgente et si bonne ! ».

Hartmann de Aue, contemporain de Veldeck, paraît avoir été originaire de la Souabe et avoir pris part aux croisades en 1190. Il s'est fait connaître dans le genre héroïque par les poëmes d'*Iwain* et du *Pauvre Henri*. La simplicité est son caractère distinctif; elle respire également dans ses odes, moins remarquables par l'harmonie du style que par la force et la noblesse des pensées.

« La croix exige de nous une âme pure et des mœurs chastes ; c'est à ce prix qu'elle nous donne le bonheur. Elle est un lourd fardeau pour l'homme faible qui ne sait pas observer ses lois ; car elle réprime la licence de nos œuvres. Que sert-il de l'avoir sur l'habit, si nous ne la portons dans le cœur ?

» Chevaliers, vouez donc votre vie, consacrez votre cœur à celui de qui vous tenez et les biens et la vie. Quiconque offrit jadis son bouclier au monde pour conquérir un prix honorable, et le refuse maintenant au Seigneur, celui-là est un insensé. Car la victoire obtenue dans cette lutte assure la gloire du monde et le salut de l'âme.

» Long-temps j'ai couru après le hameçon où personne ne peut trouver de repos, long-temps j'ai désiré l'atteindre ; le monde trompeur m'a souri, m'a appelé, et moi, trop confiant, j'ai suivi son appel. Aide-moi, ô Christ, mon protecteur, à y renoncer enfin, par ta croix que je porte ! »

A côté de ces deux anciens Minnesinger nous devons nommer l'empereur Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, dont le nom et l'image figurent en tête du vaste recueil qui réunit tous les poëtes chevaliers. Ce prince, dont on ne peut contester les talents, mais dont la cruauté a obscurci la gloire, a cependant exprimé par une ode pleine de grâce, composée sans doute du vivant de son père, dans l'âge heureux d'un premier amour, des sentiments aussi nobles que tendres

dans un langage doux et harmonieux. Cette ode est probablement antérieure à l'année 1190, et Henri VI aurait ainsi la gloire d'être un des inventeurs du genre lyrique allemand, de même que son père Frédéric Ier s'exerça dans la poésie provençale, et son fils Frédéric II dans la chanson italienne.

« Je salue par mes chants la bien-aimée que je ne peux, que je ne veux pas fuir. Je voudrais la saluer de vive voix, hélas! je le souhaite depuis long-temps! Quiconque récitera ces vers devant celle dont l'absence me désole, que ce soit un chevalier ou une dame, qu'il lui offre l'hommage de ma foi!

» Les états, les provinces m'appartiennent quand je suis auprès de ma bien-aimée; mais, à peine suis-je éloigné d'elle, que mon pouvoir et mes richesses s'évanouissent pour ne me laisser qu'un douloureux regret. Ainsi ma joie augmente ou diminue dans une succession continuelle, qui durera, je crois, jusqu'à ma mort.

» Depuis que je l'aime si tendrement, que je la porte constamment dans ma pensée et dans mon cœur, souvent en butte à une douleur profonde, quel prix ai-je reçu de mon amour? Toutefois l'espoir en est si doux qu'au lieu de renoncer à elle je renoncerais plutôt à la couronne.

» C'est une erreur coupable de croire que je ne passerais pas volontiers tous mes jours sans jamais ceindre le diadème, plutôt que de me pri-

ver d'elle. Si je la perdais, que me resterait-il ? Je ne pourrais sourire ni aux femmes ni aux hommes ; toute consolation serait bannie de mon cœur. »

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

En continuant la revue des anciens Minnesinger, j'ai à vous parler aujourd'hui des plus illustres d'entre eux, et d'abord de celui qui, dans la poésie lyrique, l'emporte sans contredit sur tous les autres, du brillant et spirituel Walter de Vogelweid. Ce poète, issu à la fin du douzième siècle d'une famille noble de Thurgovie, recueillit par de fréquents voyages à travers l'Europe et l'Asie, par un séjour prolongé dans les universités les plus célèbres, à Paris, à Constantinople, à Bagdad, un trésor d'observations et de connaissances aussi rares que précieuses pour son temps. Son génie ardent et chevaleresque les consacra tout entières à sa muse, toujours active, toujours animée par d'heureuses et soudaines inspirations. Peu soucieux de transmettre son nom aux âges futurs par quelque vaste poème épique, tels que ceux qu'on élaborait de son temps, il se contenta de chanter dans des vers pleins de mélodie, quelquefois pleins de sel et de finesse, mais toujours

empreints des sentiments les plus nobles, ses pensées, ses émotions journalières, sa participation aux scènes imposantes qui se déroulèrent devant ses yeux dans l'intervalle de 1190 à 1230, époque féconde en grands événements. Il en résulte que sa poésie est vivante, énergique, facile à saisir, parcequ'elle peint des sentiments vrais, des événements consacrés par l'histoire. Soit qu'il raconte les luttes de l'empire et de l'église sous Philippe de Souabe et Otton de Brunswick, soit qu'il parle des brillantes croisades qui se succédèrent pendant sa vie, soit que, se reportant sur lui-même, il gémisse de ses peines ou célèbre ses plaisirs, nous le croyons, nous le suivons sans défiance, parce que la vérité ressort de toutes ses pages et qu'il ne se traîne pas, comme tant d'autres ménestrels, dans un cercle monotone de sentiments factices. Les sujets de ses odes sont aussi variés que son style est souple et facile. Vous en jugerez, Messieurs, par quelques citations, que je ne hasarde cependant qu'avec peine, tant ce genre de poésie, fondé sur le choix de l'expression, sur la richesse de la rime, sur la mélodie du langage beaucoup plus que sur l'idée même, doit nécessairement pâlir dans une traduction littérale.

Essayons toutefois d'en saisir quelques traits, et d'abord voyons Vogelweid célébrer, en chevalier courtois, l'empire irrésistible de la beauté unie à la vertu :

« Quelle douceur, quel éclat dans une femme vertueuse! Jamais rien d'aussi beau n'a paru à mes

yeux, ni dans les airs, ni sur la terre, ni au sein des prairies verdoyantes. Les lys, les roses répandues sur la pelouse émaillée de gouttes printannières et animée par les chants des oiseaux, ne sont rien devant la beauté de la femme. Sa vue seule suffit pour réjouir l'âme, pour bannir tout sentiment de tristesse, tant le sourire est doux sur ses lèvres vermeilles, tant ses regards de flamme pénètrent au fond des cœurs ! »

L'ode suivante, où il se présente au retour de ses voyages dans un château féodal de l'Allemagne, respire à la fois un enjouement aimable et le plus pur patriotisme :

« Souhaitez-moi la bienvenue ; c'est moi qui vous apporte des chants. Jusqu'ici un vain bruit a frappé vos oreilles; adressez-vous à moi, car j'attends un hôte qui m'invite. Mon offre est belle, ma voix vous charmera sans peine; rendez-moi donc l'honneur qui m'est dû.

» Je vais offrir aux dames allemandes des chants qui les feront mieux apprécier du monde entier. Je n'exige pas un grand salaire; je les respecte trop pour demander des trésors. Soumis en tout à leur puissance, je ne sollicite d'elles qu'un gracieux sourire.

» En Allemagne, les hommes sont pleins d'honneur, les femmes ressemblent à des anges. Celui qui les blâme est trompé ; autrement je ne puis le comprendre. Cherche-t-on la vertu et l'amour pur?

Que l'on vienne les trouver dans notre heureuse patrie. Ah! puissé-je y vivre long-temps !

» J'ai parcouru bien des pays, j'ai remarqué tous leurs avantages ; mais malheur à moi si jamais mon cœur pouvait préférer les mœurs étrangères ! Pourquoi voudrais-je le nier sans raison : les mœurs allemandes l'emportent sur toutes les autres.

» Depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et delà jusqu'en Hongrie, ce sont les mœurs les plus parfaites du monde. Je puis le prouver; je jure sur mes biens et ma vie que les femmes y sont mieux qu'ailleurs les plus grandes dames. »

Quelquefois son patriotisme s'anime, et, prenant une expression plus grave au milieu des troubles et des intrigues qui agitèrent les règnes de Philippe et de Frédéric II, il ne craint pas d'adresser au pape lui-même cette réprimande aussi juste que hardie :

« Seigneur pape, pour être heureux, il faut que je vous obéisse. Cependant nous vous avons entendu ordonner à toute la chrétienté de respecter l'empereur que vous bénîtes au nom de Dieu, de l'appeler seigneur, de fléchir le genou devant lui. Vous avez dit de lui, pensez-y bien : Béni soit celui qui te bénira, maudit soit celui qui te maudira. Réfléchissez maintenant si, en le maudissant, vous avez maintenu l'honneur de l'église.

» Quand le Fils de Dieu était sur la terre, les Juifs qui le tentaient lui demandèrent un jour

si, dans leur état de liberté, ils devaient payer le tribut à l'empire. Il comprit leur pensée, et demandant un denier, il leur dit : « Quelle est cette image ? Celle de l'empereur, répondirent-ils. Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Toutefois Vogelweid est sincèrement religieux, et rien n'égale son pieux enthousiasme quand il salue pour la première fois la terre sainte :

» C'est d'aujourd'hui que ma vie est heureuse, car mon œil pécheur a contemplé la terre sainte, le sol consacré auquel partout on rend hommage. Mes prières sont enfin exaucées ; j'ai vu la place où Dieu se montra homme.

» Quelques belles que soient les contrées que j'ai jusqu'ici parcourues, tu es belle au-dessus de toutes les autres ! Quelles merveilles ont signalé ta gloire : une vierge, ô miracle ineffable ! a mis au monde un fils pour régner sur les anges.

» Ici il s'est fait baptiser afin de purifier les hommes, là, il s'est laissé vendre afin de nous affranchir. Sans lui, notre perte était certaine. Salut ! croix, lance, épines sanglantes ; malheur à ceux sur qui pèse sa colère !

» Plein de compassion pour les hommes, il a souffert la mort la plus cruelle, lui puissant, pour nous misérables; il a voulu nous sauver de la ruine, miracle de dévouement qui surpasse tout miracle!

» Ici le Fils est entré aux enfers, de la tombe où

on l'avait placé, lui qui, uni au Père et à l'Esprit, se cacha ici sous une forme plus humble encore que lorsqu'il apparut à Abraham.

» Après avoir remporté sur le démon une victoire plus glorieuse que celle de tous les rois, il revint vivant sur cette terre, et l'angoisse des Juifs commença : car ils virent briser leur puissance, ils virent reparaître au milieu d'eux la victime qu'ils avaient immolée.

» Ici aussi le Seigneur annonça ce jour terrible où le saint sera vengé, où la veuve et l'opprimé pourront se plaindre des violences qu'ils endurent. Heureux alors celui qui aura réparé ses torts dans ce monde !

» Nous avons des juges sur la terre ; qu'aucune plainte ne soit étouffée : ce qui sera jugé maintenant le sera pour le dernier jour. Mais celui qui laisse ici des dettes, et qui meurt sans réconciliation, ne trouvera plus alors ni caution ni répondant.

» Que mes paroles ne vous fatignent pas, je vais me résumer brièvement : tout ce que Dieu a fait pour le monde a commencé là et doit y finir.

» Le Seigneur y resta encore quarante jours ; ensuite il retourna vers Dieu ; mais son Esprit continue à y régner. Sainte est cette terre, son nom est devant Dieu !

» Les Chrétiens, les Juifs et les Gentils prétendent tous trois qu'elle est leur héritage ; que Dieu décide au nom de sa Trinité. Le monde entier

combat ici ; mais à nous est le droit, à nous sera la victoire. »

Exempt de toute pensée envieuse, il fut sensible au mérite et à l'amitié, comme le prouve cette strophe touchante sur la mort d'un poète contemporain :

« Reinmar, je pleure ta perte, plus peut-être que tu ne pleurerais la mienne, si j'étais mort et toi vivant. Je le dirai franchement, je te plains moins toi-même que je ne regrette ton art admirable, par lequel tu nous charmais tous quand tu voulais en faire un noble usage. Je pleure ta bouche éloquente et ton chant mélodieux. Ah ! pourquoi ont-ils péri avant moi ? Que n'as-tu pu attendre quelques instants encore, et je t'accompagnais ; car mes chants vont finir. Que ton âme soit heureuse ! Je te rends grâces de tes nobles accents. »

A côté de ce génie éminemment lyrique vient se placer un autre poète dont le caractère grave, l'imagination ardente et féconde sont plus appropriés à l'épopée, dans laquelle il brille au premier rang. Wolfram d'Eschenbach, issu, vers la fin du douzième siècle, d'une famille noble de Bavière, fut peu favorisé des dons de la fortune auxquels il suppléa par de fortes études, par des voyages instructifs, par des travaux immenses qui lui assurèrent, de son vivant même, le respect et l'admiration de tous ses rivaux. Reçu avec distinction à différentes cours, et particulièrement à celles de Henneberg et de Thuringe, il acquit par son ta-

lent poétique et une érudition prodigieuse pour son temps le titre glorieux de prince des Minnesinger, que la postérité lui a confirmé. Rien en effet n'égale l'éclat de son style, la grandeur et la richesse de ses images ; son seul défaut est l'emploi trop fréquent et trop exclusif du merveilleux. Profondément versé dans la lecture de la Bible et dans la connaissance des auteurs classiques, il aime à joindre à ces deux sources d'inspiration si pures les légendes brillantes mais fantastiques du moyen âge, les rêves orientaux, les traditions romanesques ; ses modèles sont les trouvères et les troubadours français dont il comprenait parfaitement la langue, et dont il a emprunté une foule de caractères élaborés ensuite par son imagination puissante avec une prodigieuse facilité. Enthousiaste des traditions espagnoles et bretonnes qui se combinent dans l'histoire mystique du Saingraal, il en a tiré les poëmes de *Titurel* et de *Parceval*, et probablement celui de *Lohengrin*. Son poëme de *Guillaume de Narbonne*, qui se rattache à l'histoire de Charlemagne, et des fragments de plusieurs autres chants qui lui sont également attribués, particulièrement dans le *Livre des héros*, prouvent à la fois la variété de son talent et l'immensité de sa renommée qui lui assurait le patronage de tout ce qui s'écrivait dans son temps. Ses poésies lyriques sont moins considérables, car l'amour lui sourit rarement, et, à l'exception de la *Lutte de la Wartbourg*, dont nous nous occuperons dans la prochaine séance, je ne puis vous citer ici qu'une seule ode d'Eschen-

bach, sérieuse et passionnée comme son génie :

« Ton cœur est contre moi si ferme, si intrépide, comment te faire entendre mes vœux ? Le plus hardi, le meilleur des faucons ne porte pas la poitrine aussi haute. Tes lèvres appellent les baisers, ton sourire pourrait seul adoucir mes angoisses, tant mon âme est pleine de ton amour.

» Ah ! si je pouvais obtenir cette beauté qui est pour mes vœux un but si sublime. Que Dieu daigne toucher ton cœur jusqu'ici insensible à mes peines ! La joie est bannie loin de moi, et déjà mes plaintes amères eussent amolli le rocher le plus dur.

» Ses joues gracieuses sont vermeilles comme la rose matinale. Sa beauté est sans tache; ses yeux triomphent de moi, ils pénètrent mon cœur qu'enflamme et que consume le vif amour que je ressens pour elle.

» Sa beauté réjouit l'âme, sa bouche est un rubis. Quand elle sourit, toutes mes peines s'évanouissent, car elle est la lumière de mes yeux; quand elle s'éloigne, mon cœur défaille; je mourrai si je n'ai son amour. Vénus elle-même, si elle vivait encore, serait éclipsée auprès d'elle. »

Reinmar surnommé l'ancien, contemporain d'Eschenbach et de Vogelweid, que nous avons vu déplorer sa mort, était également né d'une famille noble qui habitait les bords du Rhin. Son style grave, sententieux, quelquefois maniéré, lui assura de son temps une grande réputation. Il se

plaint beaucoup des rigueurs de l'amour ; mais, pour ne pas vous fatiguer par de vains gémissements, je choisirai une de ses odes où il célèbre son bonheur, et qui se distingue par une élégance de rhythme que je désespère de pouvoir reproduire.

« Mon cœur s'élève comme le soleil, car il a trouvé une femme fidèle; sa faveur, partout où elle est, m'affranchit de tout chagrin.

» Je n'ai rien à lui offrir que moi-même qui lui appartiens en entier, et elle me donne l'espoir, l'allégresse chaque fois que je pense à elle.

» Quel bonheur de l'avoir trouvée si constante! Tous les lieux qu'elle habite s'embellissent à mes yeux; dût-elle traverser la mer orageuse, je la suivrais, car elle a tout mon cœur ! »

Un autre poète du même nom, Reinmar de Zweter, prit part au défi de la Wartbourg avec Biterolf et Schreiber. Ce dernier mérite une mention particulière. Son véritable nom était Henri de Risbach auquel ses contemporains ajoutèrent le surnom de Schreiber ou l'écrivain, avec l'épithète glorieuse de vertueux. Un pareil honneur ne pouvait être décerné à un poète médiocre, et nous trouvons en effet dans ses odes des sentiments purs et élevés exprimés avec convenance, avec délicatesse. C'est ainsi qu'il dit au sujet des femmes :

« Honneur à vous, femmes vertueuses ! Quand vous daignez nous sourire, rien n'égale votre bonté. Ah ! puisse-t-elle nous sauver de toute

peine! Car les soins nous assiégent, les douleurs nous menacent; sans vous, il n'est point de bonheur. »

Ailleurs il se compare au rossignol dans cette ode empreinte d'une tendre mélancolie :

« C'est chanter dans la forêt que de me plaindre à la noble dame qui a triomphé de mon cœur et en triomphe encore tous les jours. Je suis comme le rossignol qui prodigue en vain ses chants et à qui sa douce mélodie ne cause que des maux cruels.

» Qu'importent à la forêt sauvage les concerts des petits oiseaux; quel prix obtiennent leurs harmonieux accords? La forêt est trop sourde, les chasseurs trop agiles; ils ignorent ce que c'est qu'un gracieux merci.

» Celle dont la bonté n'égale pas les attraits, celle qui constamment fut l'objet de mes vœux, de qui j'attends toute ma consolation, elle me repousse, elle se rit de ma douleur. Ah! si j'osais exhaler ma colère, que ne pourrais-je lui dire! Mais le respect m'arrête. »

Les cinq poètes dont nous venons de parler vivaient tous en 1207, et parurent ensemble dans la lutte solennelle qu'ils engagèrent contre deux autres poètes, non moins célèbres par leur génie que par leur défense mémorable. L'un d'eux, Henri d'Ofterding, chevalier et citoyen d'Eisenach, long-temps établi à la cour d'Autriche, se distingue par un talent original, un esprit souple, une diction brillante, un style harmonieux

et pittoresque, qualités qui ressortent toutes de son célèbre plaidoyer à la Wartbourg, ainsi que de son poème de *Laurin* compris dans le Livre des héros. Toutefois ces productions ne justifieraient pas seules la haute renommée qui accompagna de tout temps le nom de Henri d'Ofterding. Elle laisse supposer quelque autre titre de gloire dont le cours des siècles aurait effacé la trace; et ce n'est pas sans une grande vraisemblance que les plus habiles critiques de l'Allemagne s'accordent à regarder Ofterding comme l'auteur anonyme des *Nibelungen*, la plus parfaite des épopées allemandes, lui décernant ainsi une couronne qui le place au-dessus de tous les poètes du moyen âge.

Son ami Klingsor de Hongrie, l'oracle de la cour d'André II, est moins connu par ses ouvrages que par sa vaste érudition et son expérience consommée qui, embrassant à la fois le monde classique et romanesque, les sciences réelles et les raisonnements subtils, l'occident avec ses philosophes et ses poètes, l'orient avec ses visions brillantes et ses mystérieuses découvertes, en faisait de son temps une espèce de magicien, honoré des rois, respecté des poètes, arbitre infaillible des plus graves différends. C'est ainsi qu'il parut à la lutte des Minnesinger pour prononcer une sentence sans appel, non sans avoir auparavant déployé toute l'étendue de sa science cosmopolite.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Après avoir considéré isolément les plus distingués des anciens Minnesinger et avoir entrevu dans leurs poésies le génie spécial de chacun d'eux, nous sommes appelés aujourd'hui à les retrouver en présence, sous les armes, partagés en deux camps hostiles dans la célèbre *Lutte de la Wartbourg*. Cette guerre poétique, unique dans son genre et dont l'antiquité même ne nous offre point de modèle, porte tous les caractères d'un défi chevaleresque, d'un de ces combats à outrance dans lesquels la défaite équivaut à la mort. Seulement, au lieu de lances et d'épées, les combattants n'ont que leur voix et leur lyre, au lieu de coups d'estoc et de taille, ils n'ont que des arguments acerbes et incisifs. Du reste, même acharnement, même passion, même soif de la gloire, même mépris de la vie, car le bourreau se tient prêt à trancher la tête au vaincu, même dévouement au prince qui les protége et dont ils ont éprouvé les bontés. C'est pour lui, pour son chef féodal que combat d'abord chacun des fiers rivaux, jusqu'à ce que l'entraînement de la discussion lui fasse oublier les considérations individuelles et reporte

la lutte tout entière sur les grandes vérités scientifiques et religieuses. C'est surtout sous ce dernier point de vue que cette guerre poétique est vraiment remarquable, puisqu'elle nous transmet, sous une forme mystérieuse et susceptible de maint commentaire, le résumé des lumières existantes à l'époque où elle dut avoir lieu.

Cette époque, facile à fixer, est l'année 1206 à 1207, sous le règne de l'empereur Philippe de Souabe; le lieu est le château de Wartbourg près d'Eisenach, appartenant au landgrave de Thuringe. Et ne croyons pas nous abuser, Messieurs, en considérant comme une chose sérieuse une querelle en apparence si futile, en regardant comme un fait positif un événement si éloigné de nos mœurs. Le goût de la poésie avait fait de tels progrès parmi la noblesse guerrière du treizième siècle que nous voyons, à la suite des empereurs Frédéric Barberousse et Henri VI, protecteurs ardents et éclairés des lettres, s'élever une foule de nobles princes, aussi illustres par leur naissance que par leurs exploits, les margraves d'Autriche, de Brandenbourg et de Meissen, les rois de Hongrie et de Bohême, le landgrave de Thuringe, le comte de Henneberg, les ducs d'Anhalt, de Brabant et de Breslau, qui tous protégent et encouragent les lettres qu'ils cultivent eux-mêmes avec succès et qu'il embrassent avec toute l'ardeur, toute la véhémence de leur esprit chevaleresque. C'est à une de ces cours privilégiées, à celle de Hermann de Thuringe et de sa femme la landgravine Sophie, que les deux manuscrits où nous re-

trouvons ce poëme, celui de Zurich et celui de Iéna, placent d'un commun accord la guerre de la Wartbourg. On y voit paraître d'un côté Walter de Vogelweid, Schreiber et Biterolf, secondés par Reinmar et Wolfram d'Eschenbach, de l'autre Henri d'Ofterding, d'abord seul, puis soutenu par Klingsor de Hongrie. Les juges sont le suzerain et la suzeraine, entourés de leurs chevaliers et de leurs dames; la lutte, d'abord ouverte, est suspendue et reprise, et se prolonge ainsi pendant une année entière dans la salle d'honneur de cet antique château, où, trois siècles plus tard, Luther traduisait la Bible et préparait ainsi la grande révolution qui a changé la face de l'Europe.

Henri d'Ofterding s'avance le premier et défie tous les poëtes de l'Allemagne de nommer un prince qui puisse être comparé au margrave Léopold d'Autriche, dont il fait un pompeux éloge, se dévouant lui-même à la mort si ses rivaux font triompher un autre prince. Vogelweid se lève plein de colère, lui reproche avec aigreur sa présomption et vante le roi de France Philippe Auguste. Schreiber loue Hermann de Thuringe. Henri prend alors pour arbitres Reinmar et Eschenbach, et commence à plaider éloquemment sa cause, quand tout-à-coup le violent Biterolf l'interrompt avec emportement et oppose au margrave d'Autriche le comte Otton de Henneberg. La lutte continue ainsi quelque temps, jusqu'à ce que Reinmar se prononce contre Ofterding, et que Wolfram, de sa voix redoutable, le déclare coupable de blasphême envers Hermann, le plus noble des princes.

Cependant Henri combat encore; mais bientôt il se trouble, il va succomber, et déjà le bourreau s'apprête, quand la landgravine intervient en sa faveur et obtient pour lui la permission d'amener comme arbitre Klingsor de Hongrie.

Ici la scène change, le style s'élève, l'intérêt personnel s'affaiblit et s'éclipse devant la discussion profonde, pleine de difficulté et de mystère, mais aussi pleine de force et de sens, qui s'ouvre entre le savant Klingsor, éclairé de tous les reflets de l'orient, doué même d'un pouvoir magique qui soumet un démon à ses ordres, et le subtil et judicieux Eschenbach, dont la logique vive et serrée pénètre dans tous les replis de la science et triomphe des problèmes les plus obscurs. Les abus du clergé, les rêves de l'alchymie, les hautes vérités religieuses, toutes les questions vitales de cette époque sont traitées par les deux rivaux en énigmes qu'ils se proposent mutuellement et dont la solution ne se fait jamais attendre. Ils luttent ainsi long-temps à armes égales, rarement interrompus par les autres champions, qui se contentent d'admirer leur science et les écoutent, muets d'étonnement. La nuit suspendant le débat, un démon soumis à Klingsor vient questionner et tenter Wolfram, allusion probable à quelque songe. Le lendemain une assertion de Klingsor, qui a besoin d'être vérifiée, fait partir Léopold et Sophie pour Paris; et ce n'est qu'à leur retour que le combat recommence et se soutient avec une vivacité égale, jusqu'au moment où le manuscrit s'arrête sans proclamer le nom du vainqueur.

Ce vainqueur, facile à deviner quoiqu'il ait refusé de se nommer lui-même, est évidemment Wolfram d'Eschenbach qui doit être en même temps l'auteur de la narration. C'est en effet son langage, son génie qui domine l'ensemble du poème, et la part qu'il s'y donne est trop belle pour ne pas laisser croire qu'il ait eu à cœur de transmettre ainsi à la mémoire des hommes un monument écrit de sa victoire. Toutefois, si cette supposition est vraie, on doit dire qu'il rend justice à ses rivaux, et qu'il se montre narrateur fidèle et souvent même historien naïf dans les tirades qui appartiennent à chacun d'eux et qui retracent parfaitement leur caractère. On y reconnaît l'ardent et enthousiaste Ofterding, le spirituel Vogelweid, le sage et prudent Schreiber, le religieux Reinmar et l'acerbe Biterolf, ainsi que le docte et profond Klingsor, que son érudition supérieure à son siècle avait fait soupçonner de magie. Nous retrouvons dans les paroles de chacun d'eux les couleurs sous lesquelles ils apparaissent dans leurs odes ou dans les souvenirs de leurs contemporains; nous avons donc tout lieu de croire que ces paroles sont véritables, qu'elles ont réellement été prononcées, et que le narrateur Wolfram d'Eschenbach n'a fait que résumer et harmoniser l'ensemble. Il est à regretter que ce fragment précieux, cette scène vivante du moyen-âge, quoique conservée dans deux manuscrits, nous soit parvenue sous une forme si obscure, avec tant d'altérations et de lacunes qu'il a été jusqu'à présent impossible d'en donner une édition correcte, encore

moins une traduction satisfaisante. D'ailleurs les allusions qui s'y rencontrent sont très souvent inexplicables, parce qu'elles se rapportent à des ouvrages perdus ou à des formules ignorées de nos jours. Tout ce que je puis donc faire est de vous citer, Messieurs, quelques extraits de cette discussion curieuse dans laquelle, à tant de ridicule et de folie, se mêle tant d'esprit et de science véritable.

LUTTE DE LA WARTBOURG.

Das erste singen nu hie tuot
Heinrich von Ofterdingen, in des edeln fürsten don
Von Düringen lant, der teilt uns ie sin guot,
Und wir im Gotes lon.
Der meister gat in kreises zil,
Gegen alle singern die nu leben er ufgeworfen hat,
Die benennet er so wening oder vil,
Alsam ein kempfe er stat.

OFTERDING.

« Le premier chant est entonné par Henri d'Ofterding, dans le rhythme du noble prince qui règne sur le pays de Thuringe et qui nous accorde sa protection, dont Dieu le récompense ! Le maître chanteur se présente dans la lice contre tous les poëtes existants; il leur jette le gage : qu'ils soient nombreux ou non, il saura repousser leur attaque. Celui qui ouvre ainsi le combat devant tous les poëtes réunis met en balance la vertu du prince d'Autriche contre celle des trois princes les plus parfaits. Si leur gloire équivaut à la sienne, je me déclare prisonnier et félon.

VOGELWEID.

» Moi aussi j'entre dans la lice, mon nom est Walter de Vogelweid. L'injustice excite ma colère quand je pense au pays d'Autriche; je hais ceux qui s'en font les vassaux, je repousse loin de moi leur faveur; j'aime mieux perdre celle du prince lui-même que de souffrir une injustice. Je montrerai demain quel est le guerrier illustre qui, par ses qualités, l'emporte sur tous les princes : c'est le roi de France dont la gloire est bien autre que celle du souverain d'Autriche. Celui de nous qui sera vaincu dans ce combat, je demande que la corde termine sa journée.

SCHREIBER.

» Seigneur Walter, laissez-le moi aujourd'hui; moi, le chantre vertueux, je brûle de le combattre. Comment un prince en surpasserait-il trois ? Maître, prouvez-moi ses vertus, son zèle à rechercher l'approbation divine pendant le cours de sa carrière terrestre. Le souverain de Thuringe est pieux depuis sa jeunesse, un aigle au vol puissant veille toujours auprès de lui, il a le courage du lion pour vaincre ses ennemis. Alexandre, dont j'ai lu l'histoire, est le héros auquel il ressemble; sa clémence rend heureux et les riches et les pauvres, son cœur est plein de force virile, il peut sans crainte affronter tous les rois.

OFTERDING.

» Puisque la lutte est engagée, je suis le cham-

pion de l'Autriche et suis prêt à répondre. Deux poètes prétendent que personne ne pourra réfuter leurs chants ; leurs conditions sont dures, malgré leurs douces paroles. Reinmar de Zweter, je demande ton assistance, écoute-nous avec impartialité ; que l'autre arbitre soit le sage Eschenbach : ainsi des deux côtés, nous aurons pleine confiance. Puisse la Sainte Trinité me soutenir par la justice qui est son essence ! Que le prince lie les juges sous la foi du serment ; car celui dont les chants emportent la peine de mort ne doit plus attendre ni amitié ni haine. »

Après ce début, le dialogue alterne entre Ofterding et Schreiber exaltant leurs héros, jusqu'à ce qu'un nouveau champion, Biterolf, s'élance brusquement dans la lice, et, après de violentes invectives, vante à son tour le comte de Henneberg. Ofterding réplique; mais Reinmar, l'un des arbitres, se déclare avec force contre lui, et bientôt Wolfram confirme ce jugement sévère :

ESCHENBACH.

« Henri d'Ofterding, sais-tu comment le Tout-Puissant enchaîna le diable à cause de sa présomption ? C'est ainsi que je dois, à regret, t'enchaîner dans le pays de mon maître. Moi, Wolfram d'Eschenbach, faisant l'office de prêtre, je t'excommunie comme un possédé. Je serais haï de toutes les femmes si je t'accordais la victoire. Le landgrave de Thuringe m'est plus cher que beaucoup de rois; car Dieu l'a donné pour modèle à tous les princes qui aspirent ici à l'honneur ter-

restre et là haut à la faveur divine, et qui font les délices du monde. Henri d'Ofterding, prononçe ta prière ! Prépare-toi, car une grêle terrible va fondre sur toi à la lueur des éclairs. »

Ofterding n'est point effrayé de ces menaces, il résiste seul à tous ses rivaux; mais Vogelweid, par un retour habile, condamne lui-même sa précipitation et fait à la fois l'éloge des souverains de Thuringe et d'Autriche. Alors Henri crie à la trahison:

OFTERDING.

« Henri d'Ofterding récuse les faux gages qu'on lui donne dans la lutte. Walter m'accable par un éloge perfide; c'est de mauvaise foi qu'il loue le prince d'Autriche et qu'il élève sa gloire jusqu'au soleil. Je te rejoindrai, quand même tu serais au-delà des mers, Klingsor de Hongrie! J'en appelle à toi, et je peux te choisir sans crainte, car tous les poëtes rendent hommage à ta science. Quand tu devrais compter le sable de la mer et nommer chacune des étoiles, avec toi, je ne succomberai point. Je demande à le chercher en Hongrie; il faut que Klingsor vienne, car il sait apprécier le noble Léopold. »

Sa prière touche le cœur de la princesse Sophie qui intercède en sa faveur. Il part, et long-temps le Rhin coule à grands flots à travers Mayence avant qu'il ne retourne de son voyage. Il reparaît enfin avec le savant Klingsor, qui s'attaque aussitôt à Eschenbach en lui proposant ses énigmes mystiques.

Cette seconde partie du poëme, la plus riche, la plus intéressante, est malheureusement aussi la plus obscure et la moins facile à vous exposer. Les deux manuscrits de Zurich et de Iéna présentent même ici d'assez grandes divergences qui ajoutent encore à la difficulté du texte. Je me contenterai donc de vous en donner quelques extraits qui suffiront pour juger de l'ensemble.

KLINGSOR.

« Un père criait à son enfant, endormi sur une digue de la mer : « Réveille-toi, mon fils ! c'est par amour que je t'appelle; le vent soulève la mer, la nuit sombre s'avance. Si je te perdais, ma douleur serait grande. » Cependant l'enfant continuait à dormir. Que fait le père? Il s'approche de lui et le frappe de sa canne en criant : « Réveille-toi, avant qu'il ne soit trop tard. »

» Le père justement irrité sonne ensuite du cor en répétant : « Réveille-toi, insensé ! » Dans sa juste colère, il saisit l'enfant par ses blonds cheveux et lui donne un coup sur l'oreille. « Ton cœur est donc fermé, s'écrie-t-il, il faut que je te laisse, puisque ni le bruit du cor ni la douleur du coup ne peuvent te réveiller. Toutefois, je t'aiderai encore si tu veux échapper aux vagues. »

» Le père, ému de douleur, regarde de nouveau son fils chéri; son âme est courroucée : il lui lance un fléau. « Regarde, dit-il, regarde, le messager que je t'envoyai est Eudémon, un être sans malice,

et tu l'as repoussé pour te confier au lynx qui t'a plongé dans ce sommeil funeste! » Aussitôt la digue se rompit et la mer déborda de toutes parts.

ESCHENBACH.

» Klingsor, je délierai ces nœuds; permets, sage maître, qu'au nom des douze apôtres je puise la vérité au milieu de cette mer. Si je me laisse prendre aux filets, je souffrirai tes reproches sans murmure, et tu peux rire de moi si mon ignorance m'abuse. Je te dirai qui appela l'enfant : c'était le Tout-Puissant lui-même ; tout pécheur est cet enfant, le cor sonore, ce sont les prêtres. Ainsi mon arche vogue sur ton océan.

» Si mes sens sont rassis, je te dirai ensuite ce qu'est la digue : c'est le temps que Dieu a fixé à chaque homme. Si tu négliges ce temps, crois-moi sans vain détour, tu romps toi-même la digue qui te protège. Les vagues sont tes années, les vents tes jours futurs, Eudémon est ton ange, le lynx est le démon qui t'apprête un triste salaire. Vois maintenant si je devine tes chants.

» Écoute encore si je t'ai bien compris . le coup de canne, Dieu te le donne pour ton bien; son premier châtiment, ce sont les peines du cœur. Si tu ne te corriges, il te frappe de maladie; si tu persistes à dormir dans le péché, son fléau, c'est la mort qu'il t'envoie. Il veut que tu te repentes et que tu te confesses ; sinon, l'enfer te reçoit pour toujours. »

D'autres énigmes sont proposées dans le même

style, et alternativement résolues par Klingsor et par Eschenbach avec le même succès, à la grande joie de tous les autres poëtes dont Walter exprime ainsi les sentiments :

VOGELWEID.

»Tu expliques tout si bien que je ne puis me taire, car des larmes de joie remplissent mes yeux. En vérité, c'est un ange de sagesse qui a voulu que Henri d'Ofterding commençât cette lutte poétique à laquelle nous devons cette source de science pure, la présence dans ces lieux d'un maître si illustre. Moi, Walter de Vogelweid, je n'ai jamais entendu des chants aussi profonds, aussi sublimes, aussi propres à enflammer mon cœur. A Paris j'ai trouvé une bonne école, à Constantinople les fruits de la science m'ont été offerts par les prêtres. J'ai étudié aussi à Bagdad et suivi l'école de Babylone; trois ans j'ai consacré mes veilles à Mahomet et laissé flotter mes pensées dans les erreurs du paganisme. Mais, si les prêtres de Rome ont un dieu, celui-ci est son descendant ! »

Les énigmes recommencent entre les deux rivaux et se prolongent jusqu'à la fin du jour. Pendant la nuit le démon Nasian vient, par l'ordre de Klingsor, questionner Eschenbach sur le cours mystérieux des astres; mais celui-ci refuse de lui répondre et le bannit par le signe de la croix. Le démon furieux retourne auprès de Klingsor et l'engage à déployer toutes ses ressources. Le lendemain, la lutte commencée est interrompue par le départ du landgrave qui se rend à Pa-

ris avec sa femme pour y vérifier une assertion de Klingsor. A leur retour, Hermann et Sophie prennent place pour assister à la dernière épreuve.

KLINGSOR.

» Henri d'Ofterding a en moi un appui ; quiconque a ce bouclier peut bien défendre une place. Aussi Schreiber et Biterolf aimeraient-ils mieux voir près de lui un loup sauvage, et Walter lui-même partage leur terreur. Wolfram d'Eschenbach est le bouclier de tous ; lui seul les défend contre le tranchant de l'épée. Car mes attaques sont des traits acérés, elles sont trop rudes pour leurs légers écus.

ESCHENBACH.

» Lorsqu'on lance des traits acérés avec autant d'art que Klingsor, et que cependant on résiste, comme moi, invulnérable et immobile, sans reculer devant lui d'un seul pas, il est vrai de dire que la science d'un laïc a fait honte à celle d'un clerc. Les prêtres allemands en conviendront eux-mêmes: ma marche a été vive, il ralentit la sienne, de peur qu'on ne l'entende jusqu'en Hongrie. »

Après cet échange de courtoises paroles, cet hommage réciproque des deux nobles champions, ils reprennent leur lutte dogmatique dans laquelle nous ne les suivrons pas ; car, outre l'obscurité des énigmes, leur dialogue est semé d'une foule d'allusions aux traditions romanesques du moyen-âge, dont la bizarrerie, comme nous l'avons remarqué, sort le plus souvent du domaine de la

raison et échappe ainsi à tout commentaire. Toutefois plus d'une perle précieuse est encore cachée sous cette rude enveloppe, plus d'une vérité importante repose au fond de cet amas confus. Espérons que les investigations savantes, auxquelles ce poëme commence à donner lieu, finiront par mettre au grand jour des richesses que je n'ai pu que vous indiquer. L'issue de la lutte n'est point précisée; elle est d'ailleurs de peu d'importance, et nous devons croire que tous ces poètes rivaux se retirèrent réconciliés et enrichis par la munificence du généreux landgrave dont la cour était alors le sanctuaire des lettres. Malgré toute l'incohérence de cette œuvre et les lacunes qui la défigurent encore, vous avez dû trouver comme moi, Messieurs, qu'elle est curieuse et intéressante à étudier, et que ce récit versifié, qui n'est ni un drame ni une satyre, mais seulement un miroir fidèle des mœurs chevaleresques du treizième siècle, est fécond en enseignements utiles sur la marche de l'esprit humain à cette époque.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Parmi les Minnesinger qui n'ont point pris part à la lutte de la Wartbourg et qui ont cependant vécu à cette brillante époque d'enthousiasme chevaleresque et poétique, le plus distingué est sans contredit Gotfried de Strasbourg, qui fleurit dans la première moitié du treizième siècle, mais dont la naissance et la vie nous sont également inconnues, quoique la tradition prétende qu'il fut moine. Chez lui, la force de l'expression, la sagesse des pensées, la mélodie du rhythme se joignent à une sensibilité si profonde et si vraie qu'il est regardé avec raison comme un des plus grands poëtes de son temps. On a de lui l'épopée de *Tristan et Ysolde*, dont nous aurons occasion de parler plus tard, un *Hymne à la Vierge*, et quelques odes d'autant plus remarquables qu'elles s'écartent de la sphère ordinaire de la poésie érotique pour élever l'âme de la beauté à la vertu, des choses visibles aux choses spirituelles, de la créature au Créateur lui-même. C'est dans ce sens éminemment moral que, sous une allégorie aussi

neuve qu'ingénieuse, il célèbre en ces mots l'amour divin :

« Quiconque poursuit l'amour de Dieu doit avoir le cœur d'un chasseur, un cœur que rien n'effraie dans cette chasse difficile. Il a besoin d'une force héroïque s'il veut atteindre ce pur amour et s'il veut y persévérer. Lutter, combattre, il le doit jour et nuit pour acquérir ce bien céleste; car on ne l'obtient pas en dormant: il faut courir à sa poursuite avec ardeur, avec droiture, avec un cœur ferme et constant.

» L'amour de Dieu, si grand, si noble, est plein d'humilité et de douceur. Quiconque ne remplit pas son devoir ne pourra jamais en jouir ; jamais ses feux si doux n'enflammeront son âme. Cet amour est si plein de délices qu'il réclame notre première pensée, le sang le plus pur de notre cœur; sinon, nous ne pouvons le connaître.

» Ceux qui restent étrangers à cet amour sont aveugles les yeux ouverts, ce sont les enfants de la terre; mais ceux qui le possédent sont les enfants de Dieu. En tous pays ils goûtent le prix de l'amour : leurs fruits sont fécondés par une rosée céleste, sur eux plane la protection de Dieu qui les bénit dans tous les temps, qui les éléve au comble du bonheur.

» Celui qui n'a point obtenu cet amour n'a jamais connu le bonheur suprême, jamais une pensée salutaire n'a pris racine au fond de son cœur. Celui qui ignore cet amour est comme une ombre sur un mur, privé de vie, privé d'âme et de sens.

Celui qui le repousse est un vase vide de grâce, le miroir de son cœur est terni, et son corps dépouillé de la fleur d'innocence.

» Moi qui parle de ce divin amour, hélas ! j'en ai si peu moi-même que j'ai bien raison d'en gémir. Ah ! s'il éclairait son esprit comme il pénètre les âmes pures qui savent résister et triompher, je pourrais mieux chanter les joies célestes. Si maintenant, hélas ! la voix me manque, c'est que, pendant toute ma carrière, j'ai porté dans mon cœur si peu de cet amour. »

La sensibilité qui respire dans ces vers se retrouve dans toutes les poésies de Gotfried ; souvent il aime à rentrer en lui-même et à ramener avec lui le lecteur à une contemplation attentive de la nature. Aussi a-t-il réussi plus que tout autre, et plus même que le brillant Eschenbach, à exciter une sympathie profonde et à devenir le poète chéri des âmes tendres.

A ce génie grave et méditatif opposons un esprit plein de verve, une imagination vive et légère, douée d'une intarissable gaîté. Nous trouverons dans Ulric de Lichtenstein, issu d'une famille noble et attaché à la cour d'Autriche vers l'an 1250, le type parfait du chansonnier de bon ton, du poëte galant, du courtois chevalier, dont toute la vie est consacrée aux dames pour lesquelles il chante et combat tour à tour. La pureté de son langage, la grâce et la variété de ses cadences et l'aimable enjouement de son humeur lui assurent un rang éminent, non seulement parmi les Min-

nesinger, mais parmi tous les poëtes érotiques de l'Allemagne qui le proclame son Anacréon. C'est ainsi que, dès son début, il trace lui-même son riant portrait :

« Au milieu des soucis qui affligent le monde, je veux rire, je veux chanter ; car telle est mon idée. Si je devais lutter sans cesse contre la peine, j'aimerais mieux mourir sur-le-champ.

» Je sais que la bonté des femmes est pour nous une source de bonheur, que nous lui devons l'espoir, quelquefois le regret. Je veux vivre à cette condition que celle qui possède mon cœur me préserve de tout souci pendant que le monde est si triste. »

Ces vers font sans doute allusion aux troubles qui désolèrent l'Allemagne après le règne de Frédéric II, et aux graves préoccupations politiques qui s'emparèrent alors des esprits. Le poëte, dans son heureuse insouciance, peint ainsi le triomphe de son amour :

« Dans les bois les petits oiseaux font entendre leurs doux concerts, dans les champs les fleurs odorantes s'épanouissent au soleil du printemps : ainsi s'épanouit mon cœur lorsqu'il pense à la bonté de celle qui le comble chaque jour de richesses comme le songe enrichit l'indigent. »

Sa pensée dominante est encore exprimée dans cette ode qu'il termine par une gracieuse allégorie.

« Malheur aux méchants qui méconnaissent la

joie ! Ce sont des lâches, car leur mélancolie leur fait perdre à la fois contentement et honneur.

» Celui qu'une femme chérie ne peut rendre à l'allégresse par son amour et son sourire, que celui-là renonce au bonheur; jamais les roses de mai ne réjouiront ses yeux.

» Quant à moi, j'aime une tendre rose qui sait dire de douces paroles; son sourire me comble de joie ; elle peut, de ses lèvres vermeilles, ôter la peine du fond de mon cœur.

» De même que l'ingénieuse abeille sait extraire le parfum des fleurs, ses regards bannissent tout chagrin de mon âme ; son accueil, ses adieux sont pour moi pleins d'attraits. »

Le dialogue suivant est aussi remarquable pour l'expression que pour le rhythme, dont la grâce et la vivacité rendent admirablement l'idée du poète, mais doivent nécessairement pâlir dans une traduction prosaïque.

« Dame charmante, dame pure et bonne, je crois que le tendre amour vous touche et vous anime. Si jamais vous sentiez ses atteintes, votre bouche vermeille connaîtrait les soupirs.

» Chevalier, dites-moi ce qu'est l'amour ; est-ce un jeune homme, est-ce une jeune fille? Car je l'ignore. Peignez-moi ses traits, son allure, afin que je me garde de lui.

» Belle dame, l'amour est si puissant que toutes les contrées lui obéissent ; son pouvoir est infini.

Demandez-vous son caractère ? Il est méchant et il est bon, il fait plaisir et il fait peine; telle est sa fantaisie,

» Chevalier, l'amour peut-il bannir toute douleur et toute amertume ? Peut-il rendre la joie à l'âme, assurer l'honneur et la vertu ? Si tel est son pouvoir, il est bien grand sans doute.

» Belle dame, je vous dirai de lui que ses dons sont inappréciables : il répand la joie et l'honneur, il enrichit de toutes les vertus, il fait le charme des yeux et les délices de l'âme. Bienheureux sont ceux qu'il favorise !

» Chevalier, comment acquérir sa faveur ? Si j'en dois souffrir quelque peine, je suis trop faible, je ne puis m'y soumettre. Que faire pour obtenir ses dons ? J'attends votre réponse.

» Belle dame, il faut m'aimer tendrement comme je t'aime; il faut que nos deux cœurs soient unis en un seul : tu seras à moi, et moi je serai à toi. — Chevalier, cela ne se peut ; restez à vous, je reste à moi. »

Je bornerai ici ces citations déjà trop multipliées peut-être, et je ne m'abandonnerai pas davantage à l'entraînement d'un style enchanteur. C'est ce style, c'est ce coloris, Messieurs, qui fait ressortir les pensées les plus futiles, et qui leur prête une fraîcheur et un éclat qu'aucune imitation ne saurait rendre. Je crains donc d'avoir mal réussi à vous faire apprécier ce poète aimable qui voltige

sans cesse de fleur en fleur, peu soucieux d'une haute renommée; mais qui, doué par la nature d'une imagination souple et riante et d'un profond sentiment d'harmonie, a su, mieux que tout autre, embellir ces riens qu'on a coutume d'admirer chez Pétrarque, sans trouver cependant dans la perfection monotone du noble vainqueur du Capitole l'intérêt toujours vif, toujours nouveau qui distingue les chants de son devancier.

Je ne m'arrêterai pas à vous citer les noms et encore moins les productions nombreuses des Minnesinger qui, vers la même époque, affluèrent dans toutes les parties de l'Allemagne. Je sais que ce genre de travail, présentant peu de fond par lui-même, fatigue l'attention assez vite, puisqu'il n'a guère d'autre importance que celle que lui donnent les auteurs. Qu'il nous suffise de citer ici Nithard, à qui ses poésies populaires ont acquis une célébrité peu méritée; Pfeffel, doué d'un tact plus fin et dont le nom fut illustré depuis par une génération d'hommes distingués; Henri de Morungen et Christian de Hamle, l'un remarquable par sa sensibilité profonde, l'autre par son imagination ardente et passionnée; Conrad de Flecke et Rodolfe de Hohenems, l'un auteur du poëme de *Fleur et Blanchefleur*, l'autre de ceux d'*Alexandre*, de *Barlaam*, de *Guillaume d'Orléans*. Parmi les grands qui protégèrent les lettres et qui surent les cultiver avec goût, on doit citer le duc Jean de Brabant et le margrave Henri de Meissen, ainsi que Wenceslas I de Bohême et le jeune et malheureux Conradin.

Voici un couplet de Wenceslas, qui régnait en Bohême vers l'an 1240 :

« Maintenant que l'hiver a flétri toutes les fleurs, qu'il a fait taire les doux chants des oiseaux dans les bois et dans les prairies, je dirai à quiconque veut m'entendre où se trouve le bonheur : auprès des nobles femmes. Ne sont-elles pas les fleurs de la prairie, leurs regards séduisants n'ont-ils pas plus d'attraits? »

Conradin de Souabe, fils de Conrad IV, vécut, comme vous le savez, en Allemagne jusqu'au moment où son noble courage l'entraîna à Naples et à la mort. La fin cruelle de ce prince infortuné, lâchement exécuté par les ordres de Charles d'Anjou qui avait usurpé son trône, a fait sur tous les siècles une impression profonde qui seule a suffi pour l'immortaliser. Toutefois, ses qualités personnelles et même son talent poétique eussent pu lui assurer d'une autre gloire, à en juger par ces vers charmants qui précédèrent sans doute de peu d'années l'époque fatale de 1268, où s'éteignit le dernier Hohenstaufen :

» Je me réjouis de voir les fleurs brillantes que le doux mois de mai nous ramène. Naguère encore l'hiver les glaçait ; les beaux jours effaceront ses ravages et rendront l'allégresse au monde.

» Mais que me font les plaisirs de l'été et ses longs jours resplendissants de lumière ? Toute ma consolation dépend d'une noble femme qui me

cause une douleur cruelle; ne serait-il pas digne de sa vertu de rendre la joie à mon âme ?

» Si je dois me séparer d'elle, le bonheur me fuira, et je mourrai de regret d'avoir jamais songé à l'aimer. L'amour, hélas ! m'était inconnu ; maintenant ses rigueurs me font trop bien sentir que je ne suis encore qu'un enfant. »

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Messieurs,

A l'extinction de l'illustre famille de Souabe dont Conradin fut le dernier rejeton, la muse allemande, triste et découragée, poursuivie par le fracas des armes, par les horreurs de la guerre civile qui désolait alors tous les états, laissa tomber cette lyre harmonieuse qui avait fait palpiter tant de cœurs, et charmé, à l'ombre des vieux châteaux, tant de braves chevaliers et tant de nobles dames, pour se mêler à la foule vulgaire, pour soutenir et animer de rudes accents, premiers essais discordants et informes par lesquels débutaient les Meistersinger. Cependant quelques sons de cette douce harmonie, qui avait retenti dans un siècle de gloire, vibrèrent encore de distance en distance avant de s'évanouir pour toujours. Ils trouvèrent un écho dans quelques cœurs fidèles, zélés admirateurs de l'antique chevalerie dont les traditions étaient encore vivantes, et c'est ainsi que l'ère des Minnesinger se prolongea jusqu'à la fin du treizième siècle.

Aussitôt que l'inspiration s'arrête, la raison

discute et analyse; elle recherche et signale les lois que l'inspiration a suivies sans les connaître ou plutôt sans les remarquer. Les écoles se forment et s'isolent, et les imitateurs suivent chacun leur modèle. C'est ainsi qu'à cette époque de décadence où le goût de la chevalerie régnait encore, mais en s'affaiblissant tous les jours, on avait érigé en systèmes les tendances diverses des anciens Minnesinger; chaque nouveau poète, choisissant parmi eux, trouva un maître dont il étudiait la manière, et dont il parvenait, après de longs efforts, à reproduire tout, excepté le génie. Au milieu de ces imitations serviles et nécessairement décolorées, un homme doué d'un talent supérieur et animé d'un sincère enthousiasme pour les souvenirs poétiques du moyen-âge, Conrad de Wurzbourg, qui fleurit vers 1270 avant et pendant le règne de Rodolfe I, s'efforça d'arrêter par de vastes travaux la destruction totale dont les lettres étaient menacées au milieu de l'abrutissement des grands et des périls imminents de la guerre. Son esprit souple et son heureuse mémoire lui aplanissant tous les sujets, nous le voyons marquer dans le genre héroïque par l'épopée de la *Guerre de Troie* et l'allégorie de la *Forge d'or*, dans le genre didactique par des maximes et des fables; dans le genre lyrique par plusieurs odes pleines de verve et d'éclat, quoique dénuées de cette grâce naïve qui distingue les premiers Minnesinger. Cependant rien de plus sincère, de plus passionné même que son ardeur poétique qui eut à lutter contre tous les dédains, contre toutes

les violences de son temps, ce qu'il exprime lui-même avec goût en se comparant au rossignol solitaire qui chante sans relâche dans une sombre forêt. Vivement ému des scènes de désordre qui ensanglantèrent le long interrègne, il ne cesse de regretter les anciens temps, d'exalter la gloire de la chevalerie et de rappeler ses contemporains au culte de l'honneur et de la beauté. Cette idée fixe, empreinte dans tous ses poèmes, ne se manifeste nulle part avec plus de force que dans cette ronde en forme de dithyrambe sur la *Lutte de Mars et Cupidon*, où la fiction mythologique et les mouvements variés de la danse sont habilement entremêlés de graves réflexions sur son temps :

« La belle Vénus est assoupie, elle qui jadis présidait à l'amour. Mainte noble femme, privée de son appui, se plaint de rester seule, oubliée de tous ceux qui, dès long-temps sourds à toute affection, sont entraînés par leur aveuglement funeste au milieu du carnage, des meurtres, des rapines.

» Le dieu Mars domine nos contrées; il poursuit Cupidon par le fer et la flamme. Les amours s'en affligent, eux qui régnaient sans crainte quand Rivalis et Blanchefleur exhalaient leurs tendres soupirs. Mais maintenant, nobles et paysans, préfèrent le pillage, l'incendie à toutes les douceurs de l'amour; ils ne craignent pas d'affliger les femmes, dont la pureté, la grâce, la noblesse sont cependant bien plus dignes d'ambition que les vils trésors qu'ils recherchent et que donne le terrible vainqueur.

» Celui que je viens de nommer est le dieu de la guerre; son arrêt a fermé le temple du bonheur. La danse est oubliée, les pourpoints sont proscrits, et le casque et l'épée remplacent les guirlandes de fleurs. Sur toute l'étendue de la terre la Discorde répand des semences funestes dont les fruits entraînent l'homme à abuser des biens, à se jouer de la vie de ses semblables.

» La violence règne sur les grandes routes, la justice est couverte d'opprobre, le droit est plus tortueux qu'une faucille, la paix et la pitié sont frappées de mort. Le monde ne peut que gémir, privé de tout bonheur, puisque le noble Cupidon a été sacrifié au dieu de la guerre, puisque ses lois sont violées par la déesse perfide qui entraîne tant d'hommes à leur ruine. Quand Troie devint la proie des flammes, quand le galant Pâris perdit la vie, la faute en fut à la Discorde.

» Défends-toi, noble Cupidon, avant qu'ils ne t'oppriment entièrement; fais leur souffrir les peines de l'amour. Si le monde est assez insensé pour vouloir repousser tout plaisir, prouve-leur ta force, arrache-les aux combats. Que cette foule altière connaisse l'amour, que l'aspect de leurs peines réjouisse les yeux des femmes. Lance-leur ces flèches, ces traits ardents qui ont déjà percé tant de cœurs; accable-les sous ta puissance. Ils connaîtront enfin la tendresse en quittant les combats, en renonçant à la guerre, en contemplant ces femmes si pleines de charmes.

» Leurs courses, leurs luttes leur paraîtront

odieuses; l'amour bientôt adoucira leurs peines; leurs vœux, les femmes daigneront les écouter; elles peuvent, elles veulent leur rendre le bonheur.

» Vénus, reine puissante, réveille-toi! Cupidon est prêt à te suivre dans les camps. Lance tes flammes victorieuses à tous ceux qui combattent; que les liens de l'amour les étreignent et les blessent, que ses feux les étouffent jusqu'à ce qu'ils reconnaissent que la douce sympathie donne en tout temps la joie à celui qui l'admet dans son cœur.

» Chantez donc et dansez, jeunes et vieux, avec joie; que vos cœurs épanouis oublient tous leurs chagrins; les guirlandes et les fleurs retrouveront leurs charmes, les robes, les pourpoints reviendront en honneur.

» Le pillage, l'incendie fuiront devant l'amour; car sa puissance est irrésistible. Nobles femmes consolez-vous, vos chagrins auront leur terme: l'amour brûlera plus d'un cœur maintenant entraîné vers la guerre. Cette ronde vous a été chantée par Conrad de Wurzbourg. Puissent les sons légers qu'il module n'annoncer que la vérité! »

Après Conrad, mort à Fribourg en Brisgau vers la fin du treizième siècle, la poésie chevaleresque marcha de plus en plus vers une décadence devenue inévitable. Mais au moins faut-il rendre aux contemporains et aux successeurs immédiats de ce poète la justice de dire qu'ils ressentirent sa perte et qu'ils rendirent hommage à son talent. Un de ceux qui

le louèrent avec le plus de pompe est Henri de Meissen, surnommé Frauenlob, docteur en théologie à Mayence, où il acquit une grande renommée par ses vers plus corrects qu'élégants, plus sentencieux que réellement poétiques, et déjà parsemés de ces expressions vulgaires qui dénotaient la corruption du goût. Toutefois telle fut l'estime dont l'entourèrent les femmes, fières de voir un personnage aussi grave célébrer encore leurs charmes et leurs vertus, qu'à sa mort, en 1318, ce furent elles qui portèrent son cercueil. Cet admirateur zélé de Conrad de Wurzbourg avait une haute idée de lui-même, à en juger par ces vers où il parle de ses devanciers :

« Tout ce qu'ont chanté Reinmar et Eschenbach, tout ce qu'a peint Vogelweid sous de si riches couleurs, moi, Frauenlob, je l'enrichis encore. Car, sachez-le, ils n'ont donné que l'écume, ils ont manqué le fond, et moi j'atteins le fond par la pensée ainsi que par le langage; mes paroles et mes chants sont exempts d'illusion et m'assurent de droit la couronne.

» Ils ont suivi les détours des routes artificielles; semblables à du bois sec auprès d'un arbre vert, ils doivent trouver en moi leur maître. Car je sais maîtriser ma verve, j'assaisonne habilement mes pensées, et jamais les accents de ma voix n'ont franchi les bornes du bon sens. »

La dernière lueur de poésie chevaleresque fut marquée par un chantre d'un talent plus réel et

généralement apprécié, par Jean Hadloub qui vivait à Zurich au début du quatorzième siècle, et qui se distingua par une délicatesse de sentiment, par une pureté de pensée et d'expression qui rappelle les plus beaux modèles. Il fut le protégé et l'ami de Roger Manesse et de son fils, et c'est par lui que nous savons l'histoire de la composition du précieux manuscrit auquel il prit sans doute une part active, quoiqu'il s'oublie entièrement lui-même dans ce bel éloge qu'il fait de ses protecteurs :

« Où trouverait-on, dans tout l'empire, autant de poésies que dans un seul livre à Zurich ? Manesse a travaillé avec ardeur à réunir tous les chants des maîtres, et maintenant il possède ce trésor. Que tous les poètes accourent vers lui et célèbrent dignement ses louanges; car, partout où il connaît de beaux vers, il s'efforce de les recueillir.

» Son fils, le marguillier, le seconde avec zèle; leur collection est riche en vers mélodieux. Ils retirent une grande gloire de cette inspiration heureuse. Nobles eux-mêmes, ils songent aux nobles femmes et ne veulent pas laisser périr les chants si doux qui leur sont consacrés.

» Celui qui aime les vers a le cœur magnanime. La poésie est un don précieux produit par le pur amour des femmes; c'est de là que nous vient toute ardeur généreuse. Que serait le monde sans cette beauté touchante qui réveille sans cesse de tendres sentiments, qui nous inspire tant d'odes et

de poèmes, tant de chants mélodieux partant du fond des cœurs ! »

Nous terminerons par ce poète aimable la liste déjà un peu longue des principaux Minnesinger, non sans remarquer que beaucoup d'autres noms auraient pu s'y ajouter encore, si nous n'avions dû nous borner dans nos citations à un petit nombre de morceaux choisis, que nous recommandait, soit leur mérite réel, soit quelque intérêt historique et spécial. Je suppléerai d'ailleurs à plusieurs omissions en parlant des poètes didactiques et épiques.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Après avoir épuisé tout ce que j'avais à dire sur les poésies lyriques des Minnesinger, il me reste à vous parler aujourd'hui de leurs poésies didactiques, qui sont pour la plupart confondues avec les premières dans le vaste recueil de Manesse, et présentent souvent avec elles une analogie si intime qu'il est impossible de les en séparer. Les nobles chantres dont le cœur et la lyre étaient consacrés à l'amour chevaleresque, non à cette passion basse et sensuelle qui énerve l'homme en le dégradant, mais à ce sentiment délicat et pur qui lui fait admirer la beauté dans la vertu, entremêlaient sans cesse leurs tendres plaintes d'élans religieux, de réflexions austères, de préceptes de sagesse et de morale qui sont l'essence du genre didactique. C'est ainsi que Gotfried, Reinmar, Conrad de Wurzbourg peuvent être regardés comme appartenant à cette classe aussi bien qu'à celle des poètes lyriques, quoique le rhythme dans lequel ils ont écrit se rapproche plus généralement de l'ode, et que leur sujet principal soit l'amour.

Mais, outre ces allusions continuelles à des sujets d'un ordre plus grave, il existe, soit dans la collection de Zurich, soit dans d'autres manuscrits séparés, un certain nombre de poèmes didactiques spécialement consacrés à la morale, et dont le rhythme ainsi que le langage indiquent l'intention expresse des auteurs d'instruire leurs lecteurs plutôt que de leur plaire, de les convaincre plutôt que de les charmer. Parmi ces poèmes, qui furent tous composés pendant le cours du treizième siècle, le plus remarquable et l'un des plus anciens est connu sous le titre de *Winsbeck*, nom sous lequel l'auteur s'est caché en faisant peut-être allusion à un couple contemporain, à un père et une mère vénérables qu'il suppose donner à leur fils et à leur fille des conseils exprimés avec justesse et avec goût. Un coloris gracieux relève ce tableau de famille, ces deux dialogues affectueux et touchants empreints d'une piété éclairée et d'une rare intelligence du monde. En voici quelques fragments qui suffiront pour vous les faire apprécier.

§

Ein wiser man hat einen sun
Der was im lieb als manigem ist;
Den wolt er leren rehte tun,
Und sprach also: Min sun du bist
Mir lieb an allen valschen list;
Bin ich dir sam du selbe dir, so volgę mir ze dirre frist.,
Diė wile du lebest es ist dir guot;
Ob dich ein frœmder zichen sol, du weist niht wie er ist gemuot.

LE PÈRE.

« Un homme sage avait un fils qu'il aimait tendrement ; il voulut lui apprendre à bien vivre et lui dit : Mon fils, toi que j'aime du fond de mon cœur, si je suis pour toi ce que tu es pour toi-même, écoute maintenant mes conseils. Ils te seront utiles pendant toute ta carrière; car, si un étranger devait être ton guide, tu ne saurais quels sont ses sentiments.

» Mon fils, aime Dieu avant tout, et dès-lors ne crains aucun mal; car il te délivrera de toute peine. Regarde le monde, comme il trompe ses esclaves; vois quelle est leur dernière récompense! C'est le poids du péché; et ceux qui s'y soumettent perdent à la fois et leur corps et leur âme.

» Mon fils, remarque comme les cierges allumés se consument et se fondent en brûlant, et pense qu'il en est de même pour toi, de jour en jour et d'heure en heure. Pénètre-toi de cette idée, et songe à assurer le salut de ton âme; car, quelque grand que puisse être ton nom, rien ne te suivra que ton linceul.

» Mon fils donne à celui de qui tu as tout reçu, et qui tient tout en sa puissance; il t'accordera encore une existence sans fin et plus de bénédictions que la forêt n'a de feuilles. Mais, pour obtenir ces dons précieux, recherche sa bienveillance et envoie devant toi des messagers qui te préparent une place avant que le Seigneur ne ferme les portes du ciel...

LE FILS.

» Mon père, tu m'as donné, comme un homme sage, des conseils vraiment paternels. Je les suivrai de tout mon cœur, si Dieu m'accorde sa grâce qui accomplit toutes choses. Je prie mon Sauveur de permettre que je vive ici sous ses lois, afin qu'il me reçoive un jour dans son royaume céleste. »

Dans la suite du poëme, le fils, vivement ému des avertissements de son père, lui persuade à son tour de renoncer au monde et d'employer leurs biens à fonder un hospice où ils consacreront le reste de leurs jours à soigner les pauvres et les malades.

La mère commence alors avec sa fille ce second dialogue si touchant et si vrai :

LA MÈRE.

« Une femme vertueuse dit à sa fille qu'elle entourait des soins les plus tendres : Que je suis heureuse de te posséder ; béni soit le jour de ta naissance ! Car je puis dire avec raison, avec justice, que ton aspect est doux comme le printemps. Louons-en Dieu qui nous donne tant de biens.

LA FILLE.

» En cela, chère mère, je suis tes bons conseils; car je loue Dieu du fond de mon âme. Puisse-t-il m'accorder la force de l'avoir toujours devant les yeux ! Je l'en supplie par sa grâce, dans laquelle je veux vivre et trouver mon bonheur. Respecter leur père et leur mère, les écouter, c'est le devoir

des enfants; heureux sont ceux qui s'y soumettent !

» Conseille-moi, chère mère, et dis-moi quelle est ta volonté; explique-la moi et je t'obéirai. La jeunesse veut être gaie et libre, mais moi je m'en abstiens; car je sais que la présomption dépare tout. Aussi veux-je humilier mon cœur; mainte femme, quand elle s'y refuse, acquiert un mauvais renom.

La mère.

» Chère enfant, conserve une douce gaîté, et vis toujours irréprochable; alors ton nom sera respecté et ton front sera digne de la guirlande de roses. Ceux qui recherchent l'honneur, salue-les avec grâce; tiens-toi dans la pudeur, dans l'humble modestie, ne laisse pas errer tes regards quand des témoins malins t'environnent.

» La pudeur et la modestie sont deux vertus qui honorent les femmes. Que Dieu les donne à ta jeunesse, et ton bonheur fleurira toujours! »

Le dialogue se prolonge quelque temps encore par des préceptes si pleins de convenance qu'ils pourraient être parfaitement appliqués à un livre d'éducation moderne. Malheureusement la fin de ce poème manque dans le manuscrit de Manessé.

On y trouve une autre composition également morale et dialoguée, intitulée le *Roi Tyrol*, nom supposé d'un prince écossais qui instruit son fils par des allégories renfermant un sens facile à saisir sur les bons et les mauvais prêtres et sur les de-

voirs du vrai chrétien. Le ton de cette pièce n'est pas dépourvu de sentiment, quoique la poésie en soit moins suave que celle de la précédente et fasse par conséquent moins regretter que l'auteur ait gardé l'anonyme.

Un autre recueil de sentences morales, connu sous le nom de *Freidank* ou *Libre Penseur*, parut sous le règne de Frédéric II et acquit en peu de temps une popularité si grande qu'on l'appelait vulgairement la Bible allemande. Sans justifier un si pompeux éloge, ce livre respire une morale pure exprimée dans un style correct et précis. On ne peut pas en dire autant de deux autres poëmes du même siècle, l'*Hôte italien* et le *Coureur*, dont la causticité, souvent grossière, s'attaque avec aigreur aux vices et aux ridicules et assaisonne chacun de ses préceptes du fiel amer de la satyre.

Enfin ce même siècle a produit un fabuliste qui n'est pas indigne de tenir aussi sa place parmi les illustrations du moyen âge. Boner, né en Suisse où il fut moine et prédicateur, publia vers l'an 1300 un recueil de fables en vers, presque toutes imitées des anciens, mais revêtues d'une forme originale et empreintes de ce ton de bonhomie qui plaît par sa simplicité inoffensive et cache souvent des remarques pleines de sens. Son livre, connu sous le titre de *Joyau*, est un de ces recueils naïfs de sagesse populaire qui ont contribué à perpétuer dans l'Allemagne, à travers mille vicissitudes, les sentiments d'honnêteté et de droiture qui sont encore son caractère distinctif.

Arrivé ainsi au terme du programme que je

m'étais proposé pour ce semestre, il ne me reste, Messieurs, qu'à vous remercier de votre attention bienveillante et à vous indiquer, en peu de mots, ce qui fera le sujet du semestre prochain. Il devra être entièrement consacré à la poésie épique de Minnesinger, sujet immense, inépuisable, si nous voulions en parcourir tous les détails. Mais, ici comme ailleurs, il faudra nous borner aux grands traits qui dominent le système, choisir les poèmes les plus remarquables, et, dans ces poèmes, les beautés les plus saillantes. Avant tout, l'indication du sujet, celle du nom de l'auteur ou du moins de sa tendance, nous fixera déjà sur le degré d'intérêt que présente chacune de ces épopées.

Les sujets traités par les poètes épiques allemands, dans le siècle si agité et si fantastique des croisades, se ressentent de l'émotion violente, de l'exaltation fébrile, mais généreuse, qui fermentait alors dans toutes les têtes, qui pénétrait et enflammait tous les cœurs. Les images du présent, du passé, de l'avenir se groupant toutes ensemble devant leurs yeux, leur apparaissaient innombrables et confuses, revêtues de mystérieuses couleurs, qu'ils s'efforcèrent, dans leur naïf enthousiasme, de reproduire pêle-mêle sur leurs tableaux. De là une foule de traditions diverses, et le plus souvent incompatibles entr'elles, réunies ensemble dans les mêmes poèmes par le fil d'un récit imaginaire, d'une succession fictive d'aventures basée sur quelques débris historiques; de là aussi une difficulté très grande d'analyser des éléments si variés et de les classer avec quelque méthode dans le résumé rapide que je me propose de

vous donner comme un avant-goût de nos études futures. Toutefois, en réunissant en un faisceau toutes les compositions épiques des Minnesinger, soit originales, soit étrangères, puisées dans les traditions nationales ou dans les chants des troubadours et des trouvères, nous croyons qu'elles peuvent toutes se ranger en six classes ou séries principales : cycle germanique, carlovingien, britannique, gréco-romain, légendaire sacré et profane.

La première de ces classes, le cycle germanique, comprend les traditions vraiment nationales, depuis la première invasion des barbares, Goths, Francs, Burgondes, Lombards, Normans, jusqu'à la domination carlovingienne. Son point culminant, qui est en même temps celui de toute la littérature allemande du moyen âge, est l'immortel poème des *Nibelungen*, en l'honneur de Siegfrid le conquérant du nord et de la belle et implacable Chrimhilde, chef-d'œuvre d'un poète anonyme que l'on croit être Henri d'Ofterding, et qui réclame nos premières leçons. Les autres souvenirs de l'antique Germanie sont réunis dans un volumineux recueil, qui, sous le titre de *Livre des Héros*, comprend d'un côté plusieurs morceaux épiques sur Dietrich ou Théodoric le grand, tels que la *bataille de Ravenne*, la *mort d'Alfart*, la *cour de Worms*, le *gnome Laurin* par Ofterding, de l'autre les poèmes de *Rother*, d'*Otnit*, de *Hug et Wolfdietrich*. Enfin le cycle est terminé par le gracieux poème de *Gudrune*, tradition scandinave reproduite avec art par un chantre resté inconnu.

La deuxième classe se rapporte à Charlemagne

et à ses pairs, adversaires intrépides des Maures d'Espagne. On y remarque deux poèmes sur *Charlemagne et Roland*, l'un plus ancien par le moine Conrad, l'autre plus récent par Stricker; l'histoire de *Guillaume de Narbonne*, par Wolfram d'Eschenbach; les aventures de *Renaud* ou des quatre fils Aymon, et enfin les touchantes amours de *Fleur et Blanchefleur*, par Conrad de Flecke.

La troisième classe est plus nombreuse et se divise en deux séries, l'une guerrière, l'autre mystique, l'une consacrée aux exploits d'Artus de Bretagne et des chevaliers de la Table ronde, l'autre à la gloire du Saingraal ou Sang-réal, plat merveilleux dans lequel fut reçu le sang du Sauveur expirant, et qui, devenant la personnification du christianisme, assurait à son possesseur le rang suprême parmi tous les fidèles. A la première série se rapportent les poèmes de *Lancelot du Lac*, par Zazichoven, de *Wigalois*, par Grafenberg, d'*Iwain*, par Hartmann de Aue, et surtout l'admirable épopée élégiaque de *Tristan et Ysolde*, par Gotfried de Strasbourg. La seconde série renferme le poème de *Titurel*, commencé par Eschenbach mais non achevé par lui, celui de *Parceval*, chef-d'œuvre d'Eschenbach, et celui de *Lohengrin*, qu'on lui attribue également. Ces trois compositions remarquables, empreintes d'une haute exaltation religieuse, sont étroitement unies entre elles par l'identité du sujet.

La quatrième classe, dans laquelle nous réunissons toutes les imitations de modèles antiques, imitations capricieuses et vagabondes dictées par l'es-

prit chevaleresque, présente deux poèmes d'*Alexandre-le-Grand*, l'un par le moine Lambert, l'autre par Rodolfe de Hohenems, une *Énéide* par Henri de Veldeck, et une *Guerre de Troie* par Conrad de Wurzbourg.

Quant à la cinquième classe, celle des légendes sacrées qui sont plutôt des narrations que des poèmes épiques, nous y remarquons l'*Histoire de la Vierge*, par le moine Werner qui vivait au milieu du douzième siècle, la *Vie du Sauveur*, par le moine Philippe, le *Martyre de saint Georges*, par Reinbot, et le poème de *Barlaam et Josaphat*, par Hohenems.

Enfin nous comprenons sous le nom de légendes profanes les nombreuses compositions de la sixième qui sont toutes biographique ou historique. On y trouve le poème d'*Ernest de Souabe*, par Veldeck, celui de *Guillaume d'Orléans*, par Hohenems, plusieurs *Chroniques universelles*, et les récits moins étendus de *Salomon et Morolf*, et du *Pauvre Henri*, par Hartmann.

Tel est, Messieurs, le champ immense qui se présente à nous pour le prochain semestre. L'impossibilité de l'embrasser dans son ensemble est trop palpable, trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir. Quelle sera donc la marche que nous devrons suivre? Examiner autant que possible le sujet, la tendance et le mérite littéraire de chacun des poèmes dont nous aurons à parler, sans entrer dans aucun détail sur tous ceux qui ont peu d'importance, afin d'insister avec d'autant plus de force sur les poèmes vraiment

remarquables, en commençant d'abord par le plus célèbre de tous, par l'Iliade allemande, le poëme des *Nibelungen* dont j'essaierai, dès nos premières séanees, de vous faire appécier le mérite. Heureux, si obtenant encore de vous cette attention sérieuse et assidue dont vous n'avez cessé de me donner des preuves, je parviens à vous inspirer, Messieurs, pour la langue et la littérature allemandes l'intérêt légitime qu'elles réclament en présence même des chefs-d'œuvres classiques, qui, loin de porter à l'exclusisme, ainsi qu'on a pu le croire à tort, nous enflamment au contraire de l'amour du beau, nous pénètrent d'enthousiasme pour ces traits de génie, pour ces inspirations généreuses et sublimes que la Providence, toujours équitable, a fait successivement jaillir chez tous le peuples.



SOMMAIRE

DES LEÇONS.



FIN DE LA TABLE.